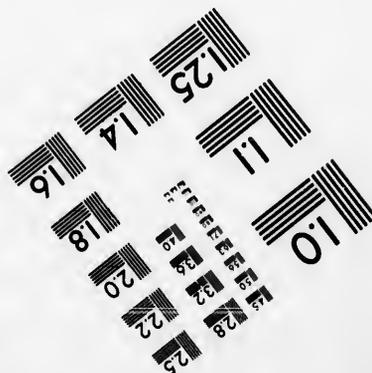
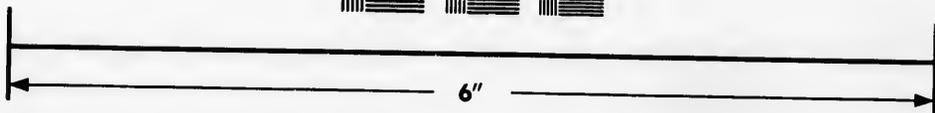
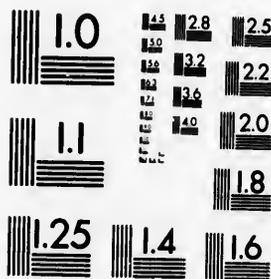


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1993

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

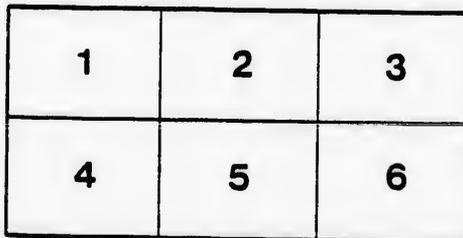
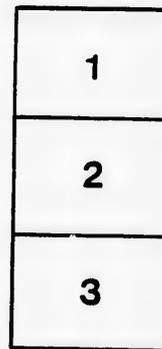
Législature du Québec
Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Législature du Québec
Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

L

A

EN V
IMPRIM

11897

COURS DE LECTURES

EXTRAITS
DES MEILLEURS AUTEURS FRANCAIS
A L'USAGE DES ECOLES

" Si une langue imparfaite sert mal la
civilisation du peuple qui la parle,
l'emploi imparfait d'une langue porte
à la civilisation plus de préjudice
encore. — VINGT.



MONTREAL

EN VENTE CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.
IMPRIMERIE ET PRESSES A VAPEUR DE MONTIGNY & CIA

18, Rue Saint-Gabriel.

1855

848

1851

1855

0

2 sp. / ca.

Aux Instituteurs Canadiens = Français,
Hommes dont la mission est aussi noble
qu'utile et dont le Cours de Lectures est respectueuse-
ment dédié par le Compilateur

M. Cyr Edouard de

Amour Canadien.

La Po
L'Écu
L'Oise
La Fa
Le Ch
Le Ch
Les In
Le Ch
Le Ch
Le Ch
L'An
L'Éta
L'Élép
Le Car
Les A
Les Fo
Le Pa
Le Ser
La Ch
Le Lio
Le Ser
Le Cy
Le Dr
Le Rec
De la

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE.
La Poule - - - - -	13
L'Ecureuil - - - - -	15
L'Oiseau-Mouche - - - - -	18
La Fauvette - - - - -	20
Le Chevreuil - - - - -	22
Le Chien - - - - -	24
Les Insectes - - - - -	26
Le Chameau - - - - -	29
Le Cheval - - - - -	32
Le Cheval Dompté - - - - -	33
L'Ane - - - - -	35
L'Étalon - - - - -	36
L'Éléphant - - - - -	38
Le Castor - - - - -	39
Les Abeilles - - - - -	40
Les Fourmis - - - - -	41
Le Paon - - - - -	43
Le Serin et le Rossignol - - - - -	46
La Chèvre et la Brebis - - - - -	48
Le Lion et le Tigre - - - - -	50
Le Serpent - - - - -	52
Le Cygne - - - - -	54
Le Dragon - - - - -	58
Le Requin - - - - -	61
De la Terre - - - - -	65

us = Français,
cuisin noble
respectueuse =

un
en son

De l'Eau	-	-	-	-	-	68
De l'Air	-	-	-	-	-	72
Du Feu	-	-	-	-	-	74
La Cataracte de Niagara	-	-	-	-	-	75
Les Déserts de l'Arabie Pétrée	-	-	-	-	-	77
L'Aspect des Pyramides d'Égypte	-	-	-	-	-	78
Les Nuages	-	-	-	-	-	80
Un Paysage Canadien	-	-	-	-	-	84
Bienfaits des Vents	-	-	-	-	-	89
Excursion au Saguenay	-	-	-	-	-	91
Tableau de Jérusalem	-	-	-	-	-	97
Les Forêts et les Habitants des Régions gla- cialcs	-	-	-	-	-	101
Stadaconé et Hochelaga	-	-	-	-	-	103
L'Eruption d'un Volcan	-	-	-	-	-	109
La Mer	-	-	-	-	-	111
Les Alluvions	-	-	-	-	-	114
L'Orage	-	-	-	-	-	117
L'Ouragan des Antilles	-	-	-	-	-	118
Le Lac Supérieur	-	-	-	-	-	119
Le Chêne et le Roseau	-	-	-	-	-	123
Le Laboureur et ses Enfants	-	-	-	-	-	124
La Laitière et le Pot au Lait	-	-	-	-	-	125
Le Vieillard et les trois jeunes hommes	-	-	-	-	-	127
De la Bienveillance	-	-	-	-	-	128
De l'Utilité de l'Histoire	-	-	-	-	-	131
Les Deux Pigeons	-	-	-	-	-	138
Le Coche et la Mcuche	-	-	-	-	-	140
Le Danseur de Corde et le Balancier	-	-	-	-	-	142
L'Ane et la Flute	-	-	-	-	-	143
L'Extrême Grandeur et la Dernière Petitesses de la nature	-	-	-	-	-	144
La Vie Champêtre	-	-	-	-	-	146
L'Amitié	-	-	-	-	-	149

Les
La M
La B
L'Ab
Le R
L'Ec
L'Hy
Le P
Le C
L'Ec
La M
La V
L'Ev
La C
Le C
Une
L'Alc
L'Oul
La Du
L'Em
Mme
Le So
Les P
La Vi
r
L'Am
Servir
Le M
Socrat
Les M
La Co
Du Re
Même
Le Nic

TABLE DES MATIÈRES.

-	68			
-	72			
-	74	Les Animaux malades de la peste	-	152
-	75	La Montre et le Cadran Solaire	-	154
-	77	La Brebis et le Chien	-	155
-	78	L'Abeille et la Mouche	-	156
-	80	Le Roi Alphonse	-	158
-	84	L'Écriture Sainte	-	159
-	89	L'Hypocrisie	-	162
-	91	Le Père et l'Enfant	-	163
-	97	Le Colimaçon	-	165
-		L'Écolier	-	165
gla-		La Médisance	-	168
-	101	La Vérité	-	170
-	103	L'Évangile	-	171
-	109	La Citrouille et le Jonc	-	173
-	111	Le Cèdre du Liban	-	175
-	114	Une Promenade de Fénelon	-	176
-	117	L'Alchimiste et ses Enfants	-	182
-	118	L'Oubli et l'Abandon des Pauvres	-	187
-	119	La Dureté envers les Indigens	-	189
-	123	L'Emploi des Richesses	-	191
-	124	Mme Deshoulières à ses Enfants	-	193
-	125	Le Sommeil du Mendiant	-	196
-	127	Les Plaisirs du Rivage	-	198
-	128	La Victoire la plus glorieuse est celle que l'on		
-	131	remporte sur soi-même	-	199
-	138	L'Amour de la Patrie	-	201
-	140	Servir sa Patrie	-	208
-	142	Le Meunier sans-souci	-	210
-	148	Socrate et Glaucon	-	213
tesso		Les Miracles de J.-C.	-	216
-	144	La Conscience	-	218
-	146	Du Remords et de la Conscience	-	219
-	149	Même Sujet	-	221
		Le Nid	-	222

Le Montagnard Emigré	-	-	-	-	223
La Pauvre Fille	-	-	-	-	225
L'Anniversaire	-	-	-	-	227
La Gloire Humaine	-	-	-	-	228
Découverte du Canada	-	-	-	-	231
Quelques Traits de la Vie de Washington	-	-	-	-	238
Prise de Québec par les Anglais	-	-	-	-	244
Cyrus et Tigrane	-	-	-	-	251
Bataille de Châteauguay	-	-	-	-	260
Régulus	-	-	-	-	268
La Bataille de Hastings	-	-	-	-	272
Notes Explicatives	-	-	-	-	291-318

ERRATA.

Page				
102	—15me ligne	d'en haut	au lieu de	pleine, laissez
				plaine.
177	—13me do		do de	conferance do
				confiance.
190	—16me do		do de	noblesse do
				mollesse.
197	—11me do		do de	pélerin do
				pélerin.
202	—18me do		do de	inprescripti-
				bles do imprescriptibles.

L'article *Un Paysage Canadien* (page 84-89) est tiré de "Charles Guérin," ouvrage de l'Hon. J. O. Chauveau, et celui sur *Stadacon! et Hochelaga* est emprunté à l'Histoire du Canada de M. Garneau. C'est par erreur que les noms de ces auteurs n'ont pas été donnés.

Q
qui
prin
diss
est c
de c
de n
ayan
avec
recu
vive
les h
lectu
ci-de
que a
toute
rappo
qu'il
que l
formi

-	223
-	225
-	227
-	228
-	231
on	238
-	244
-	251
-	260
-	268
-	272
-	291-313

PREFACE.

Quelles que soient les qualités des ouvrages qui servent de livres de lecture dans les écoles primaires du Bas-Canada, on ne peut se dissimuler qu'il existe une grande lacune : il est de fait que nous n'avons pas proprement de *Cours de Lectures*, c'est-à-dire des choix de morceaux tirés des meilleurs écrivains et ayant pour but de familiariser les écoliers avec la langue française. Le besoin d'un tel recueil, ainsi que d'autres livres d'école, est vivement senti, depuis plusieurs années, par les hommes qui ont à cœur l'élévation intellectuelle du peuple canadien-français, et le ci-devant Surintendant de l'Instruction Publique a été l'écho fidèle des amis de l'éducation toutes les fois qu'il l'a signalé. Dans son rapport pour 1853, il a dit : " Il est désirable qu'il y ait uniformité dans l'emploi des livres que l'on introduit dans les écoles ; car l'uniformité des livres amène l'uniformité dans

pleine, lier

onferance do

noblesse do

pélérin do

mprescripti-

84-89) est

lon. J. O.

chelaga est

Garneau.

teurs n'ont

l'enseignement. On atteindrait ce but en traduisant quelques-uns des ouvrages composant la série des livres à l'usage des écoles mixtes." (Page 6.) Ce conseil est certes judicieux relativement à certains traités de cette remarquable série, mais pour un Cours de Lectures, il y avait quelque chose de mieux à faire qu'une traduction—et M. le Docteur Meilleur sera sans doute de notre avis—à savoir : un choix de morceaux, pris dans le vaste champ de la littérature française et arrangés d'après la même méthode. Et c'est là précisément le but que nous avons tâché d'atteindre en préparant ce recueil, et nous espérons que par la variété des extraits, la célébrité des auteurs mis à contribution et l'esprit libéral qui a présidé à ce travail, il se recommandera aux hommes éclairés chargés des grands intérêts de l'éducation populaire dans notre pays.

Nous avons lu et examiné un grand nombre d'ouvrages et nous en avons extrait ce qui nous a paru le plus propre à répondre aux besoins de la jeunesse de nos écoles. Il va sans dire que beaucoup d'autres morceaux auraient pu trouver place ici, si nous eussions voulu faire un plus gros livre : ils formeront la matière d'un ou deux autres volumes que nous nous proposons de publier, si celui-ci est favorablement accueilli du public.

Le but du Cours de Lectures dont nous publions aujourd'hui le premier volume, est

triple : 1o d'offrir aux élèves des écoles ce que nous pourrions appeler la crème de la littérature française, et, par suite, les faire pénétrer plus avant qu'on ne le fait généralement dans la connaissance et l'esprit de notre langue maternelle ; 2o de répandre des connaissances intéressantes et pratiques sur divers sujets ; 3o de cultiver leur esprit par ces connaissances diverses et ces beautés littéraires. N'est-ce pas l'objet de toute étude de cultiver l'esprit en l'enrichissant de ce qui est à la fois vrai, beau et bon ? qualités qu'on saura reconnaître, nous l'espérons, aux morceaux qui composent ce livre.

Puisse ce recueil combler au moins une des lacunes qui existent dans notre littérature scolaire et contribuer pour quelque chose à la connaissance de la belle langue française, que nous devons tâcher de parler avec la plus grande pureté possible.



METHODE A SUIVRE.

La langue française a besoin d'être plus et mieux étudiée dans notre pays. Entourés, comme nous le sommes, de populations d'origine anglo-saxonne, nous ne pouvons espérer de conserver la langue française si nous ne l'étudions pas avec soin, si dans nos écoles elle n'est pas enseignée d'une manière méthodique, progressive et analytique.

La méthode que nous recommandons aux instituteurs est celle de Rollin, qui "décompose sans cesse pour apprendre à l'élève à composer à son tour, et qui recueille sur son passage tout ce que le morceau qu'on vient de lire offre de remarquable en beautés, en défauts, en applications des règles grammaticales, en rapports avec d'autres morceaux connus." L'élève devrait donc lire sa leçon avec le ton qui convient au caractère de cet extrait, se gardant de cette espèce de chant monotone, trop commun dans les écoles; puis

x
l'a
bie
ent
sur
n'e
doi
l'ha
(
ext
afir
en
N
cett

Panalyser au point de vue grammatical et se bien pénétrer du sens de chaque phrase, et enfin le juger, c'est-à-dire exprimer son opinion sur les qualités du morceau en question. S'il n'est pas assez avancé pour le faire, le maître doit lui enseigner à juger d'un morceau et l'habituer à cet excellent exercice.

Chaque élève devrait aussi apprendre des extraits par cœur et les réciter dans l'école, afin d'exercer sa mémoire et se former à parler en public.

Nous avons la conviction qu'on suivant cette méthode on obtiendra de bons résultats.



F.

être plus et
Entourés,
ations d'o-
e pouvons
ançaise si
dans nos
e manière
ue.
dons aux
" décom-
l'élève à
e sur son
'on vient
autés, en
gramma-
morceaux
sa leçon
re de cet
de chant
les ; puis

C
couv
soig
n'ex
dit p
tach
qui
tous
leur
cher
n'en
ongle
recèl

COURS DE LECTURES.

PREMIÈRE PARTIE.

Histoire Naturelle.

LA POULE.

CETTE mère qui a montré tant d'ardeur pour couver, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons¹ qui n'existaient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos ; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse : sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux ; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles² pour lui arracher les aliments qu'elle recèle³ dans son sein, et elle s'en prive en leur

faveur : elle les rappelle lorsqu'ils s'égarerit, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries ⁴ ; et les couve une seconde fois ; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix, et à ses différentes inflexions toutes expressives et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre : paraît-il un épervier ⁵ dans l'air, cette mère si faible, si timide, et qui en toute autre circonstance chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse ; elle s'élance au-devant de la serre redoutable, et, par ses cris redoublés, ses battements d'ailes et son aulace, elle en impose souvent à l'oiseau carnassier ⁶, qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile. Elle paraît avoir toutes les qualités du bon cœur ; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son instinct, c'est que si par hasard on lui a donné à couvrir des œufs de cane ou de

to
pa
po
qu
et
par
riv
voi
cet
et
des
invi
sur
sa
don

L
qu'à
sa de
méri
ni m
oisea
des a

tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le serait pour ses propres poussins : elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur *bonne*, et non pas leur mère ; et lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les trances de cette pauvre nourrice, qui se croit encore mère, et qui, pressée du désir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite, incertaine sur le rivage, tremble et se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner du secours.

L'ÉCUREUIL.

L'ÉCUREUIL est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs¹, mériterait d'être épargné ; il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux ; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, des faines, et du

gland ; il est propre , leste , vif , très alerte , très éveillé , très industrieux ; il a les yeux pleins de feu , la physionomie ² fine , le corps nerveux ³ , les membres très dispos : sa jolie figure est encore rehaussée , parée , par une belle queue en forme de panache ⁴ , qu'il relève jusque dessus sa tête , et sous laquelle il se met à l'ombre ; il est , pour ainsi dire , moins quadrupède ⁵ que les autres ; il se tient ordinairement assis presque debout , et se sert de ses pieds de devant , comme d'une main , pour porter à sa bouche ; au lieu de se cacher sous terre , il est toujours en l'air ; il approche des oiseaux par sa légèreté ; il demeure comme eux sur la cime des arbres , parcourt les forêts en sautant de l'une à l'autre , y fait son nid , cueille les graines , boit la rosée , et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs , dans les lieux découverts , dans les pays de plaine , il n'approche jamais des habitations , il ne reste point dans les taillis ⁶ , mais dans les bois de hauteur , sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre , et l'on assure que lorsqu'il faut la passer , il se sert d'une écorce pour vaisseau , et de sa queue pour voiles et pour gouvernail. Il ne s'engourdit

pas comme le loir ⁷ pendant l'hiver , et il est en tout temps très éveillé , et pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose , il sort de sa petite bauge ⁸ , fuit sur un autre arbre , ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été , en remplit les troncs , les fentes d'un vieux arbre , et a recours en hiver à sa provision , il les cherche aussi sous la neige , qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante , et plus perçante encore que celle de la fouine ; il a de plus un murmure à bouche fermée , un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher , il va ordinairement par petits sauts , et quelquefois par bonds ; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts , qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

On entend les écureuils , pendant les belles nuits d'été , crier en courant sur les arbres les uns après les autres ; ils semblent craindre l'ardeur du soleil , ils demeurent pendant le jour à l'abri dans leur domicile , dont ils sortent le soir pour s'exercer , jouer , courir et manger ; ce domicile est propre , chaud , et impénétrable à la pluie ; c'est ordinairement sur l'enfourchure d'un arbre qu'ils l'établissent : ils com-

mencent par transporter des bûchettes ⁹ qu'ils mêlent, qu'ils entrelacent avec de la mousse, ils la serrent ensuite, ils la foulent, et donnent assez de capacité et de solidité à leur ouvrage pour y être à l'aise et en sûreté avec leurs petits; il n'y a qu'une ouverture vers le haut, juste, étroite, et qui suffit à peine pour passer; au-dessus de l'ouverture est une espèce de couvert en cône ¹⁰ qui met le tout à l'abri, et ne fait que la pluie s'écoule par les côtés, et ne pénètre pas. Ils muent au sortir de l'hiver: le poil nouveau est plus roux que celui qui tombe. Ils se peignent, ils se polissent avec les mains et les dents; ils sont propres, ils n'ont aucune mauvaise odeur; leur chair est assez bonne à manger. Le poil de la queue sert à faire des pinceaux; mais leur peau ne fait pas une bonne fourrure.

L'OISEAU-MOUCHE.

DE tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de

la
oise
gra
mou
qu'e
légè
paru
L'ér
ses l
sière
on le
il es
il a
de le
sans
C'
Nouv
pèces
breus
tropic
dans
séjour
se ret
à la s
Ric
si ce n
on les

la nature ; elle l'a placé , dans l'ordre des oiseaux , au dernier degré de l'échelle de grandeur. Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ¹ ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté , rapidité , prestesse , grâce et riche parure , tout appartient à ce petit favori. L'émeraude , le rubis , la topaze ² , brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre , et dans sa vie tout aérienne , on le voit à peine toucher le gazon par instants : il est toujours en l'air , volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar , et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches. Elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques ³ ; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées , n'y font qu'un court séjour : ils semblent suivre le soleil , s'avancer , se retirer avec lui , et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux , si ce n'est leur courage , ou plutôt leur audace : on les voit poursuivre avec furie des oiseaux

vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats; l'impatience paraît être leur âme: s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée; ils lui arrachent les pétales ⁴ avec une précipitation qui marque leur dépit; ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp, screp*, fréquent et répété; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil, tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

LA FAUVETTE.

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil ou plutôt de la torpeur ¹ de la nature: les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement; les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres

et les terriers², tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation. Mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante ; et les feuillages renaissants ; et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses, comme les plus aimables : vives, agiles, légères, et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, et tous leurs accents, le ton de la joie. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs ; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes : les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets³, plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaîté.

A ce mérite des grâces naturelles nous voudrions réunir celui de la beauté ; mais en leur donnant tant de qualités aimables, la nature

semble avoir oublié de parer leur plumage. Il est obscur et terne : excepté deux ou trois espèces qui sont légèrement tachetées, toutes les autres n'ont que des teintes plus ou moins sombres de blanchâtre, de gris et de roussâtre.

LE CHEVREUIL.

LE CERF, comme le plus noble des habitants des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes¹ élevées des plus hautes futaies. Le chevreuil, comme étant d'une espèce plus inférieure, se contente d'habiter sous des lambris² plus bas, et se tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis ; mais, s'il a moins de noblesse, moins de force, et beaucoup moins de hauteur de taille, il a plus de grâce, plus de vivacité et même plus de courage que le cerf ; il est plus gai, plus lesté, plus éveillé ; sa forme est plus arrondie, plus élégante, et sa figure plus agréable ; ses yeux surtout sont plus beaux, plus brillans, et paraissent animés d'un sentiment plus vif ; ses membres sont plus souples, ses mouvemens

plus prestes, et il bondit sans effort, avec autant de force que de légèreté.

Il est encore plus adroit, plus rusé à se dérober, plus difficile à suivre; il a plus de finesse, plus de ressources d'instinct: car, quoiqu'il ait le désavantage mortel de laisser après lui des impressions plus fortes, et qui donnent aux chiens plus d'ardeur et de véhémence d'appétit que l'odeur du cerf, il ne laisse pas³ que de savoir se soustraire à leur poursuite par la rapidité de sa course et par ses détours multipliés.

Il n'attend pas, pour employer la ruse, que la force lui manque; dès qu'il sent, au contraire, que les premiers efforts d'une fuite rapide ont été sans succès, il revient sur ses pas, retourne, revient encore; et lorsqu'il a confondu, par des mouvemens opposés, la direction de l'aller avec celle du retour; lorsqu'il a mêlé les émanations

⁴ présentes avec les émanations passées, il se sépare de la terre par un bond, et, se jetant à côté, il se met ventre à terre, et laisse, sans bouger, passer près de lui la troupe entière de ses ennemis ameutés.

LE CHIEN.

LE CHIEN, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendans, qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière. Les talens naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor¹ ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports ; il annonce par ses mouvemens et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par

des ac
tance
poursu

Le
sa for
légère
intérie
de l'ho
féroce
redout
le chie
doux,
plaire ;
son ma
il atten
consult
d'œil s
sans av
pensée
a de pl
ses affe
désir d
déplair
obéissa
bienfait
rebuté
subit, l

des accens différens indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère², même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage, redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentimens les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talens; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup-d'œil suffit; il entend les signes de sa volonté: sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment, il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections, nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout³ zèle; tout ardeur et tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitemens; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour

s'attacher davantage ; loin de s'irriter ou de fuir , il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves ; il lèche cette main , instrument de douleur , qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte , et la désarme enfin par la patience et la soumission.

LES INSECTES.

JETONS les yeux sur ce que la nature a créé de plus faible , sur ces atomes animés , pour lesquels une fleur est un monde , et une goutte d'eau un océan. Les plus brillans tableaux vont nous frapper d'admiration. L'or , le saphir , le rubis , ont été prodigués à des insectes invisibles. Les uns marchent le front orné de panaches , sonnent la trompette , et semblent armés pour la guerre ; d'autres portent des turbans¹ enrichis de pierreries , leurs robes sont étincelantes d'azur et de pourpre. Ils ont de longues lunettes , comme pour découvrir leurs ennemis , et des boucliers² pour s'en défendre. Il en est qui exhalent le parfum des fleurs , et sont créés pour le plaisir. On les voit avec des ailes de gaze , des casques d'argent ,

des
ende
dans
les i
tisser
recon
savan
voja
qui ,
une g
Monc
savan
et les
dicté
qui le
Ont-il
qu'ils
maître
sa sur
ces ro
sembl
occupe
des ast
rempli
aux pr
veloppe
une ter

des épis³ noirs comme le fer, effleurer les ondes, voltiger dans les prairies, s'élaner dans les airs. Ici on exerce tous les arts, toutes les industries ; c'est un petit monde qui a ses tisserands, ses maçons, ses architectes. On y reconnaît les lois de l'équilibre, et les formes savantes de la géométrie. Je vois parmi eux des voyageurs qui vont à la découverte, des pilotes qui, sans voile et sans boussole, voguent sur une goutte d'eau à la conquête d'un Nouveau-Monde. Quel est le sage qui les éclaire, le savant qui les instruit, le héros qui les guide et les asservit ? Quel est le Lycurgue qui a dicté des lois si parfaites ? Quel est l'Orphée qui leur enseigne les règles de l'harmonie ? Ont-ils des conquérans qui les égorgent, et qu'ils couvrent de gloire⁴ ? Se croient-ils maîtres de l'univers, parce qu'ils rampent sur sa surface ? Contemplons ces petits ménages, ces royaumes, ces républiques, ces hordes⁵ semblables à celles des Arabes : une mite va occuper cette pensée qui calcule la grandeur des astres, émouvoir ce cœur que rien ne peut remplir, étonner cette admiration accoutumée aux prodiges. Voici un insecte impur qui s'enveloppe d'un tissu de soie, et se repose sous une tente ; celui-ci s'empare d'une bulle d'air,

s'enfonce au fond des eaux , et se promène dans son palais aérien. Il en est un autre qui se forme , avec un coquillage , une grotte flottante, qu'il couronne d'une tige de verdure. Une araignée⁶ tend sous le feuillage des filets d'or , de pourpre et d'azur , dont les reflets sont semblables à ceux de l'arc-en-ciel. Mais quelle flamme brillante se répand tout à coup au milieu de cette multitude d'atomes animés ? Ces richesses sont effacées par de nouvelles richesses. Voici des insectes à qui l'aurore semble avoir prodigué ses rayons les plus doux. Ce sont des flambeaux vivans qu'elle répand dans les prairies ; voyez cette mouche qui luit d'une clarté semblable à celle de la lune , elle porte avec elle le phare⁷ qui doit la guider. Tandis qu'elle s'élançe dans les airs , un ver rampe au-dessous d'elle ; vous croyez qu'il va disparaître dans l'ombre ; tout à coup il se revêt de lumière comme un habitant du ciel ; il s'avance comme le fils des astres : tout s'illumine , et ces reflets éclatans , ces flammes célestes qui rayonnent autour de lui , éclairent les doux combats , les extases et les ravissemens de l'amour.

AIMÉ MARTIN. *Préambule des
Harmonies de la Nature.*

cau
des
plus
reg
obj
dire
sent
des
ent
resp
pag
Solit
celle
êtres
plus
sans
tomb
l'omb
sa nu
sente
ses y
autou
pare
terait

LE CHAMEAU.

Qu'ON se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte et pour ainsi dire *écorchée*¹ par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés, un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante. Solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul: plus isolé, plus *dénué*, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes, il voit partout l'espace comme son tombeau: la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée: immensité qu'il tenterait en vain de parcourir; car la faim, la soif

et la chaleur brûlante pressent tous les instans qui lui restent entre le désespoir et la mort.

Cependant l'Arabe , à l'aide du chameau , a su franchir et même s'approprier ces *lacunes* ² de la nature ; elles lui servent d'asile , elles assurent son repos et le maintiennent dans son indépendance ; mais de quoi les hommes savent-ils user sans abus ? Ce même Arabe libre, indépendant , tranquille , et même riche , au lieu de *respecter ses déserts* , comme les remparts de sa liberté , les souille par le crime ; il les traverse pour aller chez des nations voisines , enlever des esclaves et de l'or ; il s'en sert pour exercer son brigandage , dont malheureusement il jouit plus encore que de sa liberté ; car ses entreprises sont presque toujours heureuses : malgré la défiance de ses voisins et la supériorité de leurs forces , il échappe à leur poursuite , et emporte impunément tout ce qu'il leur a ravi. Un Arabe qui se destine à ce métier de pirate de terre ³ , s'endurcit de bonne heure à la fatigue des voyages ; il s'essaie à se passer du sommeil , à souffrir la faim , la soif et la chaleur ; en même temps il instruit ses chameaux , il les élève et les exerce dans cette même vue ; peu de jours après leur naissance , il leur plie les jambes sous le ventre , il les contraint à de-

meur
situat
tume
leur
laisse
soif ,
peu à
en di
ture ;
à la
cheva
et plu
force ,
chame
saire à
eux ,
désert
habita
son br
de pré
loppe
l'un de
fait ma
rêter ,
cents l
temps
chamea

meurer à terre , et les charge , dans cette situation , d'un poids assez fort , qu'il les accoutume à porter , et qu'il ne leur ôte que pour leur en donner un plus fort. Au lieu de les laisser paître à toute heure , et boire à leur soif , il commence par régler leurs repas , et peu à peu les éloigne à de grandes distances , en diminuant aussi la quantité de leur nourriture ; lorsqu'ils sont un peu forts , il les exerce à la course , il les excite par l'exemple des chevaux , et parvient à les rendre aussi légers et plus robustes ; enfin dès qu'il est sûr de la force , de la légèreté et de la sobriété de ses chameaux , il les charge de ce qui est nécessaire à sa subsistance et à la leur ; il part avec eux , arrive sans être attendu aux confins du désert , arrête les premiers passants , pille les habitations écartées⁴ , charge ses chameaux de son butin⁵ ; et s'il est poursuivi , s'il est forcé de précipiter sa retraite , c'est alors qu'il développe tous ses talents et les leurs ; monté sur l'un des plus légers , il conduit la troupe , la fait marcher jour et nuit , presque sans s'arrêter , ni boire ni manger ; il fait aisément trois cents lieues en huit jours , et pendant tout ce temps de fatigue et de mouvement , il laisse ses chameaux chargés , il ne leur donne chaque

jour qu'une heure de repos et une pelote de pâte ; souvent ils courent ainsi neuf ou dix jours sans trouver de l'eau , ils se passent de boire , et lorsque par hasard il se trouve une mare à quelque distance de la route , ils sentent l'eau de plus d'une demi lieue , la soif qui les presse leur fait doubler le pas , et ils boivent en une seule fois pour tout le temps passé et pour autant de temps à venir ; car souvent leurs voyages sont de plusieurs semaines , et leurs temps d'abstinence durent aussi longtemps que leurs voyages.

LE CHEVAL.

LA plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux ¹ animal , qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître , le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes , il l'aime , il le cherche et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse , aux tournois ² , à la course , il brille , il étincelle. Mais , docile autant que courageux , il ne

se laisse pas emporter à son feu ; il sait réprimer ses mouvemens : non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs ; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre ; qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvemens, l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'exécède, et même meurt pour mieux obéir.

BUFFON.

LE CHEVAL DOMPTÉ.

VOYEZ ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer¹ le conduit et le dompte ; que de mouvemens irréguliers ! C'est un effet de son ardeur, et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à

gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté : il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force, ou plutôt, puisque cette force était en quelque façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle se règle ; il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride ; car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal fougueux ; par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force, et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter : son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'ensuit plus qu'une seule et même action.

BOSSUET. *Méditations sur l'Évangile.*

Moins
L'âme
Il lais
Et so
Instr
Sa pa
Pour
Il n'e
Enfan
Jeune
Et pa
Chez
Son
Porte
Entre
Chez
Il vie
Souve
Quelq
Il ser
Et sa
Porter
Il mar
Recon
De tou
Il naît
Aux i
Son m

L'ÂNE

Moins vif, moins valeureux, moins beau que le cheval,
 L'âne est son suppléant, et non pas son rival;
 Il laisse au fier coursier sa superbe encolure¹,
 Et son riche harnais, et sa brillante allure.
 Instruit par un lourdaud², conduit par le bâton,
 Sa parure est un bât³, son régale un chardon.
 Pour lui Mars⁴ n'ouvre point sa glorieuse école;
 Il n'est point conquérant, mais il est agricole.
 Enfant, il a sa grâce et ses folâtres jeux;
 Jeune, il est patient, robuste et courageux,
 Et paie, en les servant avec persévérance,
 Chez ses patrons ingrats sa triste vétérance⁵.
 Son service zélé n'est jamais suspendu;
 Porteur laborieux, pourvoyeur assidu,
 Entre ses deux paniers, de pesanteur égale,
 Chez le riche bourgeois, chez la veuve frugale,
 Il vient, les reins courbés et les flancs amaigris,
 Souvent à jeun lui-même alimenter Paris.
 Quelquefois, consolé par une chance heureuse,
 Il sert de bucéphale à la beauté peureuse;
 Et sa compagne enfin va dans chaque cité
 Porter aux teints flétris les fleurs de la santé.
 Il marche sans broncher au bord du précipice,
 Reconnaît son chemin, son maître et son hospice.
 De tous nos serviteurs c'est le moins exigeant;
 Il naît, vieillit et meurt sous le chaume indigent;
 Aux injustes rigueurs dont sa fierté s'indigne,
 Son malheur patient noblement se résigne.

Enfin, quoique son aigre et déchirante voix
 De sa ranque ¹ allégresse importune les bois,
 Qu'il offense à la fois et les yeux et l'oreille,
 Que le châtiement seul en marchant le réveille,
 Qu'il soit hargneux, revêche et désobéissant,
 A force de malheurs l'âme est intéressant :
 Aussi le préjugé vainement le maltraite,
 En dépit de l'orgueil il aura son poète.
 Homère, qui chanta tant de héros divers,
 Auprès du grand Ajax le plaça dans ses vers ;
 La fable le nomma le coursier de Silène.
 Ami des voluptés, il naquit pour la peine.
 Et moi qui déplorai le sort des animaux,
 J'ai dû peindre ses mœurs, ses bienfaits et ses maux.

L'ÉTALON.

L'étalon ¹ que j'estime, est jeune, vigoureux ;
 Il est superbe et doux, docile, valeureux ;
 Son encolure est haute, et sa tête hardie ;
 Ses flancs sont larges, pleins ; sa croupe est arrondie ;
 Il marche fièrement, il court d'un pas léger ;
 Il insulte à la peur, il brave le danger.
 S'il entend la trompette ou les cris de la guerre,
 Il s'agite, il bouillit, son pied frappe la terre.
 Son fier hennissement appelle les drapeaux,
 Dans ses yeux le feu brille, il sort de ses naseaux.

Son oreille se dresse, et ses crins se hérissent ;
Sa bouche est écumante, et ses membres frémissent.

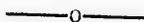
.....
.....
Un coursier belliqueux², qui, formé pour la gloire,
Doit avec le guerrier voler à la victoire ;
Dès ses plus jeunes ans au bruit accoutumé,
Sans crainte entend tonner le salpêtre allumé.
Son œil audacieux parcourt l'éclat des armes ;
Le son de la trompette est pour lui plein de charmes.
Il souffre les arçons, il soutient en repos
Son maître qui s'élève et s'assied sur son dos.
A ses ordres docile, il s'arrête ou s'avance,
Il revient sur ses pas, il se dresse, il s'élançe,
Plus léger que les vents par son vol devancés ;
Ses pas sur la poussière à peine sont tracés.
Il aime la louange, et son ardeur éclate
Au doux bruit de la main qui le frappe et le flatte.
C'est ainsi qu'un coursier, utile au champ de Mars,
Nous porte fièrement au milieu des hasards,
Perce les escadrons³, vole, se précipite ;
Le carnage l'anime, et le péril l'irrite.
Environné de morts, sanglant, percé de coups,
Il semble s'oublier et ne penser qu'à vous.
Quand sa force le quitte, encor plein de courage,
De l'horreur des combats il sort, il vous dégage.
Pour vous il semble craindre un coup qu'il a bravé ;
Il expire content quand il vous a sauvé.

ROSSET. *L'Agriculture.*

L'ÉLÉPHANT.

Ainsi que la raison l'instinct a ses degrés,
 S'il faut que de nos sens les rapports assurés
 Nous peignent les objets que notre instinct compare,
 Plus ces rapports sont sûrs, et moins l'instinct s'égaré.
 Si donc respire un être en qui les dieux puissans
 Aient dans un seul organe associé trois sens,
 Dont la flexible main, de ces trois sens pourvue,
 Corrigeant par le tact les erreurs de la vue,
 Des qualités des corps habile à s'assurer,
 Puisse à la fois sentir, et sucer et flairer;
 Qui, toujours redoutable, et souvent caressante,
 Tantôt renverse tout par sa force puissante,
 Tantôt avec plaisir savourant les odeurs,
 Ainsi qu'un doigt léger sache cueillir des fleurs,
 Reconnaisse l'enfant du conducteur qu'il pleure,
 Enlève des fardeaux, ferme, ouvre sa demeure,
 Et, roulant, déroulant ses replis tortueux¹,
 Serve sa faim, sa soif, sa colère et ses jeux;
 Enfin, qui, dans un point, dans un instant, rassemble
 Trois forces, trois effets, trois jugemens ensemble:
 Le monde admirera ce pouvoir triomphant;
 Et, puisqu'il n'est point l'homme, il sera l'éléphant,
 L'admirable éléphant, dont le colosse² énorme
 Cache un esprit si fin dans sa masse difforme;
 Que, pour son rare instinct dans un corps si grossier,
 Presque pour ses vertus adore³ un peuple entier:
 L'éléphant, en un mot, qui sait si bien connaître
 L'injure, le bienfait, ses tyrans et son maître.

Chacun des animaux excelle dans son art :
 Le fermier connaît trop les ruses du renard ;
 Le cerf, ingénieux dans ses frayeurs extrêmes,
 Varie en cent façons ses adroits stratagèmes⁴,
 Et, des chiens égarés déconcertant l'ardeur,
 De ses pas, en sautant, lui dérobe l'odeur.
 Le lapin a sa ruse ; inspiré par la crainte,
 Il se creuse avec art un savant labyrinthe :
 Et, chassant en commun, dans son poste marqué
 Le loup sait se tenir prudemment embusqué ;
 Mais le noble éléphant ne voit rien qui l'égalé.



LE CASTOR.

Sous lui, mais séparé par un court intervalle,
 Dans ses hardis travaux le peuple des castors
 Étale de l'instinct les plus riches trésors.
 L'éléphant dans les bois, et le castor dans l'onde,
 Sont tous deux à la fois l'étonnement du monde.
 S'il n'a point cette trompe¹, organe merveilleux,
 Dont ce noble animal a droit d'être orgueilleux,
 Quatre dents, ou plutôt quatre terribles scies,
 Qu'en un tranchant acier la nature a durcies,
 Et sa queue aplatie, et ses agiles doigts,
 Voilà de ses travaux les instrumens adroits.
 D'autres les ont vantés, d'autres ont su décrire

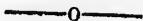
Tous ces grands monumens de ce petit empire ;
 Ces arbres renversés, façonnés avec art,
 De leur digue à la vague opposant le rempart ;
 Des écluses, des ponts l'habile architecture,
 Des voûtes, des cloisons² la solide jointure ;
 Ces soins si prévoyans, cet art si merveilleux,
 Accommodés au temps, appropriés aux lieux ;
 Cette Hollande³ enfin, et cette humble Venise⁴,
 Sur ses longs pilotis solidement assise :
 L'étranger, retrouvant l'homme dans le castor,
 Le voit, s'étonne, rêve, et le regarde encor.



LES ABEILLES.

Mais quel bourdonnement a frappé mes oreilles ?
 Ah ! je les reconnais, mes aimables abeilles.
 Cent fois on a chanté ce peuple industrieux ;
 Mais comment, sans transport, voir ces filles des
 [cieux ?
 Quel art bâtit leurs murs, quel travail peut suffire
 A ces trésors de miel, à ces amas de cire ?
 Je ne vous dirai point leurs combats éclatans,
 Si la mort est donnée à l'un des combattans,
 Si ce peuple est régi par une seule reine,
 S'il peut d'un ver commun créer sa souveraine ;

Si leur cité contient trois peuples à la fois,
 Epoux, reine, ouvrière, hôtes des mêmes toits;
 D'autres décideront; mais leur noble industrie,
 Mais ces hardis calculs de leur géométrie,
 Leurs fonds pyramidaux sagement compassés,
 En six angles égaux leurs bâtimens tracés,
 Cette forme, élégante autant que régulière,
 Qui ménage l'espace autant que la matière;
 Cette reine étonnante en sa fécondité,
 Qui seule tous les ans fait sa postérité,
 Et les profonds respects de son peuple qui l'aime,
 Sont toujours un prodige, et non pas un problème:
 Aussi de nos savans le regard curieux
 Souvent pour une ruche abandonne les cieux.
 Les Geer¹, les Réaumur ont décrit ces merveilles,
 Et le chantre d'Auguste² a chanté les abeilles,



LES FOURMIS.

Souvent aussi l'instinct varie avec les lieux,
 Comparez ces fourmis, moins dignes de nos yeux,
 Méconnaissant les arts de la paix, de la guerre,
 Durant l'hiver entier sommeillant sous la terre,
 Mais qui rôdent sans cesse, et d'un amas de grains
 Remplissent à l'envi leurs greniers souterrains,
 A ces nobles fourmis dont se vante l'Afrique,
 En trois classes rangeant leur sage république¹;

Peuple heureux d'ouvriers, de nobles, de soldats,
 Que de grands monumens dans leurs petits Etats!
 De leurs toits² dont deux pieds nous donnent la me-
 Les yeux aiment à voir la ferme architecture; [sure,
 Sur le cône aplati le buffle quelquefois
 Guette pour l'éviter le fier tyran des bois.
 Au dedans quelle heureuse et savante industrie
 De leurs compartimens règle la symétrie,
 Aligne leur cité, dessine leurs maisons,
 Leurs escaliers tournans et leurs solides ponts,
 Qui partout, présentant de faciles passages,
 Pour alléger leur peine abrègent leurs voyages!
 Au centre, tout entière à la postérité,
 Et mêlant la grandeur à la captivité,
 Leur noble souveraine, en une paix profonde,
 Ne quitte point sa couche² incessamment féconde,
 Et par son ventre énorme et son énorme poids,
 Surpasse ses sujets un million de fois.
 Quatre-vingt mille enfans la connaissent pour mère;
 Au fond de son palais, auguste sanctuaire,
 Des serviteurs choisis entre tous ses sujets
 Dans sa chambre royale ont seuls un libre accès.
 Leur foule emplit ses murs, et par une humble porte
 Déposent en leur lieu les œufs qu'elle transporte.
 L'ordre règne partout, épars de tout côté
 Leurs riches magasins entourent la cité;
 Ailleurs sont élevés les enfans de la reine;
 La cour habite enfin près de sa souveraine;
 Le voyageur, de loin découvrant leurs travaux,
 D'une heureuse peuplade a cru voir les hameaux⁴,

O N
 Des
 L'in
 Que
 Et c
 Nos

St
 ia fo
 des c
 ait v
 taille
 fière
 éléga
 être c
 mobili
 leurs
 son in
 ce qu
 frais
 éblou
 tout c
 de Pa

O Nil! ne vante plus ces masses colossales³,
 Des sommets abyssins orgueilleuses rivales;
 L'insecte constructeur est plus grand à mes yeux
 Que l'homme amoncelant ces rocs audacieux⁴,
 Et quand une fourmi bâtit des pyramides,
 Nos arts semblent bornés, et nos travaux timides.



LE PAON.

Si l'empire appartenait à la beauté et non à la force, le paon serait, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion: la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes¹, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné; une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête, et l'élève sans la charger; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillans² des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel: non seulement la nature³ a

réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre, pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre, et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter, ni les décrire.

Tel paraît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps; mais si sa femelle vient tout à coup à paraître, si les feux de l'amour, se joignant aux secrètes influences de la saison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur et de nouveaux désirs, alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête, et annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moel-

leux
plus
l'oise
velles
gitifs
et d'a
admir

Ma
éclat
aussi
le pa
perte
humil
somb
qu'à
sa par
pour
car o
est ser
de l'e
de lui
louang
le reg
térêt,
qui ne

leux⁴, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses ; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyans et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles couleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année ; le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté : car on prétend qu'il en jouit en effet ; qu'il est sensible à l'admiration ; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges ; et qu'au contraire, lorsqu'on paraît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors, et les cache à qui ne sait les admirer.

BUFFON.

LE SERIN ET LE ROSSIGNOL.

Si le rossignol¹ est le chanteur des bois, le serin² est le musicien de la chambre ; le premier tient tout de la nature, le second participe à nos arts : avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons, le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire ; et comme la différence du caractère, surtout dans ces animaux, tient de très près à celle qui se trouve entre leurs sens ; le serin, dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus social, plus doux, plus familier : il est capable de reconnaissance, et même d'attachement ; ses caresses sont aimables, ses petits dépités innocens, et sa colère ne blesse ni n'offense. Ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous : il se nourrit de graines, comme nos autres oiseaux domestiques ; on l'élève plus aisément que le rossignol, qui ne vit que de chair ou d'insectes, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation plus facile est aussi plus heureuse ; on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès ; il quitte la mélodie de son chant

naturel
voix et
accomp
peut lui
Le ro
vouloir
moins pa
ce n'est
répéter
serin pe
la parol
cesse à
jours no
ture auq
ni ajout
grâce, c
pouvons
part que
serin cha
les jours
à notre
toutes le
recluses
cloître, p
centes et
peut con
ont rapp

GNOL.

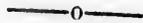
des bois , le
re ; le pre-
cond parti-
e d'organe ,
s de variété
eille , plus
émoire ; et
rtout dans
elle qui se
font l'ouïe
le recevoir
rangères ,
 , plus fa-
sance , et
ont aima-
sa colère
naturelles
e nourrit
x domes-
rossignol ,
et qu'on
rés. Son
eureuse ;
l'instruit
on chant

naturel , pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instruments ; il applaudit , il accompagne , et nous rend au-delà de ce qu'on peut lui donner.

Le rossignol , plus fier de son talent , semble vouloir le conserver dans toute sa pureté , au moins paraît-il faire assez peu de cas des nôtres : ce n'est qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter quelques-unes de nos chansons. Le serin peut parler et siffler ; le rossignol méprise la parole autant que le sifflet , et revient sans cesse à son brillant ramage. Son gosier , toujours nouveau , est un chef-d'œuvre de la nature auquel l'art humain ne peut rien changer , ni ajouter , celui du serin est un modèle de grâce , d'une trempe moins ferme , que nous pouvons modifier. L'un a donc bien plus de part que l'autre aux agrémens de la société ; le serin chante en tout temps , il nous récréé dans les jours les plus sombres , il contribue même à notre bonheur ; car il fait l'amusement de toutes les jeunes personnes , les délices des recluses³ , il charme au moins les ennuis du cloître , porte de la gaiété dans des âmes innocentes et captives , et ses petits amours , qu'on peut considérer de près en le faisant nicher , ont rappelé mille et mille fois à la tendresse

des cœurs sacrifiés : c'est faire autant de bien que nos vautours ⁴ savent faire de mal.

BUFFON.



LA CHEVRE ET LA BREBIS.

LA chèvre a, de sa nature, plus de sentiment et de ressources que la brebis ; elle vient à l'homme volontiers, elle se familiarise aisément, elle est sensible aux caresses, et capable d'attachement ; elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile et moins timide que la brebis ; elle est vive, capricieuse, et vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit et qu'on peut la réduire en troupeau : elle aime à s'écartier dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices ; elle est robuste, aisée à nourrir ; presque toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament, qui dans tous les animaux influe beaucoup sur le naturel, ne paraît cependant pas dans la chèvre différer essentiellement de celui de la brebis. Ces deux espèces d'animaux,

dont l'o
tièremen
et se n
ressemb
adies,
quelques
sujette :
la trop
l'expose
sans en
ardeur lu
elle ne s
siente pa
la rigue
esquels,
beaucoup
que de la
relatives
raison be
rifs dans
constance
gularité
l'arrête,
l'approche
luit, com
détermina
de son se

dont l'organisation intérieure est presque entièrement semblable, se nourrissent, croissent et se multiplient de la même manière, et se ressemblent encore par le caractère des maladies, qui sont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chèvre n'est pas sujette : elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur; elle dort au soleil et s'expose volontiers¹ à ses rayons les plus vifs sans en être incommodée, et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissemens ni vertiges²; elle ne s'effraie point des orages, ne s'inquiète pas à la pluie, mais elle paraît sensible à la rigueur du froid. Les mouvemens extérieurs, lesquels, comme nous l'avons dit, dépendent beaucoup moins de la conformation du corps que de la force et de la variété des sensations relatives à l'appétit et au désir, sont par cette raison beaucoup moins mesurés, beaucoup plus vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, elle s'approche, s'éloigne, se montre, se cache ou se cache, comme par caprice, et sans autre cause déterminante, que celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur; et toute la sou-

plisse des organes , tous les nerfs du corps suffisent à peine à la pétulance ³ et à la rapidité de ces mouvemens qui lui sont naturels.

BUFFON.

LE LION ET LE TIGRE.

DANS la classe des animaux carnassiers , le lion est le premier , le tigre est le second ; et comme le premier , même dans un mauvais genre , est toujours le plus grand et souvent le meilleur , le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté , au courage , à la force , le lion joint la noblesse , la clémence , la magnanimité , tandis que le tigre est bassement féroce , cruel sans justice , c'est-à-dire , sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force ; le premier qui peut tout est moins tyran que l'autre , qui , ne pouvant jouir de la puissance plénière , s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger ¹. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion ; celui-ci souvent oublie qu'il est le roi , c'est-à-dire le plus fort de tous les animaux : marchant d'un

pas tra
moins
ses pas
faim le
rassasi
de sang
ceux d
bûches
avec la
non pa
il désol
l'aspect
dévaste
met à r
les peti
même o
La fo
avec le
teur de
longueu
crinière
face , so
tout ser
intrépidi
bas sur
hagards
hors de J

ers du corps
t à la rapidité
turels.

BUFFON.

RE.

arnassiers, le
e second; et
un mauvais
et souvent le
nent le plus
ourage, à la
a clémence,
e est basse-
c'est-à-dire,
e dans tout
donnés par
t est moins
jouir de la
abusant du
ssi le tigre
on; celui-ci
st-à-dire le
echant d'un

pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué², il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours être altéré de sang; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, et non pas d'assouvir, en dévorant la première; il désole le pays qu'il habite; il ne craint ni l'aspect ni les armes de l'homme; il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits, les jeunes rhinocéros, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble: la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps; l'épaisse et grande crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fière et majestueuse intrépidité³. Le tigre, trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards⁴, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que le caractère de la

basse méchanceté et de l'insatiable cruauté ; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur avengle, qui ne connaît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfans et déchirer leur mère, lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang, et ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant, dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit !

BUFFON.

LE SERPENT.

Ses mouvemens diffèrent de ceux de tous les autres animaux : on ne saurait dire où gît¹ le principe de ses déplacements ; car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes ; et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement ; il reparaît, disparaît encore, semblable à une petite fumée d'azur, ou aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue de feu ; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire² ; comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et

s'abaisse en spirale³, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sous l'herbe des prairies ou sur la surface des eaux. Le labyrinthe⁴ avait moins de sinuosités que les méandres⁵ tracés par ce reptile. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche; elles changent à tous les aspects de la lumière; et, comme ses mouvemens, elles ont le faux brillant⁶ et les variétés trompeuses de la séduction.

Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs, il sait, ainsi qu'un homme souillé de meurtre, jeter à l'écart sa robe tachée de sang, dans la crainte d'être reconnu. Par une étrange faculté, il peut faire rentrer dans son sein les petits monstres que l'amour en a fait sortir. Il sommeille des mois entiers, fréquente les tombeaux, habite des lieux inconnus, compose des poisons qui glacent, brûlent ou tachent le corps de sa victime des couleurs dont il est lui-même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes; ici, il fait entendre une sonnette⁷; il siffle comme un aigle de montagne, il mugit comme un taureau. Objet d'horreur ou d'adoration, les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie. Le mensonge l'appelle, la prudence le réclame,

l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence à son caducée². Aux enfers, il arme le fouet des Furies ; au ciel, l'éternité en fait son symbole. Il possède encore l'art de séduire l'innocence. Ses regards enchantent les oiseaux dans les airs ; et, sous la fougère de la crèche, la brebis lui abandonne son lait.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

LE CYGNE.

DANS toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix : la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de ne pas en abuser, et de ne les employer que pour la défense. Il sait combattre et vaincre, sans jamais attaquer : roi paisible des oiseaux

d'eau
l'aig
repu
la ré
cipité
gide
effort
tous
est e
plutô
plade
sembl
chef,
tranq
d'un
leur a

Les
forme
du nat
embel
l'aime
pèce r
n'a rép
nobles
ses plu
élégan
blanch

l'éloquence
ne le fouet
t son sym-
aire l'innocence
seaux dans
crèche, la

Génie du

aux, soit
, la douce
gre sur la
airs, ne
nent que
auté, au
à tous les
la gran-
des puis-
a volonté
employer
vainere,
oiseaux

d'eau, il brave les tyrans de l'air; il attend l'aigle, sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes, et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'épée¹; et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi; tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques², qui toutes semblent se ranger sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel: il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire; nulle espèce ne le mérite mieux. La nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmans ouvrages: coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvemens flexi-

bles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout dans le cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et les beautés.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvemens sur l'eau, on doit le reconnaître, non seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé, et sa poitrine relevée et arrondie, semblent en effet figurer la proue³ du navire fendant l'onde; son large estomac en présente la carène; son corps, penché en avant pour cingler⁴, se redresse à l'arrière, et se relève en poupe; sa queue est un vrai gouvernail; ses pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi ouvertes au vent, et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote, à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade⁵ de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages⁶, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée; soit que, s'en détachant et s'ap-

proch
il vie
lant s
mille

Au
ceux
ces es
renfer
ne s'y
pendu
tade e
les ear
large,
sous le
foncer
quittan
jour du
en s'app
en nou
maîtres

Chez
sages p
froides
la natur
faire l'on
animaier
teaux; il

s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vient se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvemens doux, ondulans et suaves.

Aux avantages de la nature le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'y établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant⁷ la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées; puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes⁸ et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art, en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession⁹ de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux; ils décoraient la plupart des rivières, et

même celles de la capitale, et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ces beaux oiseaux les bassins de ses maisons royales.

BUFFON.

LE DRAGON.

A ce nom de dragon, l'on conçoit toujours une idée extraordinaire. La mémoire rappelle, avec promptitude, tout ce qu'on a lu, tout ce qu'on a ouï dire sur ce monstre fameux¹; l'imagination s'enflamme par le souvenir des grandes images qu'il a présentées au génie poétique : une sorte de frayeur saisit les cœurs timides², et la curiosité s'empare de tous les esprits. Les anciens, les modernes, ont tous parlé du dragon : consacré par la religion des premiers peuples, devenu l'objet de leur mythologie³, ministre des volontés des dieux, gardien de leurs trésors, servant leur amour et leur haine, soumis au pouvoir des enchanteurs⁴, vaincu par les demi-dieux du temps antique, entrant même dans les allégories sacrées du plus saint des recueils, il a été chanté par les

premier
couleu
princip
ginées
les hér
qui cor
par une
sur le t
venu l
vaillans
derne,

Procl
partout
douté,
revêtu d
ses victi
milieu d
frappant
rité des
réunissan
la grand
quefois u
gence pr
dans de g
a été tou
la nature
Il vivr

premiers poètes, et représenté avec toutes les couleurs qui pouvaient en embellir l'image : principal ornement des fables pieuses, imaginées dans des temps plus récents ; dompté par les héros², et même par les jeunes héroïnes qui combattaient pour une loi divine ; adopté par une seconde mythologie qui plaça les fées sur le trône des anciennes enchanteresses ; devenu l'emblème des actions éclatantes des vaillans chevaliers⁶, il a vivifié la poésie moderne, ainsi qu'il avait animé l'ancienne.

Proclamé par la voix sévère de l'histoire, partout décrit, partout célébré, partout redouté, montré sous toutes les formes, toujours revêtu de la plus grande puissance, immolant ses victimes par son regard, se transportant au milieu des nuées avec la rapidité de l'éclair, frappant comme la foudre⁷, dissipant l'obscurité des nuits par l'éclat de ses yeux étincelans ; réunissant l'agilité de l'aigle, la force du lion, la grandeur du serpent, présentant même quelquefois une figure humaine, doué d'une intelligence presque divine, et adoré de nos jours dans de grands empires de l'Orient, le dragon a été tout, il s'est trouvé partout, hors dans la nature.

Il vivra cependant toujours, cet être fabu-

leux^a, dans les heureux produits d'une imagination féconde. Il embellira longtemps les images hardies d'une poésie enchanteresse ; le récit de sa puissance merveilleuse charmera les loisirs de ceux qui ont besoin d'être quelquefois transportés au milieu des chimères^a, et qui désirerent de voir la vérité parée des ornemens d'une fiction agréable. Mais, à la place de cet être fantastique, que trouvons-nous dans la réalité ? Un animal aussi petit que faible, un lézard innocent et tranquille, un des moins armés de tous les quadrupèdes ovipares, et qui, par une conformation particulière, a la facilité de se transporter avec agilité, et de voltiger de branche en branche dans les forêts qu'il habite. Les espèces d'ailes dont il a été pourvu, son corps de lézard, et tous ses rapports avec les serpens, ont fait trouver quelque sorte de ressemblance éloignée entre ce petit animal et le monstre imaginaire dont nous avons parlé, et lui ont fait donner le nom de dragon par les naturalistes.

LACEPEDE. *Ovipares.*

CE
longu
ou en
quant
faut d
doit r
ceux
requin
Ma
il a r
trières
tueux
insatia
de la
nemi,
attaqu
plus d'
eaux ;
qui pro
lui ; in
leines,
pétits
jamais
rapide

LE REQUIN.

Ce formidable squal¹ parvient jusqu'à une longueur de plus de dix mètres² (trente pieds, ou environ); il pèse quelquefois près de cinquante myriagrammes³ (mille livres), et il s'enfant de beaucoup que l'on ait prouvé que l'on doit regarder comme exagérée l'assertion de ceux qui ont prétendu qu'on avait pêché un requin du poids de plus de quatre mille livres.

Mais la grandeur n'est pas son seul attribut, il a reçu aussi la force et des armes meurtrières; et, féroce autant que vorace⁴, impétueux dans ses mouvemens, avide de sang, insatiable de proie, il est véritablement le tigre de la mer. Recherchant sans crainte tout ennemi, poursuivant avec plus d'obstination, attaquant avec plus de rage, combattant avec plus d'acharnement que les autres habitans des eaux; plus dangereux que plusieurs cétacés⁵, qui presque toujours sont moins puissans que lui; inspirant même plus d'effroi que les baleines, qui, moins bien armées et douées d'appétits bien différens, ne provoquent presque jamais ni l'homme, ni les grands animaux, rapide dans sa course, répandu sous tous les

climats, ayant envahi, pour ainsi dire toutes les mers; paraissant souvent au milieu des tempêtes, aperçu facilement par l'éclat phosphorique dont il brille, au milieu des ombres des nuits les plus orageuses; menaçant de sa gueule énorme et dévorante les malheureux navigateurs exposés aux horreurs du naufrage, leur fermant toute voie de salut, leur montrant, en quelque sorte, leur tombe ouverte, et plaçant sous leurs yeux le signal de la destruction. Il n'est pas surprenant qu'il ait reçu le nom sinistre⁶ qu'il porte, et qui, réveillant tant d'idées lugubres, rappelle surtout la mort dont il est le ministre. Requin est, en effet, une corruption de *requiem*, qui désigne depuis longtemps, en Europe, la mort et le repos éternel, et qui a dû être souvent, pour des passagers effrayés, l'expression de leur consternation, à la vue d'un squalo de plus de trente pieds de longueur, et des victimes déchirées ou ensanglantées par ce tyran des ondes. Terrible encore lorsqu'on a pu parvenir à l'accabler de chaînes, se débattant avec violence au milieu de ses liens, conservant une grande puissance, lors même qu'il est déjà tout baigné dans son sang, et pouvant, d'un seul coup de sa queue, répandre le ravage autour

de lu
n'est
maux
arme
au mi
plus f
pent l
caines
énorm

de lui à l'instant même où il est près d'expirer, n'est-il pas le plus formidable de tous les animaux auxquels la nature n'a pas départi des armes empoisonnées ? Le tigre le plus furieux , au milieu des sables brûlants ; le crocodile le plus fort sur les rivages équatoriaux ? ; le serpent le plus démesuré , dans les solitudes africaines, doivent-ils inspirer autant d'effroi qu'un énorme requin au milieu des vagues agitées ?

LACEPEDE. *Histoire Naturelle des Poissons*, tom. Ier.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

DE

• P

Qu
terre
les fo
qu'el
piede
qu'on
plus
sein
elle n
comm
bourl
que s
Ce
prend

COURS DE LECTURES.

DEUXIÈME PARTIE.

DESCRIPTIONS GÉOGRAPHIQUES, PHÉNOMÈNES DE LA NATURE.

DE LA TERRE.

QUI est-ce qui a suspendu ce globe de la terre qui est immobile ? qui est-ce qui en a posé les fondemens ? Rien n'est , ce semble , plus vil qu'elle : les plus malheureux la foulent aux pieds ; mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors. Si elle était plus dure , l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver ; si elle était moins dure , elle ne pourrait le porter ; il enfoncerait partout , comme il enfonce dans le sable ou dans un borbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux.

Cette masse informe , vile et grossière , prend toutes les formes les plus diverses, et elle

seule donne tour à tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux. En une seule année elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes ; rien ne l'épuise. Plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est pas encore usée. Elle ne ressent aucune vieillesse ; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein. Tout vieillit, excepté elle seule ; elle rajeunit chaque année au printemps.

Elle ne manque point aux hommes ; mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes, en négligeant de la cultiver¹. C'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines, en la place des vendanges et des moissons. Ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérans laissent en friche la terre, pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes ; et ils renversent le genre humain pour un coin de

cette
bien c
qu'ell
terroi
tourne
se son
en la
Ces
du sol
fondes
pour n
vrent
moisso
amphit
et d'ar
vont p
nues,
sources
leur ci
montag
soutien
charme
tisfait a
point de
priété.

cette terre si négligée. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs², qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornemens et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée.

Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées, on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux. Au près d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revêtues de riches moissons. Ici, des côteaux s'élèvent comme un amphithéâtre³, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers. Là, de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrens qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers qui montrent leur cime escarpée soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages; en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples: il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété.

DE L'EAU.

REGARDONS maintenant ce que l'on appelle l'eau ; c'est un corps liquide , clair et transparent : d'un côté, il coule, il échappe, il s'enfuit ; de l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environnent , n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau était un peu plus raréfiée ¹, elle deviendrait une espèce d'air, toute la face de la terre serait sèche et stérile , il n'y aurait que des animaux volatiles ² ; nulle espèce d'animaux ne pourrait nager, nul poisson ne pourrait vivre ; il n'y aurait aucun commerce par la navigation. Quelle main industrielle a su épaisir l'eau en subtilisant l'air , et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides ? Si l'eau était un peu plus raréfiée , elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottans , qu'on nomme vaisseaux ; les corps les moins pesans s'enfoncraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties et un degré si précis de mouvement , pour rendre l'eau si fluide , si insinuante ³, si propre à échapper , si incapable de toute consistance , et néanmoins si forte pour porter , et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses ?

Elle
cavalie
il lui
pées,
des c
est de
avec t
elles.
mouva
supplé
plus r
blesse
stant
laisser
et d'y
Voy
les ail
par de
des tor
tout d
des ter
tient d
permet
si on
qu'en c
que jar
dantes

Elle est docile : l'homme la mène comme un cavalier mène son cheval ; il la distribue comme il lui plaît ; il l'élève sur des montagnes escarpées , et se sert de son poids pour lui faire faire des chutes qui la font remonter autant qu'elle est descendue : mais l'homme qui mène les eaux avec tant d'empire , est à son tour mené par elles. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer pour suppléer à ce qui lui manque dans les arts les plus nécessaires , par la petitesse et par la faiblesse de son corps ; mais ces eaux qui , nonobstant leur fluidité , sont des masses pesantes , ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes , et d'y demeurer longtemps suspendues.

Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents ? S'ils tombaient tout à coup par de grosses colonnes d'eau rapides comme des torrens , ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit de leur chute , et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus , et ne leur permet de tomber que goutte à goutte , comme si on les distillait par un arrosoir ? D'où vient qu'en certains pays chauds , où il ne pleut presque jamais , les rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie ;

et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil⁴ ou du Gange⁵, l'inondation des fleuves, en certaines saisons, pourvoit à point nommé au besoin des peuples pour arroser les terres ? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises pour rendre les pays fertiles ?

Ainsi, l'eau désaltère non seulement les hommes, mais encore les campagnes arides ; et celui qui nous a donné ce corps fluide l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes, où leurs réservoirs sont placés ; elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées ; les rivières serpentent dans les vastes campagnes, pour les mieux arroser ; elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce de toutes les nations.

Cet océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est au contraire le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par la terre d'un bout du monde à l'autre, qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans traces, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses. Les eaux,

distribués
dans la
corps hu
Mais,
l'eau, il
mer. Ne
si mystér
mer vou
mêmes li
la fait s
avec tant
moins de
déconcert
mouveme
derait de
prendre
immenses
le trop p
borne imm
suite de t
vous vien
Mais ce
coup, pe
rochers. L
même, en
qui sont l
vant les p

distribuées avec tant d'art, font une circulation dans la terre comme le sang circule dans le corps humain.

Mais, outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a encore le flux et le reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si mystérieux : ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et reporte précisément aux mêmes lieux, à certaines heures. Qui est-ce qui la fait se retirer, et puis revenir sur ses pas avec tant de régularité ? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide, déconcerterait toute la nature. Un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans des corps immenses ? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu ? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant : " Là, vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues ? "

Mais ces eaux si coulantes deviennent tout à coup, pendant l'hiver, dures comme des rochers. Les sommets des hautes montagnes ont même, en tout temps, des glaces et des neiges, qui sont la source des rivières, et qui, abreuvant les paturages, les rendent plus fertiles.

Ici, les eaux sont douces, pour désaltérer l'homme; là, elles ont un sel qui assaisonne et rend incorruptibles nos aliments. Enfin, si je lève la tête, j'aperçois, dans les nues qui volent au-dessus de nous, des espèces de mers suspendues, pour tempérer l'air, pour arrêter les rayons enflammés du soleil, et pour arroser la terre quand elle est trop sèche. Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eau? Quelle main prend soin de ne les jamais laisser tomber que par des pluies modérées?

DE L'AIR.

APRÈS avoir considéré les eaux, appliquons-nous, à examiner d'autres masses encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air? C'est un corps si pur, si subtil et si transparent, que les rayons des astres situés dans une distance presque infinie de nous, le percent tout entier, sans peine et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité² dans ce corps fluide nous aurait dérobé le jour, ou ne nous aurait laissé tout au

plus qu'
quand l'
vivons p
des pois
que l'ea
espèce
de son
venait p
nous no
comme

Qui e
tesse, c
plus épa
était plu
qui fait
l'homme
éprouve
hautes,
d'assez
poumons
et apais
grand c
que les
vents, c
saisons
hivers,
du ciel?

plus qu'une lumière sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans des abîmes d'air, comme des poissons dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisait, deviendrait une espèce d'air qui ferait mourir les poissons, l'air, de son côté, nous ôterait la respiration, s'il devenait plus épais et plus humide. Alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer.

Qui est-ce qui a purifié, avec tant de justesse, cet air que nous respirons? S'il était plus épais, il nous suffoquerait^s, comme, s'il était plus subtil, il n'aurait pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme. Nous éprouverions partout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, ou la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons. Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide? Celles de la mer n'en sont que les suites. De quel trésor sont tirés les vents, qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel? Sur les ailes de ces vents, volent les

nuées d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers, dans des saisons précises ; ils durent un temps réglé, et il leur en succède d'autres, comme tout exprès, pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patients et aussi ponctuels^s que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

DU FEU.

VOYEZ-VOUS ce feu qui paraît allumé dans les astres, et qui répand partout sa lumière ? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles ? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux, et il y attend à éclater, jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes et les campagnes. L'homme a su l'allumer et l'attacher à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux, et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu du soleil, quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se

glisse s
Elle est
consume
qu'elle a
hommes
édifices
à un usa
il cuit le
feu, ont
l'homme

LA

Nous a
racte, qu
mens. Ell
qui sort d
tario ; sa
quarante-q
jusqu'au s
déclinant p
de la chute
dont les to
d'un gouffi
branches ;

glisse subtilement dans toutes les semences. Elle est comme l'âme de tout ce qui vit, elle consume tout ce qui est impur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles, il enlève tout à coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré, il réchauffe l'homme, il cuit les alimens. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste que l'homme avait dérobé aux dieux.



LA CATARACTE DE NIAGARA.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissemens. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds : depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer-à-cheval. Entre

les deux côtes s'avance une île¹, creusée en dessous, qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs : celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante ; on dirait d'une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des kinkajoux² se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

CHATEAUBRIAND. *Génie du
Christianisme.*

Qu'or
eau, un
des plain
plus ari
regard
aucun ob
ainsi dir
présente
des roch
entièrem
jamais re
compagn
vante : se
que celle
des êtres
isolé, plu
vides et
comme so
triste que
pour éclai
et pour lui
en recular
en étendar
sité qui le
sité qu'il t

LES DESERTS DE L'ARABIE PETREE.

Qu'ON se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend, et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte, et pour ainsi dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés¹, des rochers debout ou renversés; un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante: solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts, car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes: il voit partout l'espace comme son tombeau; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir: car la

faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instans qui lui restent entre le désespoir et la mort.

BUFFON. *Histoire du Chameau.*

L'ASPECT DES PYRAMIDES D'EGYPTE.

La main du temps, et plus encore celle des hommes qui ont ravagé tous les monumens de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction, et l'énormité de leur masse, les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. L'on commence à voir ces montagnes factices¹, dix-huit lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête qu'on croit être à leur pied; enfin, l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur² de leur surface, le poids de leur assiette³, la

mémo
du tra
immer
petit e
saisit à
de ter
respec
timent
avoir p
de l'ho
de son
regret
que, p
fallu to
on gémi
qu'ont
transpo
de tant

On s'
potes qu
ce centi
rant les
thes, ce
massive
d'un peu
servitudo
de ses m

mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, petit et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport; après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées⁴ onéreuses et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux.

On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages, ce centiment revient plus d'une fois en parcourant les monumens de l'Égypte : ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres. Alors on pardonne à l'avarice

qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir ; on accorde moins de pitié à ces ruines ; et, tandis que l'amateur des arts s'indigne, dans Alexandrie, de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin, le philosophe, après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, et qui soumet aux plus humbles de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile.

VOLNEY. *Voyage en Egypte.*



LES NUAGES.

LORSQUE j'étais en pleine mer, et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquefois à dessiner les beaux nuages blancs et gris, semblables à des groupes de montagnes, qui voguaient à la suite les uns des autres, sur l'azur des cieux. C'était surtout vers la fin du jour qu'ils développaient toute leur beauté en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs, et se combinaient sous les formes les plus magnifiques.

Un
couch
ralent
temps
des di
rent p
s'arrêt
les for
grande
parées
de roc
leurs fi
tachés
terres
culer d
catarac
appuyé
bosque
entreve
croupes
Tous ce
riches
nacarat
dans les
n'était
simple
accords

Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent alizé¹ du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages qu'il voiturer dans le ciel à des distances égales comme son souffle, devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'ouest s'arrêtèrent et se groupèrent entre eux sous les formes d'un paysage. Ils représentaient une grande terre formée de hautes montagnes, séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux². Sur leurs sommets et leurs flancs, apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent des terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans leurs vallons, et tomber çà et là en cataractes; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les croupes et les profils de cette île aérienne. Tous ces objets n'étaient point revêtus de ces riches teintes de pourpre, de jaune doré, de nacarat³, d'émeraudes⁴, si communes le soir dans les couchans de ces parages; ce paysage n'était point un tableau colorié: c'était une simple estampe, où se réunissaient tous les accords de la lumière et des ombres. Il repré-

sentait une contrée éclairée, non en face des rayons du soleil, mais, par derrière, de leurs simples reflets. En effet, dès que l'astre du jour se fut caché derrière lui, quelques-uns de ses rayons décomposés éclairèrent les arcades demi-transparentes du pont, d'une couleur ponceau⁵, se reflétèrent dans les vallons, et au sommet des rochers, tandis que des torrens de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur, et divergeaient vers les cieus comme les rayons d'une gloire; mais la masse entière resta dans sa demi teinte obscure, et on voyait autour des nuages qui s'élevaient de ses flancs, les lueurs des tonnerres dont on entendait les roulemens lointains. On aurait juré que c'était une terre véritable, située environ à une lieue et demie de nous. Peut-être était-ce une de ces réverbérations célestes de quelque île très éloignée, dont les nuages nous répétaient⁶ la forme par leurs reflets, et les tonnerres par leurs échos. Plus d'une fois des marins expérimentés ont été trompés par de semblables aspects. Quoiqu'il en soit, tout cet appareil fantastique⁷ de magnificence et de terreur, ces montagnes surmontées de palmiers, ces orages qui grondaient sur leurs sommets, ce fleuve, ce pont, tout se fondit et disparut à l'arrivée

de la
appro
triple
plus
levan
mière
des é
brillè
n'est
heure
du so
l'enfa
vieille
décou
veaux

de la nuit, comme les illusions du monde aux approches de la mort. L'astre des nuits, la triple Hécate³, qui répète par des harmonies plus douces celles de l'astre du jour, en se levant sur l'horizon, dissipa l'empire de la lumière, et fit régner celui des ombres. Bientôt des étoiles innombrables et d'un éclat éternel brillèrent au sein des ténèbres. Oh! si le jour n'est lui-même qu'une image de la vie, si les heures rapides de l'aube, du matin, du midi et du soir, représentent les âges si fugitifs, de l'enfance, de la jeunesse, de la virilité et de la vieillesse, la mort, comme la nuit, doit nous découvrir aussi de nouveaux cieux et de nouveaux mondes!

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE,
Harmonies de la Nature.

UN PAYSAGE CANADIEN.

C'ÉTAIT vers la fin d'une belle après-midi du mois de septembre, et l'endroit natal des jeunes Guérin était une de ces riches paroisses de la *côte du sud*, qui forment une succession si harmonieuse de tous les genres de paysages imaginables, panorama le plus varié qui soit au monde, et qui ne cesse qu'un peu au-dessus de Québec, où commence à se faire sentir la monotonie du district de Montréal.

La maison de madame Guérin était peu éloignée de la grève, dont le grand chemin seul la séparait. C'était une longue bâtisse enduite de chaux, avec des cadres figurant de larges pierres noires autour des fenêtres, et une porte surmontée d'un petit fronton vermoulu, et appuyée sur un vieux perron de pierres, dont plusieurs tremblaient sous vos pas. Elle paraissait divisée en deux parties, et le toit de l'une était plus élevé que celui de l'autre; une petite porte au coin servait d'entrée à la partie basse, évidemment destinée aux serviteurs et aux passans. Cette maison n'était pas celle qu'avait habitée M. Guérin, mort il y a déjà si longtemps que ses enfans l'avaient peine connu. Celle-là était une construction

dans
l'autre
brun,
gris f
avait
porte
tures f
bontiq
de cet
de peu
rage a
petits
peints t
Tout
Wagna
che. La
bragée
séculaire
sorte de
en parti
patates,
habitic
pelouse,
du *journal*
llement
Devan
autant qu
e'

dans le goût moderne, située à deux arpens de l'autre, lambrissée en bois, recouvert de sable brun, avec un toit à la japonaise², peint en gris fer, et des raies blanches au bord; il y avait des persiennes aux fenêtres, jusqu'à la porte du centre, seulement les autres ouvertures formaient les vitraux assez mesquins d'une boutique ou *magasin* de campagne. D'un côté de cette maison s'étendait une longue rangée de peupliers de Lombardie, servant d'entourage à un jardin; derrière, on voyait plusieurs petits bâtiments d'exploitation; en bon ordre, peints tout récemment, et un magnifique verger.

Tout cela appartenait depuis peu à un M. Wagner, étranger venu des îles de la Manche. La maison de madame Guérin était ombragée par les branches touffues d'un orme séculaire et gigantesque; elle était sur une sorte de terrasse à hauteur d'homme, formée en partie par un de ces *journils* ou caves à patates, que l'on voit devant presque toutes les habitations de nos campagnes. Sur une verte pelouse, qui couronnait la petite maçonnerie du *journil*, les deux écoliers étaient nonchalamment étendus.

Devant eux coulait le St. Laurent, large autant que la vue pouvait porter. Sur l'horizon

se dessinaient bien lointaines les formes indécises des montagnes bleuâtres du nord ; une petite île verdoyante reposait l'œil au tiers de la distance , et semblait souvent , lorsque les vagues s'agitaient , osciller elle-même , prête à disparaître dans le fleuve. La vaste nappe d'eau présentait trois ou quatre aspects différens. La marée montait dans la petite anse au fond de laquelle étaient les deux maisons , que nous venons de décrire ; la brise s'élevait avec la marée , et l'eau plus épaisse prenait une teinte brune. A droite , on découvrait une grande étendue d'un azur tranquille ; à gauche , éclairée par un soleil d'automne , l'eau paraissait comme une large plaque d'argent incrustée d'or ; une marque d'écume blanche séparait cette partie de l'autre : c'était l'endroit où une petite rivière traversant un lit de cailloux se jetait dans le fleuve.

Les deux côtés du paysage étaient formés par les deux pointes de l'anse , qui servaient de cadre au fleuve. Celle qui s'étendait à droite , beaucoup plus longue que l'autre , mais basse et à fleur d'eau , était recouverte d'une riche végétation ; et portait à son extrémité un groupe de maisonnettes blanches , et une petite église au toit couleur de sanguine , dont le clocher

cou
van
étro
le l
de c
enc
rent
conf
L'
chos
gros
fesai
pour
cette
venon
Ecreu
dame
variée
de fo
courb
C'étai
visés
jaunes
bosque
tonne
gées ;
petits

couvert de fer étamé, étincelait au soleil. Devant la maison de M. Wagner, un chemin étroit se détachait de la grande route, courait le long de la grève jusqu'à l'église. Au-dessus de cette pointe, tant elle était basse, on voyait encore le fleuve dont le chenal, qui paraissait rentrer dans les terres, formait l'horizon, et se confondait presque avec le ciel.

L'autre pointe à gauche n'était guère autre chose qu'une batture de jones, parsemée de gros cailloux rougeâtres, et dont la pente faisait une sorte de plan incliné, très commode pour les petites embarcations. Au détour de cette pointe, était la petite rivière dont nous venons de parler, on la nommait la *Rivière aux Ecrevisses*, et elle passait sur les terres de madame Guérin. Au delà se développait une chaîne variée de côtes, d'anses, de promontoires, de forêts, de villages, qui formait la demi-courbe d'un ovale, avec le Saint-Laurent. C'était tantôt des pâturages et des champs, divisés méthodiquement en de longues lisières jaunes, rousses ou vertes; tantôt de beaux bosquets d'érables au feuillage diapré par l'automne, aux teintes violettes, rouge-feu, orangées; ici de hautes et noires pinières, là de petits sapins échelonnés sur la côte. Le grand

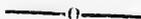
chemin (ou *chemin du roi*, comme on l'appelle) toujours bordé de blanches habitations, courait à travers tous les sites, gravissant les côteaux, descendant les pentes abruptes, longeant⁷ les pointes, et suivant toutes les sinuosités de la grève. Des villages groupés sur le bord de l'eau, d'autres villages portés aux flancs des montagnes éloignées, et paraissant superposés dans toute l'étendue des terres que l'on nomme *les concessions*; des églises dont les unes faisaient percer leurs clochers élançés à travers le feuillage et les toits de quelque gros bourg, tandis que les autres s'élevaient isolées sur le rivage, ou sur quelque coteau lointain; des anses, les unes sauvages, inabordables, formées de rochers à pic, les autres servant d'embouchure à des rivières, et recouvertes de goëlettes, de bateaux, de *cajoux*, et de larges pièces de bois, indiquant l'existence d'une certaine activité commerciale; tel était le détail du vaste tableau, qui, en remontant le fleuve, s'étendait jusqu'à l'horizon, décroissant et fuyant toujours jusqu'à ce qu'il parût rejoindre l'autre rive, à laquelle deux ou trois petites îles bleuâtres semblaient le rattacher; de sorte que, si d'un côté le Saint-Laurent faisait l'effet d'une vaste mer, de l'autre il avait plutôt l'apparence d'un lac ou

d'un
U
cach
ces
épai
plét
seul
de la
de la

Io
ateur
le me
et il
parec
langu
vent
charg
prairi
est-il
rend
temp
toute

d'un golfe profond.

Un ciel d'un bleu pâle, surtout à l'horizon, caché en plusieurs endroits par quelques-uns de ces grands nuages bruns et blancs, lourds et épais qui sont particuliers à notre climat, complétait ce tableau qu'on n'embrassait pas d'un seul coup d'œil, mais qu'un léger mouvement de la tête faisait parcourir, tel que nous venons de le peindre.



BIENFAIT DES VENTS.

ICI, comme dans toutes ses œuvres, le Créateur manifeste sa sagesse et sa bonté. Il règle le mouvement, la force et la durée des vents, et il leur prescrit la carrière¹ qu'ils doivent parcourir. Lorsqu'une longue sécheresse fait languir les animaux et dessécher les plantes, un vent qui vient du côté de la mer, où il s'est chargé de vapeurs bienfaisantes abreuve, les prairies et ranime toute la nature. Cet objet est-il rempli, un vent sec accourt de l'orient, rend à l'air sa sérénité, et ramène le beau temps. Le vent du nord emporte et précipite toutes les vapeurs nuisibles de l'air d'automne.

A l'âpre vent du septentrion² succède le vent du sud, qui, naissant des contrées méridionales, remplit tout de sa chaleur vivifiante. Ainsi, par ses variations continuelles, la fertilité et la santé sont maintenues sur la terre.

Du sein de l'Océan s'élèvent dans l'atmosphère des fleuves qui vont couler dans les deux mondes. Dieu ordonne aux vents de les distribuer et sur les îles et sur les continents. Ces invisibles enfans de l'air les transportent sous mille formes diverses : tantôt ils les étendent dans le ciel comme des voiles d'or et des pavilions de soie ; tantôt ils les roulent en forme d'horribles dragons et de lions rugissans qui vomissent les feux du tonnerre ; ils les versent sur les montagnes, en rosées, en pluies, en grêle, en neige, en torrens impétueux. Quelques bizarres que paraissent leurs services, chaque partie de la terre en reçoit tous les ans sa portion d'eau, et en éprouve l'influence. Chemin faisant, ils déploient sur les plaines liquides de la mer la variété de leurs caractères : les uns rident à peine la surface de ses flots ; les autres les roulent en ondes d'azur : ceux-ci les bouleversent en mugissant ; et couvrent d'écume les plus hauts promontoires.³

COUSIN-DESPREUX. *Leçons de la Nature.*

LE
partic
d'un l
glais
meuse
plus
penda
mosph
dessus
lumièr
rives
avidés
mens
cœurs
des me
Celu
nature
et agr
Montré
tagne
lène, c
tableau

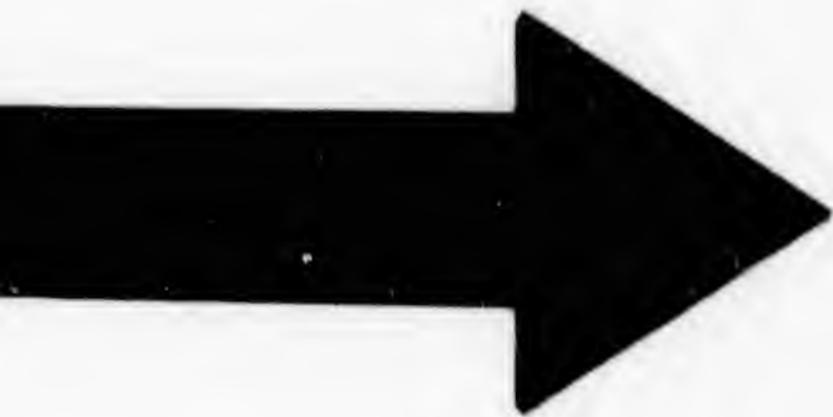
EXCURSION AU SAGUENAY.

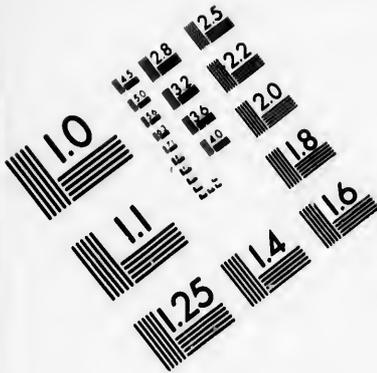
“ O mon pays, sois mes amours
Toujours.”

LE 9 août 1852, à six heures du soir, nous partions sur le *Rowland Hill*, en compagnie d'un bon nombre de Canadiens français et anglais et de quelques Américains, pour la fameuse baie de Ha! Ha! Le temps était des plus favorables : une pluie légère, tombée pendant le jour, avait purifié et rafraîchi l'atmosphère; le soleil, près de disparaître de dessus l'horizon, nous éclairait de sa douce lumière; les campagnes verdoyantes des deux rives du St. Laurent charmaient nos regards avides; tout en un mot, contribuait aux agréments de notre départ et faisait naître dans nos cœurs l'espérance d'un voyage charmant, rempli des meilleures et des plus pures jouissances.

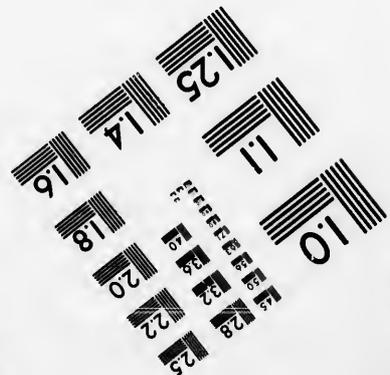
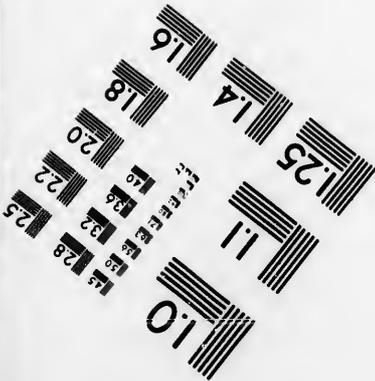
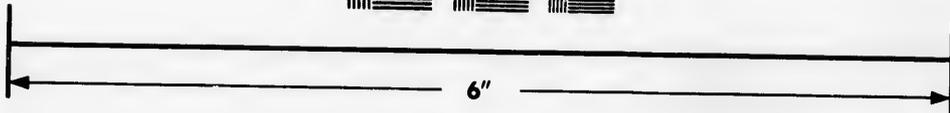
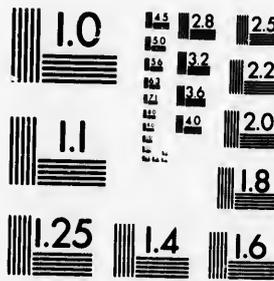
Celui qui a le sentiment des beautés de la nature ne peut s'empêcher de ressentir de vives et agréables émotions à la vue de la ville de Montréal, placée comme elle l'est entre la montagne d'où elle tire son nom et l'île Ste. Hélène, qui vient si admirablement compléter le tableau : aussi nous ne pouvions nous lasser de







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

la regarder, changeant d'aspect et de charmes, à mesure que nous nous en éloignons.

Les bords de notre grand fleuve au-dessous de Montréal sont beaux, sans pourtant rien avoir de bien remarquable, avant d'arriver à Québec. La partie supérieure de cette ville se présenta à notre vue vers 7 heures, le lendemain matin, et certes elle est très imposante avec sa haute citadelle et ses magnifiques édifices. La basse-ville nous parut d'abord bien triste et bien noire, et nous fûmes heureux d'en détourner nos regards pour les porter plus haut.

Nous repartîmes à 9 heures pour descendre le fleuve le même jour jusqu'à Cacouna, et c'est proprement de ce moment que commencèrent nos jouissances de la belle nature. D'abord les environs de Québec se développèrent à nos regards et avant que nos yeux ou plutôt notre âme en fût rassasiée, nous étions vis-à-vis de la chute de Montmorency, située au nord du fleuve à six milles de Québec. Oh! qu'elle est belle et majestueuse! Ses eaux tombent d'une hauteur de 250 pieds et descendent avec un calme qui lui donne un aspect grandiose. En présence d'une semblable merveille de la création, le voyageur impressionnable peut s'asseoir et contempler longtemps sans se fatiguer. Mais

le ba
sa des
fait,
d'une
specta
Cette
nous,
au voy
grand

Bien
chaque
bitatio
chaux,
iles qui
des plu
giner.

Nous
ment e
vers 4 h
de Mall
quelque
théâtre
mais lo
la désig
Nous
passager
mettre à

le bateau à vapeur qui se hâte vers le lieu de sa destination, n'attend pas que l'œil soit satisfait, et dans sa marche rapide il vous ravit, d'une manière peu gentille, ce magnifique spectacle, en passant au sud de l'île d'Orléans. Cette île est belle sans doute, mais, selon nous, elle a un grand tort, celui de dérober au voyageur la vue de quelque chose de plus grand et de plus beau encore.

Bientôt le paysage devient magnifique. De chaque côté du fleuve de jolis villages, les habitations des cultivateurs blanchies avec de la chaux, des collines et des montagnes, puis des îles qui se succèdent rapidement, forment un des plus beaux tableaux que l'on puisse imaginer.

Nous passâmes près de la Grosse-Île, tristement célèbre lors des ravages du typhus, et vers 4 heures nous étions à la Malbaie. Le nom de Malbaie, donné probablement à cause de quelque naufrage dont cette baie a été le théâtre, est changé en celui de Murray Bay; mais le peuple, qui n'aime pas les innovations, la désigne plus volontiers par son premier nom.

Nous nous y arrêtâmes pour débarquer des passagers. Comme il n'y a pas de quai, il faut mettre à l'ancre et se rendre à terre en cha-

loup. Nous allâmes assez près pour distinguer clairement les personnes qui s'étaient réunies sur le rivage, et elles étaient en grand nombre. Le passage d'un bateau à vapeur paraît être tout un événement pour les gens de l'endroit, et ce jour-là, on eût dit qu'ils s'étaient tous portés sur le bord du fleuve. — L'aspect de la baie, du village et des montagnes verdoyantes qui l'encadrent, est très pittoresque : c'est sans contredit l'un des plus charmants points de vue que l'on rencontre dans cette excursion.

De là on traverse le fleuve, qui a environ six lieues de large, et l'on se dirige vers la Rivière-du-Loup, village situé sur la rive sud à 114 milles de Québec. C'est un endroit très fréquenté en été, ainsi que Cacouna, qui est à six milles plus loin. On y respire un air frais et pur, et l'on peut en même temps y prendre des bains d'eau salée, ce qui fera avant longtemps de ces deux villages des lieux de rendez-vous célèbres, pour les personnes faibles de santé, ou fatiguées du bruit des villes.

Nous passâmes une partie de la nuit à Cacouna, et le lendemain à notre réveil nous étions entrés dans le Saguenay. Cette rivière, devenue célèbre depuis quelques années, a environ une demi-lieue de largeur; ses rives

sont des
dieux
eaux son
certains
deur. A
paysage
Ha! est
Laurent
que du cô
remment
terrains c
bien plus
Quant
deux roch
certes la
que pour
mieux nor
parties, de
dessus de
d'un escal
assez réguli
dans sa sul
ment le voy
— Une cha
rochers et f
avec le res
passé littér

à distinguer
sont réunies
un nombre.
paraît être
de l'endroit,
étaient tous
spect de la
verdoyantes
: c'est sans
ints de vue
ion.

à environ
vers la Ri-
rive sud à
endroit très
, qui est à
air frais et
rendre des
longtemps
endez-vous
de santé,

quit à Ca-
véil nous
de rivière,
années, a
ses rives

sont des murailles de rochers presque perpen-
diculaires d'un aspect aride et sauvage; ses
eaux sont noires comme l'encre, et ont dans
certains endroits plus de mille pieds de profon-
deur. A part des caps Eternité et Trinité, le
paysage du Saguenay jusqu'à la baie de Ha!
Ha! est inférieure, selon nous, à celui du St.
Laurent au-dessous de Québec. Mais il paraît
que du côté de Chicoutimi il en est tout diffé-
remment; on dit qu'il y a beaucoup plus de
terrains cultivés, et par suite la nature y est
bien plus variée et bien plus belle.

Quant aux caps Eternité et Trinité, ce sont
deux rochers vraiment grandioses, et il vaudrait
certes la peine de faire le voyage, ne fût-ce
que pour les contempler. Ils sont on ne peut
mieux nommés : celui-ci se compose de trois
parties, dont les sommets échelonnés l'un au-
dessus de l'autre ressemblent à trois degrés
d'un escalier gigantesque; celui-là, de forme
assez régulière, est d'un aspect majestueux et
dans sa sublime immobilité il pénètre profondé-
ment le voyageur de l'immuable et de l'éternel.

— Une charmante petite baie sépare ces deux
rochers et forme un amphithéâtre, en harmonie
avec le reste du tableau. Le bateau à vapeur
passe littéralement à l'ombre de ces masses et

granit, suspendues au-dessus des eaux, et l'impression que l'on en reçoit vous cause un soudain frémissement.

Les rives du Saguenay, depuis l'embouchure jusqu'à la baie de Ha! Ha! sont complètement arides; ce sont des rochers presque à pic d'environ 1,500 pieds de haut, sur lesquels l'on voit un assez grand nombre de sapins, les uns rabougris et tirant de quelques pouces de sol une médiocre nourriture, les autres secs quoique encore debouts, annonçant aux premiers le triste sort qui les attend.

L'aspect de ces rives change considérablement lorsqu'on approche du village de la Grande Baie. On y retrouve de la végétation, bien qu'il n'y ait encore que peu de terrains défrichés.

Après avoir vu ce qu'il y a de plus intéressant à la Grande Baie, nous nous remîmes en route pour le retour, et comme nous revînmes par la même voie; les magnifiques paysages qui nous avaient charmés les jours précédents, se présentèrent de nouveau à notre admiration, et nous procurèrent de nouvelles jouissances.

MAIN
il faut
hors des
dernier

Arrêt
mie, pr
est assez
un pilie
prophète
out l'air
modern
lement l

" Com

" est-elle

" La ma

" veuve-

" au trib

" Les

" a plus

" toutes

" ne fon

" défigur

" dans l'a

" O v

TABLEAU DE JERUSALEM.

PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

MAINTENANT que je vais quitter la Palestine, il faut que le lecteur se transporte avec moi hors des murailles de Jérusalem pour jeter un dernier regard sur cette ville extraordinaire.

Arrêtons-nous d'abord à la grotte de Jérémie, près des sépulcres des Rois. Cette grotte est assez vaste, et la voute en est soutenue par un pilier de pierres. C'est là, dit-on, que le prophète fit entendre ses lamentations; elles ont l'air d'avoir été composées à la vue de la moderne Jérusalem, tant elles peignent naturellement l'état de cette ville désolée.

“ Comment cette ville si pleine de peuple est-elle maintenant si solitaire et si désolée ?

“ La maîtresse des nations est devenue comme veuve : la reine des provinces a été assujettie au tribut. ”

“ Les rues de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités : toutes ses portes sont détruites ; ses prêtres ne font que gémir ; ses vierges sont toutes défigurées de douleur ; et elle est plongée dans l'amertume. ”

“ O vous tous qui passez par le chemin,

“ considérez et voyez s'il y a une douleur comme
“ la mienne ! ”

“ Le Seigneur a résolu d'abattre la muraille
“ de la fille de Sion : il a tendu son cordeau,
“ et il n'a point retiré sa main quo tout ne fût
“ renversé : le boulevard est tombé d'une ma-
“ nière déplorable, et le mur a été détruit de
“ même. ”

“ Ses portes sont enfoncées dans la terre ; il
“ en a rompu et brisé les barres ; il a banni
“ son roi et ses princes parmi les nations : il
“ n'y a plus de loi ; et ses prophètes n'ont point
“ reçu de visions prophétiques du Seigneur. ”

“ Mes yeux se sont affaiblis à force de verser
“ des larmes : le trouble a saisi mes entrailles :
“ mon cœur s'est répandu en terre en voyant
“ la ruine de la fille de mon peuple, en voyant
“ les petits enfants et ceux qui étaient encore
“ à la mamelle tomber morts dans la place de
“ la ville. ”

“ A qui vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem ?
“ A qui dirai-je que vous ressemblez. ”

“ Tous ceux qui passaient par le chemin ont
“ frappé des mains en vous voyant ; ils ont
“ sifflé la fille de Jérusalem en branlant la tête
“ et en disant : Est-ce là cette ville d'une beauté
“ si parfaite, qui était la joie de toute la

“ terr
Vue

côté c
sente
coucha
fortifié
que, e
toutefo
de Sion

Dan
la ville
d'assez
de Céz
entre a
mosqué
terrain
teau An

Les
masses
sans fer
aplatis
des pris
l'œil d'u
ses, les
quelques
rompaie
maisons

" terre ? "

Vue de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem présente un plan incliné sur un sol qui descend du couchant au levant. Une muraille crénelée¹, fortifiée par des tours et par un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au dehors une partie de la montagne de Sion, qu'elle embrassait autrefois.

Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près; mais au levant, le long de la villosité de Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres l'enceinte qui règne autour de la mosquée² bâtie sur les débris du Temple, et le terrain presque abandonné où s'élevait le château Antonia, et le second palais d'Hérode.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées fort basses, sans cheminées et sans fenêtres; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimés de quelques cyprès et les buissons de nopals ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierres, renfermées dans un paysage

de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monumens confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière, ou parmi des cailloux roulans. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe, des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée ; quelques chétives boutiques n'étaient aux yeux que la misère, et souvent ces boutiques mêmes sont fermées, dans la crainte du passage d'un cadi². Personne dans les rues, personne aux portes de la ville ; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits les fruits de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat ; dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine ; à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable que d'immoler un agneau. Pour tout bruit dans la cité déicide on entend par intervalles le galop de la cavale du désert ; c'est le

janie
qui

LES

So
où la
vent
le sile
presq
s'y él
sans
brauc
vec pe
emban
succon
violenc
sur des
et rec
L'on n
ce séjo
et fun
des our
torrent

janissaire qui apporte la tête du Bédouin⁴, ou qui va piller le Fellah⁵.



LES FORETS ET LES HABITANTS DES REGIONS GLACIALES.

Sous un ciel toujours couvert d'épais nuages où la clarté du jour pénètre avec peine, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'horreur, le silence et la nuit les habitent; des arbres, presque aussi vieux que la terre qui les porte, s'y élèvent et s'y amoncellent, pour ainsi dire sans ordre, les uns contre les autres. Leurs branches touffues et entrelacées n'offrent qu'avec peine des routes tortueuses, que des ronces embarrassent encore: là, des cimes énormes succombent sous le poids des années ou par la violence des vents; elles tombent avec effort sur des troncs antiques qui gisaient à leurs pieds, et recouvraient d'autres troncs à demi pourris. L'on n'entend dans ces affreuses solitudes, dans ce séjour rude et sauvage, que les cris rauques¹ et funèbres d'oiseaux voraces, les hurlemens des ours qui cherchent une proie, le fracas d'un torrent qui se précipite d'une roche escarpée,

rejaillit en vapeur, et fait gronder les échos de ces lieux bruts et incultes, ou le bruit des rochers que la main du temps fait rouler au milieu de ces forêts retentissantes.

Là, habitent dans des cavernes, des hommes durs, féroces, indomptables, ne vivant que de leur chasse, ne se nourrissant que de sang, et ne désirant que de le boire dans le crâne² de leurs ennemis. Lorsque l'hiver vient étendre ses glaces sur ces âpres contrées, qu'il répand à grands flots la neige, que les eaux cessent de couler, se glacent et durcissent; que les fleuves sont changés en masse solide, capable de soutenir les plus lourds fardeaux, et que la mer ne présente plus qu'une pleine rigide³ de glace dure et compacte, ces hommes féroces sortent de leurs tanières. Tout va leur servir de chemin; ils trouveront même, sur la mer et sur les fleuves, des routes plus sûres, plus courtes et moins embarrassées que celles qui traversent leurs forêts. La massue d'une main et la hache de l'autre, ils partent pour aller au loin surprendre les animaux dont ils se nourrissent, et enlever des bourgades entières pour servir à leurs repas inhumains. Ils vont donner la mort ou peut-être la recevoir. Pressés par la faim, agités par la férocité, pleins de courage,

de cru
nir de
s'étour
profèr
sensat
ils élè
d'en r
un ent
uno es
barbar
de mor

ST

CART
Studacc
qui envi
nombre
Françai
Cartier
tribuer
grand
e'est-à-d

de cruauté et de force, s'animant par le souvenir de leurs victoires passées, cherchant à s'étourdir sur le danger qui les menaçait, ils profèrent à haute voix l'expression de leurs sensations profondes et horribles; ils crient, ils élèvent leurs voix avec effort, et tâchent d'en remplir tous les lieux qu'ils parcourent; un enthousiasme atroce s'empare de leur âme; une espèce de chant sauvage, une chanson barbare sort de leur bouche avec leurs paroles de mort et de carnage.

LACEPÈDE. *Poétique de la Musique.*



STADACONÉ ET HOCHELAGA.

CARTIER fit mettre ses guides à terre, (à Stadaconé) pour s'aboucher avec les naturels, qui environnèrent bientôt ses navires dans leurs nombreux canots d'écorce. Ils offrirent aux Français du poisson, du maïs¹ et des fruits. Cartier les reçut avec politesse et leur fit distribuer des présents, qui parurent leur faire grand plaisir. Le lendemain, l'*Agouhanna*, c'est-à-dire le chef de Stadaconé, vint le visiter

avec douze canots remplis d'indigènes. L'entrevue fut des plus amicales; et les Européens et les sauvages se séparèrent fort contents les uns des autres. Avant de partir le chef indien voulut baiser le bras du capitaine français, une des plus grandes marques de respect chez ces peuples.

Comme la saison était avancée, Cartier prit l'audacieuse résolution de passer l'hiver dans le pays. Il fit remonter en conséquence ses vaisseaux dans la rivière St.-Charles, nommée par lui Ste.-Croix, sous la bourgade de Stadaconé qui couronnait une montagne au midi, pour les mettre en hivernage. Ce point du St.-Laurent par la distribution des montagnes, des plaines, des coteaux, des vallées, des chutes, des îles autour du bassin de Québec, est l'un des sites les plus grandioses et les plus magnifiques de l'Amérique. Les deux rives du fleuve conservent longtemps en remontant depuis le golfe un aspect imposant, mais triste et sauvage. Sa grande largeur à son embouchure, quatre vingt dix milles, ses nombreux écueils, ses coups de vents en certaines saisons de l'année, ses brouillards en ont fait un lieu redoutable pour les navigateurs, qui contribuent encore à augmenter cette tristesse. Les côtes

escar
plus c
sapins
la val
endro
nomb
gereur
mesur
épars
l'océan
un pas
du voy
fois. M
nature
autant
cesser
surtout
main de
S'il é
tier de
vaste p
hordes
tion en
pourrait
fondateu
hommes
jour ave

escarpées qui le bordent pendant l'espace de plus de cent lieues ; les montagnes couvertes de sapins noirs, qui resserrent au nord et au sud la vallée qu'il descend et dont il occupe par endroit presque toute la largeur ; les îles aussi nombreuses que variées par leur forme et dangereuses à la navigation qui se multiplient à mesure qu'on avance ; enfin tous les débris épars des obstacles que le grand tributaire de l'Océan a rompus et renversés pour se frayer un passage à la mer, saisissent l'imagination du voyageur qui le remonte pour la première fois. Mais à Québec la scène change. Autant la nature est âpre et sauvage sur le bas du fleuve, autant elle est ici variée et pittoresque sans cesser de conserver un caractère de grandeur, surtout depuis qu'elle a été embellie par la main de la civilisation.

S'il était permis aujourd'hui à Jacques Cartier de sortir du tombeau pour contempler le vaste pays qu'il a livré, couvert de forêts et de hordes barbares, à l'entreprise et à la civilisation européenne, quel spectacle plus digne pourrait exciter dans son cœur l'orgueil d'un fondateur d'empire, le noble orgueil de ces hommes privilégiés dont le nom grandit chaque jour avec les conséquences de leurs grandes

actions. L'Amérique a cela de particulier qu'elle a été trouvée et qu'elle s'est faite ce qu'elle est, moins par les armes que par les travaux plus productifs de la paix, et que c'est en sèchant les larmes des malheureux que la persécution ou la misère chassaient d'Europe, qu'elle assurait son bonheur et sa prospérité future. Cartier verrait aussi dans Québec l'une des plus belles villes de l'Amérique, et dans le Canada un pays auquel, par sa position, l'avenir ne peut réserver que de grandes destinées.

Impatient de voir Hochelaga situé à 60 lieues plus haut sur le fleuve, et dont on lui avait fort exagéré l'étendue, l'illustre navigateur partit de Québec le 29 septembre avec les gentilshommes et une partie des matelots; il mit treize jours à y parvenir. Cette bourgade occupait à peu près l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la florissante ville de Montréal. A l'apparition des Français, une grande foule de peuple, hommes, femmes et enfans vint au-devant d'eux et les reçut avec les marques de la joie la plus vive. Le lendemain, Cartier entra dans la bourgade suivi des gentilshommes et des marins qui n'étaient pas restés à la garde des embarcations², et qui avaient mis leurs plus beaux habits pour la fête. Hochelaga se

compo
bois d
quinze
ensem
son co
autour
se tena
Le villa
enceinte
seule pe
gnaient
enceinte
échelles
déposés
de la bo
C'est là
les salut
ges s'acc
vinrent
faire ass
un instan
mes, qu
déposère
50 ans,
baudeau
Après av
comprend

ulier qu'elle
qu'elle est,
travaux plus
en séchant
persécution
qu'elle assu-
re. Cartier
plus belles
Canada, un
nir ne peut

à 60 lieues.
ni avait fort
teur partit
es gentils-
ots; il mit
urgade oc-
occupe au-
onttréal. A
le foule de
s vint au-
marques de
rtier entra
ommes et
à la garde
mis leurs
helaga se

composait d'une cinquantaine de maisons en bois de cinquante pas de long sur douze ou quinze de large, couvertes d'écorces cousues ensemble avec beaucoup de soin. Chaque maison contenait plusieurs chambres distribuées autour d'une grande salle carrée, où la famille se tenait habituellement et faisait son ordinaire. Le village lui-même était entouré d'une triple enceinte circulaire palissadée, percée d'une seule porte fermant à barre. Des galeries régnaient en plusieurs endroits au haut de cette enceinte et au-dessus de la porte, avec des échelles pour y monter, et des amas de pierres déposés au pied pour la défense. Dans le milieu de la bourgade se trouvait une grande place. C'est là qu'on fit arrêter les Français. Après les saluts d'usage parmi ces nations, les sauvages s'accroupirent autour d'eux, et des femmes vinrent étendre des nattes par terre pour les faire asseoir à leur tour. L'*Agouhanna* arriva un instant après, porté par une dizaine d'hommes, qui déployèrent une peau de cerf et le déposèrent dessus. Il paraissait âgé d'environ 50 ans, et perclus de tous les membres. Un bandeau de fourrure rouge coignait son front. Après avoir salué Cartier et sa suite, il leur fit comprendre par des signes que leur arrivée lui

faisait beaucoup de plaisir ; et comme il était souffrant , il montra ses bras et ses jambes à Cartier en le priant de les toucher. Celui-ci les frotta avec ses mains , ce que voyant , le chef sauvage prit le bandeau qu'il avait sur la tête et le lui présenta , pendant que de nombreux malades et infirmes se pressaient autour du capitaine français pour le toucher , marques évidentes qu'ils le regardaient comme un homme d'une race douée de qualités supérieures.

Après avoir fait distribuer des présents , Cartier se fit conduire sur la cime d'une montagne qui était à un quart de lieue de distance , d'où l'on découvrirait un vaste pays s'étendant de tous côtés jusqu'où l'œil pouvait atteindre , excepté vers le nord-ouest où l'horizon était borné dans le lointain par des montagnes bleuâtres. Vers le centre de ce tableau que traversait le St.-Laurent , " grand , large et spacieux , " dit-il , s'élevaient quelques pics isolés. Les sauvages lui montrèrent de la main le point de l'horizon d'où venait le fleuve et les endroits où la navigation était interrompue par des cascades. Partout le pays lui parut propre à la culture. Dans la direction du nord-ouest , ils lui indiquèrent la rivière des Outaouais , dont un bras baigne le pied des Deux-Montagnes ; et

lui d
l'on p
tant ,
d'arg
vue é
donné
nom
étend

Tou
un bru
tenden
rivage
profon
terre t
d'effroi
montag
lance a
qui rép
nière r
mes vo
tombe ;
dité , in

lui dirent que passé les rapides du St.-Laurent, l'on pouvait naviguer trois lunes¹ en le remontant, et qu'il y avait vers sa source des mines d'argent et de cuivre. Cartier enchanté de la vue étendue qu'on avait de cette montagne, lui donna le nom de Mont-Royal par excellence, nom qu'elle a conservé depuis et qui s'est étendu à la ville qui est maintenant au pied.

L'ERUPTION D'UN VOLCAN.

TOUT A COUP, au milieu du silence de la nuit, un bruit affreux retentit à leurs oreilles ; ils entendent de loin la mer rugir, et rouler vers le rivage ses ondes amoncelées ; les souterrains profonds sont frappés à coups redoublés ; la terre tremble sous leurs pas ; ils courent pleins d'effroi au milieu des ténèbres épaisses. Une montagne voisine, s'entr'ouvrant avec effort, lance au plus haut des airs une colonne ardente qui répand, au milieu de l'obscurité, une lumière rougeâtre et lugubre ; des rochers énormes volent de tous côtés ; la foudre éclate et tombe ; une mer de feu, s'avançant avec rapidité, inonde les campagnes ; à son approche,

les forêts s'embrasent, la terre n'offre plus que l'image d'un vaste incendie qu'entretiennent des amas énormes de matières enflammées, et qu'animent des vents impétueux. Où fuyez-vous, mortels infortunés ? de quelque côté que vous cherchiez un asile, comment éviterez-vous la mort qui vous menace ? De nouveaux gouffres s'ouvrent sous vos pas, de nouveaux tourbillons de flammes, de pierres, de cendres et de fumée, volent vers vous du sommet des montagnes, et la mer écumeuse, rougie par l'éclat des foudres, surmonte son rivage, et s'avance pour vous engloutir.

Cependant ces phénomènes terribles s'apaisent peu à peu ; les feux s'amortissent ; la mer, à demi calmée, retire en murmurant ses ondes bouillantes, la terre se raffermi, le bruit cesse, et le jour parait. Quel triste et lugubre tableau présente la campagne ravagée ! Elle n'offre plus que des monceaux de cendres, que des rochers énormes entassés sans ordre, que des torrens de lave¹ ardente, que des bois qui brûlent encore, que de tristes restes des infortunés qui ont péri au milieu de ces désastres. Un ciel couvert de nuages n'envoie sur tous ces objets lugubres qu'une clarté pâle et terne ; un calme sinistre règne dans l'air ; des bruits lointains

annon
répon
gubre
de la
dans
parve
seul p
alors
mande
courte
souven
nétré ;
parven
plorent
qui les
de la d
fèrent,

La p
mense c
partie d
parties
de nive

annoncent de nouveaux malheurs ; et la mer répond par de sourds mugissemens au bruit lugubre que font entendre les profondes cavernes de la terre. Consternés, saisis d'effroi, pressés dans le seul espace où les flammes ne sont pas parvenues, les mains élevées vers le Ciel, qui seul peut les secourir, les hommes adressent alors leurs ardentes prières à celui qui commande à la mer et à la foudre. Leur prière est courte, mais touchante ; ils la recommencent souvent, et chaque fois avec un ton plus pénétré ; ils cherchent en quelque sorte à faire parvenir leurs voix jusqu'à l'Être dont ils implorent la clémence : tous les signes des passions qui les agitent, de l'effroi, de la vive inquiétude, de la désolation, se mêlent aux sons qu'ils profèrent, et qu'ils soutiennent avec effort.

LACEPEDE. *Poétique de la Musique.*

LA MER.

La première chose qui se présente, c'est l'immense quantité d'eau qui couvre la plus grande partie du globe ; ces eaux occupent toujours les parties les plus basses ; elles sont aussi toujours de niveau, et elles tendent perpétuellement à

l'équilibre et au repos ; cependant nous les voyons agitées par une forte puissance, qui, s'opposant à la tranquillité de cet élément, lui imprime un mouvement périodique et réglé, soulève et abaisse alternativement les flots, et fait un balancement de la masse totale des mers en les remuant jusqu'à la plus grande profondeur. Nous savons que ce mouvement est de tous les temps, et qu'il durera autant que la lune et le soleil, qui en sont les causes.

Considérant ensuite le fond de la mer, nous y remarquons autant d'inégalités que sur la surface de la terre ; nous y trouvons des hauteurs, des vallées, des plaines, des profondeurs, des rochers, des terrains de toute espèce ; nous voyons que toutes les îles ne sont que les sommets de vastes montagnes, dont le pied et les racines sont couvertes de l'élément liquide ; nous y trouvons d'autres sommets de montagnes qui sont presque à fleur d'eau ; nous y remarquons des courans rapides qui semblent se soustraire au mouvement général ; on les voit se porter quelquefois constamment dans la même direction, quelquefois rétrograder, et ne jamais excéder leurs limites, qui paraissent aussi invariables que celles qui bornent les efforts des fleuves de la terre. Là sont ces

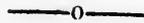
contr
cipité
ment
sont
mens
naire
subm
pouss
d'eau
vois c
sembl
tir ; a
jours
dange
leur e
tile, o
yeux j
glaces
des pô
flottan
région
Voil
vaste c
de diff
due : l
versent
chargé.

contrées orageuses où les vents en fureur précipitent la tempête, où la mer et le ciel également agités se choquent et se confondent : ici sont des mouvemens intestins¹, des bouillonnemens, des trombes² et des agitations extraordinaires causées par des volcans dont la bouche submergée vomit le feu du sein des ondes, et pousse jusqu'aux nues une épaisse vapeur mêlée d'eau, de soufre et de bitume³. Plus loin je vois ces gouffres dont on n'ose approcher, qui semblent attirer les vaisseaux pour les engloutir ; au-delà, j'aperçois ces vastes plaines toujours calmes et tranquilles, mais tout aussi dangereuses, où les vents n'ont jamais exercé leur empire, où l'art du nautonnier devient inutile, où il faut rester et périr, enfin, portant les yeux jusqu'aux extrémités du globe, je vois ces glaces énormes qui se détachent des continens des pôles, et viennent, comme des montagnes flottantes, voyager et se fondre jusque dans les régions tempérées.

Voilà les principaux objets que nous offre le vaste empire de la mer. Des milliers d'habitans de différentes espèces en peuplent toute l'étendue : les uns couverts d'écailles légères en traversent avec rapidité les différens pays ; d'autres chargés d'une épaisse coqui⁴ se traînent pe-

samment et marquent avec lenteur leur route sur le sable ; d'autres , à qui la nature a donné des nageoires en forme d'ailes , s'en servent pour s'élever et se soutenir dans les airs ; d'autres enfin , à qui tout mouvement a été refusé , croissent et vivent attachés aux rochers : tous trouvent dans cet élément leur pâture. Le fond de la mer produit abondamment des plantes, des mousses et des végétations encore plus singulières ; le terrain de la mer est de sable, de gravier, souvent de vase, quelquefois de terre ferme, de coquillages, de rochers ; et partout il ressemble à la terre que nous habitons.

BUFFON.



LES ALLUVIONS.

LES eaux qui tombent sur les crêtes¹ et les sommets des montagnes, ou les vapeurs qui s'y condensent, ou les neiges qui s'y liquéfient², descendent par une infinité de filets³ le long de leurs pentes ; elles en enlèvent quelques parcelles, et y marquent leur passage par des sillons légers. Bientôt ces filets se réunissent

dans
mon
vallée
vont
repor
donn
ou le
eaux
préci
pente
de ce
de ta
avec
comp
encon
qu'ell
leur
larges
jetter
pierre
sont
grand
plus
tible.
avant
obligé
leur li
r

dans les creux plus marqués dont la surface des montagnes est labourée; ils s'écoulent par les vallées profondes qui en entament le pied, et vont former ainsi les rivières et les fleuves, qui reportent à la mer les eaux que la mer avait données à l'atmosphère. A la fonte des neiges, ou lorsqu'il survient un orage, le volume de ces eaux des montagnes, subitement augmenté, se précipite avec une vitesse proportionnée aux pentes; elles vont heurter avec violence le pied de ces croupes de débris qui couvrent les flancs de toutes les hautes vallées; elles entraînent avec elles les fragmens déjà arrondis qui les composent; elles les émoussent, les polissent encore par le frottement; mais à mesure qu'elles arrivent à des vallées plus unies, ou leur chute diminue, ou dans des bassins plus larges, où il leur est permis de s'épandre, elles jettent sur la plage les plus grosses de ces pierres qu'elles roulaient; les débris plus petits sont déposés plus bas, et il n'arrive guère au grand canal de la rivière que les parcelles les plus menues⁴, ou le limon le plus imperceptible. Souvent même le cours de ces eaux, avant de former le grand fleuve inférieur, est obligé de traverser un lac vaste et profond, où leur limon se dépose, et d'où elles ressortent

r leur route
ure a donné
s'en servent
s les airs;
nt a été re-
ux rochers :
r pâture. Le
mment des
tions encore
mer est de
quelquefois
rochers; et
e nous ha-

BUFFON.

etes¹ et les
eurs qui s'y
liquéfient²,
le long de
elques par-
re par des
réunissent

limpides. Mais les fleuves inférieurs, et tous les ruisseaux qui naissent des montagnes plus basses, ou des collines, produisent aussi, dans les terrains qu'ils parcourent, des effets plus ou moins analogues à ceux des torrens des hautes montagnes. Lorsqu'ils sont gonflés par de grandes pluies, ils attaquent le pied des collines terreuses ou sableuses qu'ils rencontrent dans leur cours, et en portent les débris sur les terrains bas qu'ils inondent, et que chaque inondation élève d'une quantité quelconque, enfin, lorsque les fleuves arrivent aux grands lacs ou à la mer, et que cette rapidité, qui entraîne les parcelles de limon, vient à cesser tout à fait, ces parcelles se déposent aux côtés de l'embouchure; elles finissent par y former des terrains qui prolongent la côte; et, si cette côte est telle que la mer y jette de son côté du sable, et contribue à cet accroissement, il se crée ainsi des provinces, des royaumes entiers, ordinairement les plus fertiles, et bientôt les plus riches du monde, si les gouvernements laissent l'industrie s'y exercer en paix.

CUVIER.

L'
arder
pâli
veme
les t
tendu
yeux
péné
Toute
tente,
niqua
châme
bient
double
suspen
rouler
torren
sur la
Tout g
les ant
réunis
sembl
L'aqui
alla po
de l'AF

L'ORAGE.

L'HORIZON se chargeait au loin de vapeurs ardentes et sombres ; le soleil commençait à pâlir ; la surface des eaux , unie et sans mouvement , se couvrait de couleurs lugubres , dont les teintes variaient sans cesse. Déjà le ciel , tendu et fermé de toutes parts , s'offrait à nos yeux qu'une voûte ténébreuse que la flamme pénétrait , et qui s'appesantissait sur la terre. Toute la nature était dans le silence , dans l'attente , dans un état d'inquiétude qui se communiquait jusqu'au fond de nos âmes. Nous cherchâmes un asile dans le vestibule du temple , et bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feu suspendue sur nos têtes ; des nuages épais rouler par masses dans les airs , et tomber en torrens sur la terre ; les vents déchainés fondre sur la mer , et la bouleverser dans ses abîmes. Tout grondait , le tonnerre , les vents , les flots , les antres , les montagnes ; et , de tous ces bruits réunis , il se formait un bruit épouvantable qui semblait annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts , l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlans de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux , nous

l'entendimes mugir dans le lointain; le soleil brilla d'une clarté plus pure; et cette mer, dont les vagues écumantes s'étaient élevées jusqu'aux cieux, traînait à peine ses flots jusque sur le rivage.

BARTHELEMY. *Voyage d'Anacharsis.*



L'OURAGAN DES ANTILLES.

L'OURAGAN est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblemens de terre, et toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout à coup, au jour vif et brillant de la zone torride, succède une nuit universelle et profonde; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés, ou leurs débris dispersés; les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil se plaisait à regarder des coteaux riches et verdoyans, on ne voit plus que des plantations bouleversées et des cavernes hideuses. Des malheureux, dépouillés de tout, pleurent sur des

cadav
ruine
et de
les ro
hurle
mêle
pierre
derni

LE
grand
forme
évalu
Sa sur
au-des
rives
rante
aujourd
de ce
celles
reflux
sieurs

cadavres, ou cherchent leurs parens sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre et des vents, qui tombent et se brisent contre les rochers ébranlés et fracassés; les cris et les hurlemens des hommes et des animaux, pélemêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres et de débris, tout semble annoncer les dernières convulsions et l'agonie de la nature.

RAYNAL. *Histoire philosophique*, liv. II.



LAC SUPERIEUR.

LE Lac Supérieur est certainement la plus grande étendue d'eau douce du monde. La forme de ce lac est un croissant irrégulier; on évalue sa longueur à trois cent soixante milles. Sa surface est, dit-on, à cent vingt-sept pieds au-dessus du niveau de l'Océan Atlantique; ses rives démontrent qu'autrefois l'eau était à quarante ou cinquante pieds plus haut qu'elle n'est aujourd'hui. Lors des vents violents, les vagues de ce lac atteignent presque la hauteur de celles de l'Océan. Quoiqu'il n'y ait ni flux ni reflux, ces vents violents qui continuent plusieurs jours, grossissent l'eau considérablement

sur le bord opposé. On croit que le niveau de la profondeur du Lac Supérieur est à cinq cents pieds au-dessous du niveau de l'Océan Atlantique, ce qui lui donnerait une profondeur de sept cents pieds.

Le Lac Supérieur est encore remarquable entre les autres lacs, qui sont tous alimentés par de grandes rivières, en ce qu'il ne reçoit de rivières que de troisième ou quatrième ordre. La Rivière St. Louis qui se décharge dans le Lac Supérieur n'a guère plus de seize lieues de parcours. Il faut pourtant admettre que deux cent vingt petites rivières, venant des montagnes avoisinantes, s'y déchargent.

Un autre fait digne de remarque, c'est que les eaux en sont si transparentes, qu'on peut voir les pierres au fond, à une très grande profondeur, d'où elles sont parfaitement visibles; ce qui provient probablement de ce que la tranquillité de l'eau, permet au sable et à la boue de descendre au fond. La chaleur de l'été n'affecte jamais l'eau à une certaine profondeur; si dans le mois de juillet on cale une bouteille à une certaine profondeur, à cent pieds par exemple, et que là, on la remplisse, on a de l'eau au sortir du lac, aussi froide que l'eau de glace.

Au côté sud du lac, l'on remarque d'énormes

rocher
dessus
une lo
pelle I
diverse
passen
pas un
vrir de
des flè
mes da
génie c
ne s'av
le tem
Savag
des sa
Gardie
La c
sont de
bords d
est form
dans le
pieds.
pousse
éloigner
un bat
sans au
porte c

rochers qui s'élèvent à trois cents pieds au-dessus du niveau de l'eau, et qui s'étendent sur une longueur d'environ cinq lieues. On les appelle Rochers Pittoresques, à cause des formes diverses qu'ils présentent aux voyageurs, qui passent près de leurs bases en canot. Il ne faut pas une imagination bien forte, pour y découvrir des tours de château, des dômes élevés, des flèches, des pinacles et autres formes sublimes dans le genre grotesque. L'œil croit que le génie de l'architecture a passé là. Le voyageur ne s'aventure jamais le long de ces rochers, si le temps n'est pas parfaitement calme; les Sauvages, avant de tenter ce passage offrent des sacrifices au Manitou ou à leur Esprit Gardien.

La cascade du Portail et l'Arche Dorique sont deux autres curiosités remarquables des bords du Lac Supérieur. La cascade du Portail est formée par un volume d'eau, qui se précipite dans le lac, d'une hauteur de soixante-dix pieds. Le courant qui apporte cette eau, la pousse si fort, que l'eau tombe à un assez grand éloignement du bord du lac, pour permettre à un bateau de passer entre elle et le rivage, sans aucun danger. L'immense rocher qui supporte cette eau est de grès; la continuité de

l'action de l'eau, l'a tellement usé, en de certaines parties, que l'eau se trouve à passer sous des arches très élevées avant de tomber dans le précipice ; des cavernes se sont formées dans toutes les directions ; par ces cavernes reviennent de lamentables cris lorsque le vent s'y engouffre. L'oreille humaine en est effrayée.

L'Arche Dorique a toutes les formes d'un ouvrage d'art ; elle consiste en une masse isolée de rochers sableux ; quatre piliers assez réguliers supportent un entablement de roc, recouvert de terre végétale, où croissent de beaux pins, mêlés à des épinettes ; quelques-uns de ces arbres ont atteint jusqu'à la hauteur de soixante pieds. Lorsque l'on considère ces étonnantes merveilles, on ne peut s'empêcher d'être poursuivi par une autre idée terrible : si un vent violent s'élevait, le visiteur pourrait dire adieu au monde ; car les rochers sont si perpendiculaires, qu'on ne pourrait jamais s'y tenir, et leur contact briserait le canot. Le danger n'est pas moins grand là, qu'à la Chute de Niagara.

LIT

Vous a
Un roitCepend
Non coTout vo
Encor sSur les
La natu

, en de cer-
ve à passer
de tomber
ont formées
cavernes re-
e le vent s'y
effrayée.
formes d'un
masse isolée
assez régu-
roc, recou-
t de beaux
ques-uns de
hauteur de
re ces éton-
s'empêcher
terrible : si
ur pourrait
ers sont si
jamais s'y
canot. Le
à la Chute

COURS DE LECTURES.

TROISIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE ET MORALE.

LE CHÈNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau :

Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.

Le moindre vent qui, d'aventure,
Fait ridler la surface de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête ;

Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,

Brave l'effort de la tempête.

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir.

Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage

Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage.

Mais vous naissez le plus souvent

Sur les humides bords des royaumes du vent.

La nature envers vous me semble bien injuste.

— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
 Part d'un bon naturel. Mais quittez ce souci :
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :
 Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos ;
 Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
 L'arbre tient bon ; le roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au ciel était voisine,
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts !
 LA FONTAINE.



LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.

TRAVAILLEZ, prenez de la peine :
 C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
 Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
 Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
 Que nous ont laissé nos parents :
 Un trésor est caché dedans.

Je ne
 Vous
 Remu
 Creus

Le pè
 Deça,

D'arg

LA

PER

Préten
 Légère
 Ayant

Tout le
 Achetai
 La chos
 D'éleve

Je ne sais pas l'endroit : mais un peu de courage
 Vous le fera trouver ; vous en viendrez à bout.
 Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :
 Creusez, bêchez, fouillez, ne laissez nulle place
 Où la main ne passe et repasse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ
 Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
 Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
 De leur montrer avant sa mort
 Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

PERRETTE, sur sa tête ayant un pot au lait
 Bien posé sur son coussinet,

Prétendait arriver sans encombre¹ à la ville.
 Légère et court-vêtue, elle allait à grands pas,

Ayant mis, ce jour-là, pour être plus agile,

Cotillon simple et souliers plats.

Notre laitière, ainsi troussée²,

Comptait déjà dans sa pensée

Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;

Achetait un cent d'œufs : faisait triple couvée ;

La chose allait à bien³ par son soin diligent.

Il m'est, disait-elle, facile

D'élever des poulets autour de ma maison ;

Le renard sera bien habile
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
 Il était , quand je l'eus ⁴ , de grosseur raisonnable :
 J'aurai , le revendant , de l'argent , bel et bon.
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable ,
 Vu le prix dont il est , une vache et un veau ,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
 Perrette , là-dessus , saute aussi transportée ;
 Le lait tombe ; adieu veau , vache , cochon , couvée.
 La dame de ces biens , quittant d'un œil mari ⁵
 Sa fortune ainsi répandue ,
 Va s'excuser à son mari ,
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce en fut fait ;
 On l'appela le pot au lait.
 Quel esprit ne bat la campagne ?
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?
 Picrochole ⁶ , Pyrrhus , la laitière , enfin tous ,
 Autant les sages que les fous.
 Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux :
 Une flatteuse erreur emporte alors les âmes ,
 Tout le bien du monde est à nous
 Quand je suis seul , je fais au plus brave un défi ;
 Je m'écarte , je vais détrôner le Sophi ⁷ ;
 On m'élit roi , mon peuple m'aime ;
 Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ;
 Je suis gros Jean ⁸ comme devant ⁹.

LA FONTAINE.

LE VI

U
Passe

Disaient

A

C

Quel fru

Autant q

A

Des soim

Ne songe

Quittez l

T

I

Repartit

Vient tar

De vos je

Nos term

Qui de n

Doit joui

Qui vous

Mes arrie

H

De se do

Cela mèn

J'en puis

Je

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES
HOMMES.

UN octogénaire plantait.

Passé encor' de bâtir; mais planter, à cet âge!
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotait.

Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur² pouvez-vous recueillir !
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ? -
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.

Il ne convient pas à vous-même,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée³.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

Hé bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux.
 Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
 Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;
 L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
 Dans les emplois de Mars servant la république
 Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
 Le troisième tomba d'un arbre
 Que lui-même il voulut enter :
 Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
 Ce que je viens de raconter.

LA FONTAINE.

DE LA BIENVEILLANCE.

IL est une vertu, la plus douce et la plus éclairée de toutes, un sentiment généreux plus actif que le devoir, plus universel que la bienfaisance, plus obligeant que la bonté ; c'est la bienveillance. Ce nom montre évidemment que le bien général et particulier des hommes est leur vouloir. Le devoir ne nous prescrirait que la justice, c'est la première et la plus sévère des vertus ; elle suffit à l'homme public mais non à l'homme privé. La bienfaisance est à la fois une vertu et un plaisir ; mais proportionnée à nos étroites facultés, elle ne peut se répandre que sur un petit nombre d'individus ; son cercle

est :
 bonté
 vent
 n'exi
 de to
 le bie
 fasse
 Il
 la bie
 lateur
 nonyn
 idée.

L'é
 prouv
 la plu
 toute
 empru
 aimabi
 Mai
 mots s
 quoiq
 n'ait ri
 de sor
 éclairés
 duite,
 ception
 de l'op

est nécessairement borné par ses moyens. La bonté est une qualité plutôt qu'une vertu ; souvent faible, presque toujours peu active, elle n'exige, pour être reconnue, qu'un éloignement de toute méchanceté ; et quoiqu'on ne fasse pas le bien, on la possède encore, pourvu qu'on ne fasse pas le mal.

Il est plus difficile de distinguer la charité de la bienveillance et dans le divin esprit du législateur des chrétiens, ces deux mots seraient synonymes et se confondraient dans la même idée.

L'étymologie même du terme de *charité* le prouve, car, pour donner à l'amour humain, à la plus sainte des vertus, toute la douceur, toute la délicatesse qui lui sont propres, elle a emprunté le nom de *grâces* (Charités) aux plus aimables et aux plus riantes fictions de la Grèce.

Mais en traversant les siècles, le sens des mots se dénature, s'altère, ou se modifie, et quoique, à vrai dire, cette expression de *charité* n'ait rien perdu de sa douceur, de sa noblesse, de son universalité aux yeux des hommes éclairés, cependant elle est trop souvent réduite, dans l'esprit du vulgaire, à la seule acception du mot *aumône*, que la misère reçoit de l'opulence et que l'orgueil force trop souvent

le pauvre à distinguer avec humiliation du bienfait.

Beaucoup de gens se croient charitables pour avoir distribué régulièrement quelques aumônes ; d'autres y ajoutent, à la vérité, le devoir pieux de soigner les orphelins, les vieillards et les infirmes ; mais bien peu semblent connaître toutes les obligations qu'imposerait la vraie charité, mieux exprimée en français par le mot bienveillance. Compâtrer aux erreurs des hommes, être indulgent pour leurs faiblesses, éclairer leurs esprits, traiter doucement leurs maladies morales, les éloigner de l'oisiveté en encourageant leurs travaux, s'occuper activement de tout ce qui peut perfectionner le genre humain, secourir avec constance et courage les opprimés contre l'injustice, éclairer le pouvoir sur les abus de ses agents, opposer l'esprit d'ordre et d'union à l'esprit de discorde et de parti, concilier par la tolérance, les opinions opposées, adoucir les forts, soutenir les faibles, et donner à tous le double exemple et de l'amour pour une sage liberté et du dévouement aux lois ; enfin contribuer de tous nos moyens à rendre heureux les hommes que la nature fit égaux et frères, tels sont les devoirs doux et sacrés de la bienveillance.

En
journe
convai
point p
de qua
bienve
qu'un fi
stérile a

Mais
feste d
par les
par la
appelle

Là où
que la p
chassés.

DE

CE n'
toujours
temps, la
fidèle de
et de la
des mœu
du siècle

En jetant nos regards sur ce qui se passe journallement autour de nous, il est facile de se convaincre d'une grande vérité; c'est qu'il n'est point pour chaque individu, dans la vie sociale, de qualité plus aimable et plus attirante que la bienveillance. Le mérite, sans elle, n'inspire qu'un froid respect, et le plus beau talent qu'une stérile admiration.

Mais la bienveillance, soit qu'elle se manifeste dans les actions, soit qu'elle se montre par les paroles, soit qu'elle s'annonce seulement par la physionomie, dispose à la confiance et appelle l'amitié.

Là où elle brille, on peut être presque assuré que la plupart des vices sont absents, vaincus ou chassés.

LE COMTE DE SEGUR.

DE L'UTILITE DE L'HISTOIRE.

CE n'est pas sans raison que l'histoire a toujours été regardée comme la lumière des temps, la dépositaire des événements, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle de la conduite et des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du siècle et du pays où nous vivons, resserrés

dans le cercle étroit de nos connaissances particulières et de nos propres réflexions, nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance, qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers, et dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédés et de tout ce qui nous environne. Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui composent la vie la plus longue? qu'est-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre, sinon un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers, et de cette longue suite de siècles qui se sont succédés les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connaissances, si nous n'appelons à notre secours l'étude de l'histoire, qui nous ouvre tous les siècles et tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs défauts; et qui, par les sages réflexions qu'elle nous fournit ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de temps une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On
mune
utile a
aux s
grande
comme
les ass
les lou
corrom
cœur ;
t-elle
faible v
bruit c
trer les
leur fai
ble glo
bien re
tution ,
les peu
avertir
juste j
nuage
fantôme
leur for
Elle n
portant
l'histoir

On peut dire que l'histoire est l'école commune du genre humain ; également ouverte et utile aux grands et aux petits, aux princes et aux sujets, et encore plus nécessaire aux grands et aux princes qu'à tous les autres ! car, comment, à travers cette foule de flatteurs, qui les assiègent de toutes parts, qui ne cessent de les louer et de les admirer, c'est-à-dire de les corrompre et de leur empoisonner l'esprit et le cœur ; comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle approcher d'eux, et faire entendre sa faible voix au milieu de ce tumulte et de ce bruit confus ? Comment osera-t-elle leur montrer les devoirs et les servitudes de la royauté ; leur faire entendre en quoi consiste leur véritable gloire ; leur représenter que, s'ils veulent bien remonter jusqu'à l'origine de leur institution, ils verront clairement qu'ils sont pour les peuples, et non les peuples pour eux ; les avertir de leurs défauts ; leur faire craindre le juste jugement de la postérité, et dissiper le nuage épais que forme autour d'eux le vain fantôme de leur grandeur et l'enivrement de leur fortune ?

Elle ne peut leur rendre ces services si importants et si nécessaires, que par le secours de l'histoire, qui seule est en possession de leur

parler avec liberté, et qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement des actions des rois même, aussi bien que la renommée, que Sénèque appelle *liberrimam principum judicem*. On a beau faire valoir leurs talents, admirer leur esprit ou leur courage, vanter leurs exploits et leurs conquêtes : si tout cela n'est point fondé sur la vérité et sur la justice, l'histoire leur fait secrètement leur procès sous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plupart des plus fameux conquérants que comme des fléaux publics, des ennemis du genre humain, des brigands des nations, qui poussés par une ambition inquiète et aveugle, portent la désolation de contrée en contrée, et qui semblables à une inondation ou à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met sous les yeux un Caligula, un Néron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur et l'exécration du genre humain : au lieu que Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle en sont regardés comme les délices, parce qu'ils n'ont usé de leur pouvoir que pour faire du bien aux hommes. Ainsi, l'on peut dire que l'histoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce tribunal établi autrefois chez les Egyptiens, où les princes comme les

partic
que p
qui d
Enfin
vérita
et qui
tous l
elle qu
la vert
ruptibl
dédom
a quel
les per
n'est pl
ble, l'a
Il n'
ne puiss
et ce qu
compre
tions,
dignité
officiers
rieurs ce
les père
tres et n
un mot
les autre

particuliers étaient cités après leur mort, et que par avance elle leur montre la sentence qui décidera pour toujours de leur réputation. Enfin, c'est elle qui imprime aux actions véritablement belles le sceau de l'immortalité, et qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les siècles ne peuvent effacer. C'est par elle que le mérite méconnu pour un temps, et la vertu opprimée, appellent au tribunal incorruptible de la postérité, qui leur rend avec dédommagement la justice que leur siècle leur a quelquefois refusée, et qui, sans respect pour les personnes, et, sans crainte d'un pouvoir qui n'est plus, condamne, avec une sévérité inexorable, l'abus injuste de l'autorité.

Il n'est point d'âge, point de condition, qui ne puisse tirer de l'histoire les mêmes avantages; et ce que j'ai dit des princes et des conquérants comprend aussi, en gardant de justes proportions, toutes les personnes constituées en dignité : ministres d'état, généraux d'armées, officiers, magistrats, intendants, prélats, supérieurs ecclésiastiques tant séculiers que réguliers, les père et mère dans leur famille, les maîtres et maîtresses dans leurs domestiques, en un mot tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres. Car il arrive quelquefois à ces per-

sonnes, d'avoir dans une élévation très bornée, plus de hauteur, de faste et de caprice que les rois, et de pousser plus loin l'esprit despotique et le pouvoir arbitraire. Il est donc très avantageux que l'histoire leur fasse à tous d'utiles leçons ; que d'une main non suspecte elle leur présente un miroir fidèle de leurs devoirs et de leurs obligations, et qu'elle leur fasse entendre qu'ils sont tous pour leurs inférieurs, et non leurs inférieurs pour eux.

Ainsi l'histoire, quand elle est bien enseignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrit les vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs et des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses et de tout ce vain éclat qui éblouit les hommes, et démontre par mille exemples plus persuasifs que tous les raisonnements, qu'il n'y a de grand et de louable que l'honneur et la probité. De l'estime et de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes et belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure que la vertu est donc le véritable bien de l'homme, et qu'elle seule le rend véritablement grand et estimable. Elle apprend à respecter cette vertu, et à en démêler la beauté et l'éclat à

trave
de l'
de l'
que c
fût-il
lumiè

Ma

desse
maître
propr
forme
mém
qu'uti
l'attra
pique
dre, e
en ma
menta
l'étud
autres
appren
dont l
à la r
particu
voulon
compo
main,

R

travers les voiles de la pauvreté, de l'adversité, de l'obscurité, et même quelquefois du décri et de l'infamie : comme au contraire elle n'inspire que du mépris et de l'horreur pour le crime, fût-il revêtu de pourpre, tout brillant de lumière, et placé sur le trône.

Mais pour me borner à ce qui est de mon dessein, je regarde l'histoire comme le premier maître qu'il faut donner aux enfants, également propre à les amuser et à les instruire, à leur former l'esprit et le cœur, à leur enrichir la mémoire d'une infinité de faits aussi agréables qu'utiles. Elle peut même beaucoup servir, par l'attrait du plaisir qui en est inséparable, à piquer la curiosité de cet âge avide d'apprendre, et à lui donner du goût pour l'étude. Aussi, en matière d'éducation, c'est un principe fondamental, et observé dans tous les temps, que l'étude de l'histoire doit précéder toutes les autres, et leur préparer la voie. Plutarque nous apprend que le vieux Caton, ce célèbre censeur, dont le nom et la vertu ont tant fait d'honneur à la république romaine, et qui prit un soin particulier d'élever, par lui-même, son fils sans vouloir s'en reposer sur le travail des maîtres, composa exprès pour lui, et écrivit de sa propre main, en gros caractères, de belles histoires ;

afin, disait-il, que cet enfant, dès le plus bas âge, fût en état, sans sortir de la maison paternelle, de faire connaissance avec les grands hommes de son pays, et de se former sur ces anciens modèles de probité et de vertu.

LES DEUX PIGEONS.

DEUX pigeons s'aimaient d'amour tendre :
 L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
 L'absence est le plus grand des maux :
 Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les tra-
 Les dangers, les soins du voyage, [vaux,
 Changent un peu votre courage¹ :
 Encor si la saison s'avancait davantage² !
 Attendez les zéphirs : qui vous presse ? un corbeau
 Tout-à-l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,
 Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon souper, bon gîte, et le reste ?
 Ce discours ébranla le cœur
 De notre imprudent voyageur :
 Mais le désir de voir et l'humeur inquiète

L'emp
Trois
Je rev

Je le c
N'a gu

Je dira

A ces r

Le voy

L'oblig

Un sen

Maltrai

L'air de

Sèche d

Dans u

Voit un

Il y vol

Le lacs

De ses

Quelqu

Fut qu'

Vit notr

Et les m

S

Le vaut

Fond à

Le pige

K⁴

L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point

Mes aventures à mon frère :

Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint

Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai : j'étais là ; telle chose m'avint :

Vous y croirez être vous-même.

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.

Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.

Un seul arbre s'offrit, tel encore que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.

L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie.

Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès ; cela lui donne envie ;

Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs

Les menteurs et traîtres appas.

Le lacs était usé : si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :

Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle

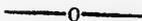
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,

Semblait un forçat³ échappé.

Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.

Le pigeon profita du confit des voleurs,

S'envola, s'abattit au pied d'uneasure,
 Crut pour le coup^e que ses malheurs
 Finiraient par cette aventure;
 Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
 Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
 La volatile^r malheureuse,
 Qui, maudissant sa curiosité,
 Trainant l'aile, et tirant le pied,
 Demi-morte, demi-boiteuse,
 Droit au logis s'en retourna :
 Que bien, que mal^e, elle arriva
 Sans autre aventure fâcheuse.
 Voilà nos gens rejoints : et je laisse à juger
 De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.
 LA FONTAINE.



LE COCHE ET LA MOUCHE.

DANS un chemin montant, sablonneux, mal-aisé.
 Et de tous les côtés au soleil exposé,
 Six forts chevaux tiraient un coche¹.
 Femmes, moine, vieillards, tout était descendu.
 L'attelage suait, soufflait, était rendu.
 Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
 Prétend les animer par son bourdonnement,
 Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
 Qu'elle fait aller la machine,

S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussitôt que le char chemine

Et qu'elle voit les gens marcher,

Elle s'en attribue uniquement la gloire,

Va, vient, fait l'emprescée : il semble que ce soit

Un sergent de bataille, allant en chaque endroit

Faire avancer ses gens, et hâter la victoire.

La mouche, en ce commun besoin,

Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin,

Qu'aucun aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disait son bréviaire :

Il prenait bien son temps : une femme chantait :

C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !

Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,

Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut.

Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt :

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.

Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les emprescés,

S'introduisent dans les affaires :

Ils font partout les nécessaires,

Et, partout importuns, devraient être chassés.

LA FONTAINE.

LE DANSEUR DE CORDE ET LE
BALANCIER.

SUR la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser ; et déjà son adresse ,
 Ses tours de force , de souplesse ,
 Faisaient venir maint spectateur .
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance ,
Le balancier en main , l'air libre , le corps droit .
 Hardi , léger , autant qu'adroit ,
Il s'élève , descend , va , vient , plus haut s'élançe .
 Retombe , remonte en cadence ,
 Et , semblable à certains oiseaux
Qui rasant en volant la surface des eaux ,
 Son pied touche , sans qu'on le voie ,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie .
Notre jeune danseur , tout fier de son talent ,
Dit un jour : A quoi bon ce balancier pesant
 Qui me fatigue et m'embarrasse ?
Si je dansais sans lui , j'aurais bien plus de grâce ,
 De force et de légèreté .
Aussitôt fait que dit . Le balancier jeté ,
Notre étourdi chancelle , étend les bras et tombe .
Il se cassa le nez , et tout le monde en rit .
Jeunes gens , jeunes gens , ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe ?
La vertu , la raison , les lois , l'autorité ,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque
 C'est le balancier qui vous gêne , [peine :
 Mais qui fait votre sûreté. FLORIAN.

Il faut

Regard

Attirai

Cet anc

Admir

C'est pa

Tandis

C

N

Avance

Une fût

P

Se trou

Sur elle

Une orei

Applique

Et soufle

Il

L

Et, tout

E

L'ÂNE ET LA FLÛTE.

LES sots sont un peuple nombreux,
 Trouvant toutes choses faciles,
 Il faut le leur passer, souvent ils sont heureux :
 Grand motif de se croire habiles.
 Un âne , en broutant ses chardons,
 Regardait un pasteur jouant , sous le feuillage ,
 D'une flûte dont les doux sons
 Attiraient et charmaient les bergers du bocage.
 Cet âne mécontent disait : Ce monde est fou !
 Les voilà tous , bouche béante ,
 Admirant un grand sot qui sue et se tourmente
 A souffler dans un petit trou.
 C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire ,
 Tandis que moi . . Suffit . . Allons-nous-en d'ici :
 Car je me sens trop en colère.
 Notre âne , en raisonnant ainsi ,
 Avance quelques pas , lorsque , sur la fougère ,
 Une flûte , oubliée en ces champêtres lieux '
 Par quelque pasteur amoureux ,
 Se trouve sous ses pieds ; notre âne se redresse ,
 Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux ;
 Une oreille en avant , lentement il se baisse ,
 Applique son naseau sur le pauvre instrument ,
 Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable !
 Il en sort un son agréable.
 L'âne se croit un grand talent ,
 Et , tout joyeux , s'écrie , en faisant la culbute :
 Eh ! je joue aussi de la flûte. FLORIAN.

L'EXTREME GRANDEUR ET LA DERNIERE PETITESSE DE LA NATURE.

La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui, et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnaître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'entourent ; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté ; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais, si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre, elle se lassera plus tôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature : nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions,

nous
réalité
le cer
part.
sensib
notre
Mai
prodig
qu'il c
ciron,
son co
petites
nes, d
dans e
nières
tions,
soit ma
sera pe
la natu
l'univer
capable
dans l'
Qu'il se
nantes
étendue
qui tan
imperce

LA DER-
NATURE.

omme quand
t-à-dire, une
i est propre.
est, il faut
est au-dessus
ous, afin de

arder simple-
qu'il contem-
te et pleine
nte lumière,
our éclairer
e comme un
astre décrit,
ur lui-même
ard de celui
nament em-
ête là, que
lassera plus
urnir. Tout
qu'un trait
la nature :
de ses espa-
onceptions,

nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Mais, pour présenter à l'homme un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines, des humeurs dans ce sang, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui peindre non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature dans l'enceinte de cet atome imperceptible... Qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue. Car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers imperceptible lui-même dans le sein du tout,

soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt en tout à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver ?

PASCAL.

LA VIE CHAMPETRE.

Nous avons tous un goût naturel pour la vie champêtre. Loin du fracas¹ des villes et des jouissances factices² que leur vaine et tumultueuse société peut offrir, avec quel plaisir vivement ressenti nous allons y respirer l'air de la santé, de la liberté, de la paix !

Une scène se prépare, plus intéressante mille fois que toutes celles que l'art invente à grands frais pour vous amuser ou vous distraire. Du sommet de la montagne qui borne l'horizon, l'astre du jour s'élançe brillant de tous ses feux. Le silence de la nuit n'est encore interrompu que par le chant plaintif et tendre du rossignol, ou le zéphir léger qui murmure dans le feuillage, ou le bruit confus du ruisseau qui roule dans la prairie ses eaux étincelantes. Voyez-vous ces collines se dépouiller par degrés du voile de pourpre qui les recèle, ces moissons mollement agitées se balancer au loin sous des nuances in-

certai
bizar
peurs.
vague
veille.
couler
troupe
pénibl
en cha
vous s
s'avanc
comme
vers la
du torr
abonda
le velou
de feu
votre à
pénètre
solanter
elles ég
en s'ab
bien ais
de la g
gloire,
justice!
Nous

certaines, ces châteaux, ces bois, ces chaumières, bizarrement groupés, s'élever du sein des vapeurs, ou se dessiner en traits ondoyans dans le vague azuré des airs ? l'homme des champs s'éveille. Tandis que sa robuste compagne fait couler dans une urne grossière le lait de vos troupeaux, le voyez-vous ouvrir gaîment un pénible sillon, ou, la serpe à la main, émonder en chantant l'arbuste qui ne produit que pour vous ses fruits savoureux ? Cependant le soleil s'avance dans sa carrière enflammée ; l'ombre, comme une vague immense, roule et se précipite vers la gorge solitaire d'où s'échappent les eaux du torrent ; le vent fraîchit, l'air s'épure ; une abondante rosée tombe en perles d'argent sur le velours des fleurs, ou se résout en étincelles de feu sur la naissante verdure. Oh, combien votre âme est émue ! quelle fraîcheur délicieuse pénètre alors vos sens ! comme elles sont consolantes et pures les pensées du matin ! comme elles égalaient le rêve mélancolique de la vie ! en s'abandonnant à leurs douces erreurs, combien aisément on oublie, et les tristes projets de la grandeur, et les vaines jouissances de la gloire, et le mépris du monde et sa froide injustice !

Nous ne remarquons pas assez l'influence pro-

digieuse que la nature conserve encore sur nos âmes , malgré l'étonnante variété de nos goûts, et la profonde dépravation de nos penchans. Je ne sais, mais il me semble qu'à la campagne notre sensibilité devient et moins orgueilleuse et plus vive ; que nous y aimons nos amis avec plus de franchise, nos femmes avec plus de tendresse ; que les jeux de nos enfans nous y intéressent davantage ; que nous y parlons de nos ennemis avec moins d'aigreur, de la fortune avec plus d'indifférence. Est-ce en respirant la vapeur embaumée du soir , en se promenant à la lueur tranquille et douce de l'astre des nuits , qu'on peut ourdir une trame perfide , ou méditer de tristes vengeances ? Ce berceau que vos mains ont planté, où le chèvrefeuille, le jasmin et la rose entrelacent leurs tiges odorantes, ne l'avez-vous orné avec tant de soin que pour vous y livrer aux rêves pénibles de l'ambition ? Dans cette solitude champêtre qu'ont habitée vos pères , dans cet asile des mœurs , de la confiance et de la paix , que vous importent les vains discours des hommes, et leurs lâches intrigues, et leur haine impuisante , et leurs promesses trompeuses ? Quelle impression peut encore faire sur votre âme le récit importun de leurs erreurs ou de leurs crimes ? Au déclin d'un jour orageux, ainsi gronde

la fo
enfla
qui r

Pa
bonhe
dispar
s'emb
ton no
ma vie
pur es
l'intell
Etre a
des su
ment b
aucun
bien d
céleste
dont l'
mortels
passion
notre é

la foudre dans les nuages flottant sur les bords enflammés de l'horizon, ainsi retentit le torrent qui ravage au loin une terre agreste et sauvage.

BERGASSE. *Fragmens.*

L'AMITIE.

Passion sublime, sentiment des grandes âmes, bonheur du monde, devant lequel tous les maux disparaissent ou s'affaiblissent, et tous les biens s'embellissent et s'accroissent, ô divine amitié ! ton nom seul me rappelle tous les charmes de ma vie. Passion héroïque, dont le feu toujours pur est allumé par le sentiment, et animé par l'intelligence ; vertu consolatrice que le souverain Etre a accordée à l'homme pour le dédommager des suites funestes d'une raison égarée ; sentiment bienfaisant, sans lequel il ne peut exister aucun bien pour nous ; car, qu'est-ce qu'un bien dont on ne peut parler à son ami ? Vertu céleste, dont le nom a été si souvent prostitué, dont l'image a été si souvent altérée, que les mortels adorent, même lorsqu'ils l'ignorent ; passion généreuse et sublime, qui ennoblit tout notre être et qui ne nous fait vivre que pour

l'ami que notre cœur a choisi ! c'est toi que nous avons maintenant à peindre.

Jamais celui dont le cœur est brûlé par les douces flammes de la sainte amitié n'éprouva un sentiment si vif, que lorsque l'ami qu'il chérit a le plus besoin de son secours ; il le suit au milieu de l'infortune la plus cruelle ; il s'attache à lui pour ne jamais s'en séparer ; les froideurs même de celui qu'il a choisi ne peuvent éteindre le feu céleste dont il est embrasé ; il l'aime même ingrat, même infidèle aux saintes lois de l'amitié ; il le plaint, il lui pardonne tous les maux qu'il en reçoit, il en est désolé, mais il ne l'en chérit pas moins, il immole tout son bonheur au sien : il veut mourir pour son Oreste¹, et consent qu'il l'ignore. Son âme se confond avec celle de son ami, elle n'a plus que les mêmes désirs, les mêmes mouvemens, les mêmes affections ; et lorsque la mort, qui vient tout désunir, lui enlève l'objet de ses tendres et immortels sentimens, il l'accompagne avec courage jusqu'au bord de sa tombe ; il lui dérobe ses pleurs ; il sème de quelques charmes ces instans funestes ; il le console au moment où tout va lui être ravi sans retour ; et lorsque la porte fatale du tombeau est fermée, désolé et sans espoir, il ne retient plus ses larmes ;

mais
épais
qu'il
l'ima
leur
plus
lui, e
Qu
la ten
d'une
comm
doule
court
contre
trouve
cuisan
mande
le faix
sa per
meurt
céleste
consum
si peu
tous t'
que la
souvent
compl

mais seul au milieu du silence des bois les plus épais et les plus solitaires, il va pleurer celui qu'il a perdu, se nourrir de ses regrets et de l'image de son ami, et consumer dans la douleur un cœur dont les sentimens ne peuvent plus s'épancher, une vie qui n'était pas pour lui, et qui lui est devenue inutile.

Quelquefois, lorsque les ombres règnent sur la terre, il croit distinguer son ami au milieu d'une faible lumière; il lui parle, hélas! comme s'il pouvait l'entendre; il charme sa douleur par cette douce et cruelle illusion; il court embrasser cette ombre si chérie, il ne rencontre que des ténèbres insensibles, et ne retrouve dans son cœur que les regrets les plus cuisans: il le redemande à la nuit, il le redemande au jour; et, ne pouvant plus supporter le faix de ses amertumes, de ses chagrins et de sa perte, il succombe enfin à sa douleur, et meurt en prononçant le nom de son ami. O céleste amitié! pourquoi tes flammes pures ne consomment-elles pas toutes les âmes? Pourquoi si peu de mortels t'ont-ils dans le cœur, lorsque tous t'ont sur les lèvres? Et pourquoi ton nom, que la vertu seule devrait prononcer, a-t-il si souvent servi à voiler de noires trahisons et des complots sinistres?

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

UN mal qui répand la terreur,
 Mal que le ciel en sa fureur
 Inventa pour punir les crimes de la terre,
 La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron¹,
 Faisait aux animaux la guerre.
 Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
 On n'en voyait point d'occupés
 A chercher le soutien d'une mourante vie ;
 Nul mêts n'excitait leur envie.
 Ni loups, ni renards n'épiaient
 La douce et l'innocente proie ;
 Les tourterelles se fuyaient :
 Plus d'amour, partant² plus de joie.
 Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
 Je crois que le ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
 On fait de pareils dévouements.
 Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.
 Pour moi, satisfaisant mes appétits glorieux,
 J'ai dévoré force moutons.
 Que m'avaient-ils fait ? nulle offense :
 Même il m'est arrivé quelquefois de manger

Je me
 Qu'il
 Car on

Sire,
 Vos se
 Eh bie
 Est-ce

Etant

Ainsi d

Du tigr

Tous le
 Au dire
 L'âne v

La faim

Je tond

Je n'en

A ces m

Un loup

Qu'il fal

Ce pelé

LA PESTE.

Le berger^o

Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
 Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
 Car on doit souhaiter, selon toute justice,
 Que le plus coupable périsse.

Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
 Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
 Eh bien ! manger moutons, canaille, sottè espèce.
 Est-ce un péché ? Non, non : vous leur fîtes, seigneur,
 En les croquant, beaucoup d'honneur.

Et, quant au berger, l'on peut dire
 Qu'il était digne de tous les maux,
 Etant de ces gens-là qui sur les animaux
 Se font un chimérique empire.

Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir^o.
 On n'osa pas trop approfondir
 Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
 Les moins pardonnables offenses.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins.
 Au dire de chacun, étaient de petits saints.
 L'âne vint à son tour, et dit : j'ai souvenance
 Qu'en un pré de moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
 A ces mots, on cria haro^o sur le baudet.
 Un loup, quelque peu clerc^o, prouva par sa harau-
 Qu'il fallait dévorer ce maudit animal, [gue
 Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
 - Rien que la mort n'était capable
 D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
 Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir'.

LA FONTAINE.

LA MONTRE ET LE CADRAN SOLAIRE.

UN jour la montre au cadran insultait,
 Demandant quelle heure il était.
 Je n'en sais rien, dit le greffier solaire'.
 Eh ! que fais-tu donc là , si tu n'en sais pas plus ?
 J'attends, répondit-il, que le soleil m'éclaire ;
 Je n'en sais rien que par Phœbus.
 Attends-le donc ; moi je n'en ai que faire',
 Dit la montre ; sans lui je vais toujours mon train.
 Tous les huit jours un tour de main,
 C'est autant qu'il me faut pour toute ma semaine.
 Je chemine sans cesse, et ce n'est point en vain.
 Que mon aiguille en ce rond se promène.
 Ecoute ; voilà l'heure ; elle sonne à l'instant
 Une, deux, trois et quatre. Il en est tout autant,
 Dit-elle. Mais, tandis que la montre décide,
 Phœbus, de ses ardents regards
 Chassant nuages et brouillards,

Regar

M

Je te c

Si je n

La br

Se raco

Ah! dis

Quand j

Toi, l'e

T

T

I

M

Qui leur

Je vois c

A

Leurs co

Regarde le cadran , qui, fidèle à son guide ,
 Marque quatre heures et trois quarts.
 Mon enfant, dit-il à l'horloge ,
 Va-t-en te faire remonter.
 Tu te vantes , sans hésiter ,
 De répondre à qui t'interroge :
 Mais qui t'en croit peut bien se mécompter.
 Je te conseillerais de suivre mon usage :
 Si je ne vois bien clair , je dis : je n'en sais rien.
 Je parle peu , mais je dis bien ;
 C'est le caractère du sage.

LAMOTTE.

 LA BREBIS ET LE CHIEN.

La brebis et le chien , de tous les temps amis ,
 Se racontaient un jour leur vie infortunée.
 Ah! disait la brebis, je pleure et je frémis
 Quand je songe aux malheurs de notre destinée.
 Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats ,
 Toujours soumis, tendre et fidèle,
 Tu reçois pour prix de ton zèle ,
 Des coups et souvent le trépas¹.
 Moi qui tous les ans les habille,
 Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs ,
 Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
 Assassiné par ces méchants.
 Leurs confrères , les loups dévorent ce qui reste.

Victimes de ces inhumains ,
 Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,
 Voilà notre destin funeste !
 Il est vrai, dit le chien : mais crois-tu plus heureux
 Les auteurs de notre misère ?
 Va , ma sœur , il vaut encor mieux
 Souffrir le mal que de le faire.

FLOBIAN.

L'ABEILLE ET LA MOUCHE.

L'ABEILLE, par un beau matin ,
 Picorant sur sa route et la rose et le thym ,
 S'en alla visiter sa parente la mouche.
 Celle-ci relevait de couche ,
 Et, seule dans un coin , avait le cœur chagrin .
 N'ayant causé depuis la veille :
 Mais elle se remit voyant venir l'abeille.
 Pattes dessus , pattes dessous ,
 Elle lui fait mille caresses.
 Hé ! bonjour , cousine ; est-ce vous ?
 Quel bon vent , dites-moi , vous amène chez nous !
 La faiseuse de miel lui rend ses politesses ,
 Caresse pour caresse , caquet pour caquet ,
 Ainsi qu'il se pratique entre bonnes amies.
 Ayant mis fin à leurs cérémonies ,
 L'abeille lui parla d'un miel qu'elle avait fait :
 C'était un miel exquis , parfait ,

A son
 Il fau
 Pour
 Et d'

Je me

On cra
 Heure
 Et pou
 Pour p

Reprit
 — Des

Excell

D'un e
 Eh ! de

Ait ten

A son gré préférable à celui de l'Hymette.
 Il faut, dit-elle, il faut que je vous en remette;
 Pour vos maux de poitrine il sera souverain :
 Et d'abord, apprenez comment je le compose :

De serpolet, de romarin

Je mélange un extrait avec du suc de rose,

Ensuite j'y joins une dose. . . .

La mouche l'interrompt enfin.

Cousine, parlons d'autre chose ;

Crois-t-on que l'été sera chaud ?

Ah ! reprit l'abeille aussitôt,

On craint bien que le miel ne manque cette année :

Heureusement j'en suis approvisionnée,

Et pour passer l'hiver j'aurai ce qu'il m'en faut,

Pour peu qu'à travailler mon essaim s'évertue.

Je n'y tiens plus, l'ennui me tue,

Reprit l'autre : sortons ; je reprends mes vapeurs.

— Des vapeurs ! Ah ! ma sœur, y seriez-vous su-

J'ai pour ce mal une recette [jette ?

Excellente, et qu'en vain vous chercheriez ailleurs ;

Et je vais d'abord vous le dire :

D'un extrait de mon miel avec un peu de cire. . . .

Eh ! de grâce, à la fin laissez-là votre miel,

Reprit la mouche impatiente :

Je ne crois pas que sous le ciel,

Jamais bavarde impertinente

Ait tenu des propos d'un ennui plus mortel.

Adieu ; partez : de votre vie

Ne remettez les pieds chez moi.

Il faut en toute compagnie
 Le moins qu'on peut parler de soi.

GRENUS.

LE ROI ALPHONSE.

CERTAIN roi qui régnait sur les rives du Tage ,
 Et que l'on surnomma *le Sage* ,
 Non parce qu'il était prudent ,
 Mais parce qu'il était savant ,
 Alphonse fut surtout un habile astronome ;
 Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume ,
 Et quittait souvent son conseil
 Pour la lune ou pour le soleil.
 Un soir qu'il retournait à son observatoire ,
 Entouré de ses courtisans ,
 Mes amis, disait-il, enfin j'ai lieu de croire
 Qu'avec mes nouveaux instruments
 Je verrai cette nuit des hommes dans la lune.
 Votre majesté les verra ,
 Répondait-on ; la chose est même trop commune :
 Elle doit voir mieux¹ que cela.
 Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,
 S'approche, en demandant humblement, chapeau
 Quelques maravédís ; le roi ne l'entend pas [bas ,
 Et sans le regarder son chemin continue².
 Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main ,
 Toujours renouvelant sa prière importune ;
 Mais les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,
 Répétait : Je verrai des hommes dans la lune.

Enfin le pauvre le saisit
 Par son manteau royal, et gravement lui dit :
 Ce n'est pas de là-haut, c'est des lieux où nous
 Que Dieu vous a fait souverain. [sommes
 Regardez à vos pieds : là, vous verrez des hommes ;
 Et des hommes manquant de pain.

FLORIAN.

L'ÉCRITURE SAINTE.

ENTRE tous les avantages qui relèvent l'excellence et le prix de l'Écriture Sainte au-dessus de tous les autres livres, un des plus admirables est ce parfait tempérament avec lequel elle joint l'une à l'autre, deux choses qui paraissent incompatibles, une grande douceur et une grande majesté, un air simple et facile, et une extraordinaire élévation. Quand on la lit, et qu'on la médite, c'est comme un nouveau ciel qui s'ouvre, où l'on voit briller, pour ainsi dire, mille feux et mille lumières, et les rayons qu'elle envoie de toute part, étonnent les yeux, et les éblouissent à mesure qu'elle les éclaire. Ce caractère est si sensible qu'il se fait remarquer de soi-même, et que l'on en peut aisément tirer une preuve certaine de sa divinité ; on ne voit paraître dans ce livre, ni art, ni étude, ni philosophie, ni rhétorique, ni

éloquence mondaine ; et néanmoins, dépourvu de tous ces ornemens, il ne laisse pas d'avoir ce que tout l'art du monde ne saurait donner i savoir une souveraine autorité qui imprime le respect dans l'âme de ses lecteurs, avec une douceur qui attire et captive leur attention. Or, n'est-ce pas là une preuve convaincante qu'il n'y a que Dieu qui puisse en être l'auteur ? Au reste, si vous demandez pourquoi ces deux choses devaient ainsi se rencontrer dans les Saintes-Ecritures, il n'est pas difficile d'en donner la raison ; c'est un livre que le Saint-Esprit a dicté, et qui contient les plus hauts mystères de Dieu ; il fallait donc, nécessairement, qu'il y eût un air de majesté répandu dans ses principales parties, qui eût rapport à la dignité de son Auteur, et à l'excellence de sa matière ; et puisque c'était un ouvrage destiné à l'instruction et à la consolation des hommes, et qu'il devait être mis entre les mains des plus simples, il fallait qu'il eût de la proportion avec la condition de ceux pour qui il était composé, et conséquemment, qu'il eût de la simplicité et une sorte de familiarité. La Sagesse divine a voulu pour ces raisons faire un juste accord de ces deux choses ; mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cette majesté et cette dou-

ce
enc
ne
hist
ave
tout
bole
Jésu
ense
bole
et p
com
naît
de la
façon
l'esp
donn
sur c
les ch
sont
les se
du sal
et pro
parab
claire

ceur ne se trouvent pas seulement dans quelques endroits de l'Écriture, mais partout, et qu'elle ne renferme presque pas un chapitre, ni une histoire, ni un discours, où l'on ne les découvre, avec un peu de réflexion : cela se montre surtout, et plus particulièrement dans ces paraboles que les évangélistes rapportent, et dont Jésus-Christ avait coutume de se servir lorsqu'il enseignait les peuples ; car, d'un côté, la parabole est une espèce de langage figuré, familier et populaire, qui emprunte les images les plus communes et les plus connues, pour en faire naître d'autres plus profondes et plus éloignées de la portée commune des esprits ; c'est une façon d'instruire engageante, qui réveille l'esprit, et l'applique agréablement en lui donnant lieu, par ce qu'on lui dit, de méditer sur ce qu'on ne lui dit pas : d'une autre part, les choses que Jésus a cachées sous ses voiles, sont les plus importans articles de sa doctrine, les secrets les plus relevés de la Providence et du salut des hommes : la matière en est sublime, et proportionnée à la grandeur de celui dont la parabole propose les mystères ; la forme en est claire et facile, et proportionnée à notre capacité.

CLAUDE. *Premier Sermon sur la
Parabole des Noces.*

L'HYPOCRISIE.

Quand je parle de l'hypocrisie, ne pensez pas que je la borne à cette espèce particulière qui consiste dans l'abus de la piété, et qui fait les faux dévots ; je la prends dans un sens plus étendu, et d'autant plus utile à votre instruction, que peut-être, malgré vous-mêmes, serez-vous obligés de convenir que c'est un vice qui ne vous est que trop commun ; car j'appelle *hypocrite*, quiconque, sous de spécieuses apparences, a le secret de cacher les désordres d'une vie criminelle. Or, en ce sens, on ne peut douter que l'hypocrisie ne soit répandue dans toutes les conditions, et que parmi les mondains il ne se trouve encore bien plus d'imposteurs et d'hypocrites que parmi ceux que nous nommons *dévots*.

En effet, combien dans le monde de scélérats travestis en gens d'honneur ? combien d'hommes corrompus et pleins d'iniquité, qui se produisent avec tout le faste et toute l'ostentation de la probité ? combien de fourbes, insolents à vanter leur sincérité ? combien de traîtres, habiles à sauver les dehors de la fidélité et de l'amitié ? combien de sensuels, esclaves des passions les plus infâmes, en possession d'affecter

la pur
la sév
fières
quoiqu
ayant
exacte
combien
damné
malign
combien
crites,
vraies
droites
actions

Père, à
Ce qu'on
Qui born

On trouv
Comme i
M

la pureté des mœurs, et de la pousser jusqu'à la sévérité? combien de femmes libertines, fières sur le chapitre de leur réputation, et, quoique engagées dans un commerce honteux, ayant le talent de s'attirer toute l'estime d'une exacte et parfaite régularité? Au contraire, combien de justes faussement accusés et condamnés? combien de serviteurs de Dieu, par la malignité du siècle, décriés et calomniés? combien de dévots de bonne foi traités d'*hypocrites*, d'*intrigants* et d'*intéressés*? combien de vraies vertus contestées? combien d'intentions droites mal expliquées, et combien de saintes actions empoisonnées?

BOURDALOUE.

(Sermon sur le Jugement de Dieu.)

LE PÈRE ET L'ENFANT.

L'ENFANT.

Père, apprenez-moi, je vous prie,
Ce qu'on trouve après le coteau
Qui borne à mes yeux la prairie?

LE PÈRE.

On trouve un espace nouveau ;
Comme ici, des bois, des campagnes.

M⁴

Des hameaux , enfin des montagnes.

L'ENFANT.

Et plus loin ?

LE PÈRE.

D'autres monts encor.

L'ENFANT.

Après ces monts ?

LE PÈRE.

La mer immense.

L'ENFANT.

Après la mer ?

LE PÈRE.

Un autre bord.

L'ENFANT.

Et puis ?

LE PÈRE.

On avance , on avance ,

Et l'on va si loin , mon petit ,

Si loin , toujours faisant sa ronde ,

Qu'on trouve enfin le bout du monde

Au même lieu d'où l'on partit.

J. J. PORCHAT.

S
Ic
Se
Au
S'a
De
En
Po
Sig
Pa
Ou
Pa
En
Vie
C'e
Et

Un tout
On avait
Mais son
Il pleure
" Abeille
Moi, je v

LE COLIMAÇON.

SANS amis , comme sans famille ,
Ici-bas vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes ;
De soi seul emplir sa maison ;
En sortir , suivant la saison ,
Pour faire à son prochain les cornes ;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin , chez soi comme en prison ,
Vieillir , de jour en jour plus triste ;
C'est l'histoire de l'égoïste ,
Et celle du colimaçon.

BOISARD.

L'ÉCOLIER.

UN tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : allez ! il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd ; il ne pouvait courir :
Il pleure et suit des yeux une abeille qui vole.
" Abeille ! lui dit-il , voulez-vous me parler ?
Moi , je vais à l'école , il faut apprendre à lire.

Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire.
 Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ?"
 "Non, dit-elle, j'arrive, et je suis très pressée.
 J'avais froid, l'aquilon m'a longtemps oppressée.
 Enfin j'ai vu les fleurs; je redescends du ciel,
 Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
 Voyez! j'en ai déjà puisé dans quatre roses:
 Avant une heure encor nous en aurons d'éclosés.
 Vite, vite à la ruche. On ne rit pas toujours:
 C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux
 jours."

Elle fuit, et se perd sur la route embaumée.
 Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert:
 Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
 Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.
 Une hirondelle passe; elle offense la joue
 Du petit nonchalant, qui s'attriste et qui joue;
 Et, dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
 Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.
 "Oh! bonjour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle.
 Je t'ai vue à l'automne; oh! bonjour, hirondelle!
 Viens; tu portais bonheur à ma maison, et moi
 Je voudrais du bonheur: veux-tu m'en donner, toi?
 Jouons!"—"Je le voudrais, répond la voyageuse;
 Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
 Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps;
 Ils rêvaient ma mort, si je venais longtemps
 Oh! je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
 J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
 Nous allons relever nos palais dégarnis:

L'herbe croît : c'est l'instant des amours et des nids.

J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère,
Il en faut profiter. Je me sauve ; à demain."

L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
Rêve, et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rempy ses fragiles nœuds, et tombe auprès de lui.
Un dogue l'observait du seuil de sa demeure.

Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.

Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?

"Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu ?

Dit l'écolier plaintif ; je n'aime pas mon livre.
Voyez ! ma main est rouge ; il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit, et moi je voudrais vivre
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les
jours.

"En suis très mécontent ; je n'aime aucune affaire ;
Le sort d'un chien me plaît, car il n'a rien à faire."

Ecolier, voyez-vous ce laboureur aux champs ?
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître ;
Il est très vigilant, je le suis plus peut-être :

Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants ;
Il veille aussi ce bœuf, qui d'un pied lent mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.

Pour vous-même on travaille, et, grâce à nos brebis,
 Votre mère en chantant vous file des habits.
 Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
 Allez donc à l'école, allez, mon petit ange.
 Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux :
 L'ignorance toujours mène à la servitude ;
 L'homme est fin. . . . L'homme est sage : il nous dé-
 fend l'étude.

Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux :
 Les chiens vous serviront. " L'enfant l'écouta dire,
 Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
 En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il
 court ;

L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
 A l'école, un peu tard, il arrive gaiement,
 Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

M^{me} DESBORDES VALMORE.

LA MÉDISANCE.

La médisance est un feu dévorant qui flétrit
 tout ce qu'il touche, qui exerce sa fureur sur le
 bon grain comme sur la paille, sur le profane
 comme sur le sacré ; qui ne laisse, partout où
 il a passé, que la ruine et la désolation, qui
 creuse jusque dans les entrailles de la terre, et
 va s'attacher aux choses les plus cachées ; qui
 change en de viles cendres ce qui nous avait

paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant; qui, dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire.

La médisance est un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre; une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire; une barbarie de sang-froid, qui va percer notre frère absent; un scandale pour ceux qui nous écoutent; une injustice où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher.

La médisance est un mal inquiet qui trouble la société, qui jette la dissension dans les cités, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines et des vengeances; qui

remplit de désordre et de confusion tous les lieux où elle entre ; partout ennemie de la paix, de la douceur et de la politesse. Enfin, c'est une source pleine d'un venin mortel : tout ce qui en part est infecté², et infecte tout ce qui l'environne ; ses louanges mêmes sont empoisonnées ; ses applaudissemens malins, son silence criminel, ses gestes, ses mouvemens, ses regards, tout a son poison, et le répand à sa manière.

MASSILLON.

✓ LA VÉRITÉ.

LA vérité, cette lumière du ciel, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines ; elle seule est la source de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu ; elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent

pour e
dres é
rend r
ceux q
elle se
forme
monde
de ce
borner
nifester
devrion
vérité,
plaire q
devrait
se faire
mêmes ;

La ma
tété de l
livres de
qu'ils son
qu'un livr
l'ouvrage

pour elle, attire les honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectables l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre; enfin, elle seule inspire des pensées magnanimes, forme des âmes héroïques, des âmes dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître, tous nos talens à la manifester, tout notre zèle à la défendre; nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle: en un mot, il semble qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous pour se faire aimer, et qu'elle nous montrât à nous-mêmes, pour nous apprendre à nous connaître.

MASSILLON.

L'ÉVANGILE.

LA majesté des Écritures m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes! Se peut-il que celui dont

il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur ! quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir, sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ, la ressemblance est si frappante que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque¹ au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fût autre chose qu'un sophiste...

La mort de Socrate, philosopant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on

puis
tour
peup
Socr
celui
milie
reau
Socr
Jésu

UNE C

Pour s
Dans r

Et
J

D'abor

J'ai lai
Mais je
Le plus

puisse désirer ; celle de Jésus, expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure. Jésus, au milieu d'un affreux supplice, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

J. J. ROUSSEAU.

LA CITROUILLE ET LE JONC.

UNE citrouille était, qui se plaignait tout bas,
 Que la nature l'eût formée
 Pour se traîner sans cesse et glisser pas à pas.
 Dans un jardin humide et sur un terrain gras,
 Où le sort l'avait renfermée.
 En fait d'esprit, les citrouilles n'ont pas.
 Jusqu'à présent, beaucoup de renommée.
 Voyons ce que fit celle-ci.
 D'abord, dans son langage, elle parlait ainsi :
 " Faut-il, dès en naissant flétrie,
 Dans l'opprobre passer ma vie ?
 J'ai laissé loin de moi le fumier dont je sors ;
 Mais je ne monte point ; dans la fange on m'oublie ;
 Le plus vil animal me passe sur le corps ;

Sous l'eau, quand il a plu, je reste ensevelie;
 Je vis dans les brouillards, et me consume en vain
 A vouloir m'élever dans un air plus serein. "

Tout en faisant sa doléance¹,
 Elle avançait, s'étendait, occupait
 Du jardin un espace immense;

Et, sans jamais se redresser, rampait,
 Elle rampa si bien que la voilà venue
 Au pied d'un arbre antique et dont les rameaux
 verts,

Vainqueurs de plus de cent hivers,
 Allaient se perdre dans la nue.

Dans ses bras tortueux, par vingt replis divers,
 Elle presse la tige, et monte; parvenue
 Aux branches, monte encor; et les nuits et les jours
 Toujours monte, en rampant toujours.

Enfin, au sommet arrivée,
 Vers les cieus la tête levée,

Elle plane au-dessus des plus nobles rameaux.

Sur ce peuple de végétaux,

La famille autrefois, gisant encor sur l'herbe,

Elle abaisse un regard superbe,

Et n'y reconnaît plus d'égaux.

Les Plantes, à leur tour, dans l'orgueilleuse plante
 Ont peine à retrouver Citrouille leur parente.

Est-il possible? O Ciel! Quel chemin et quel saut!

Comment a-t-elle fait pour se guider si haut?

Un Jonc leur dit alors: Ne l'avez-vous pas vue

Ramper

Cette élé

Mais elle
 L'humble

Je plie, il

Le cèdre d

" Je rogne

" J'étends

" Je prête

" A m

Rit, se lève

Fait tomber

De ce roi de

Vainem

Les arbres d

Affranchis d

Et du géant

Ramper entre le Chou, l'Oseille et la Laitue ?
 J'ai prévu, sans être devin,
 Cette élévation qui vous blesse la vue.
 En faire autant n'est pas bien fin :
 Je le ferais si la nature
 M'avait créé pour cette fin ;
 Mais elle m'a fait droit : je souffre sans murmure
 L'humble état où l'on reste en gardant cette *allure*.
 Quand l'ouragan me vient frapper,
 Je plie, il le faut bien ; mais je ne puis ramper.

GINGUÉNÉ.

LE CEDRE DU LIBAN.

LE cèdre du Liban s'était dit à lui-même :
 " Je règne sur les monts ; ma tête est dans les cieux ;
 " J'étends sur les forêts mon vaste diadème ;
 " Je prête un noble asile à l'aigle audacieux ;
 " A mes pieds l'homme rampe. . . " Et l'homme
 me qu'il outrage
 Rit, se lève, et d'un bras trop longtemps dédaigné,
 Fait tomber sous la hache et la tête et l'ombrage
 De ce roi des forêts, de sa chute indigné.
 Vainement il s'exhale en des plaintes amères ;
 Les arbres d'alentour sont joyeux de son deuil ;
 Affranchis de son ombre ; ils s'élèvent en frères,
 Et du géant superbe un ver punit l'orgueil.

LE BRUN.

UNE PROMENADE DE FÉNELON.

VICTIME de l'intrigue et de la calomnie,
 Et par un noble exil expiant son génie,
 Fénelon, dans Cambrai, regrettant peu la cour,
 Répandait les bienfaits et recueillait l'amour,
 Instruisait, consolait, donnait à tous l'exemple :
 Son peuple pour l'entendre accourait dans le
 temple

Il parlait, et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix.
 Quand, du saint ministère ayant porté le poids,
 Il cherchait, vers le soir, le repos, la retraite,
 Alors, aux champs aimés du sage et du poète,
 Solitaire et rêveur, il allait s'égarer ;
 De quel charme à leur vue il se sent pénétrer ;
 Il médite, il compose, et son âme l'inspire !
 Jamais un vain orgueil ne le presse d'écrire :
 Sa gloire est d'être utile ; heureux quand il a pu
 Montrer la vérité, faire aimer la vertu !

Ses regards, animés d'une flamme céleste,
 Relèvent de ses traits la majesté modeste,
 Sa taille est haute et noble ; un bâton à la main,
 Seul, sans faste et sans crainte, il poursuit son
 chemin,

Contemple la nature et jouit de Dieu même.

Il visite souvent les villageois qu'il aime,
 Et chez ces bonnes gens, de le voir tout joyeux,
 Vient sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,
 Écoute le récit des peines qu'il soulage,
 Joue avec les enfants, et goûte le laitage.

Un

Il arr

Et sou

Les pit

Il ent

La do

O ciel

Il voit

" Qu'a

" Ne p

" Je n

Or

" Pard

" Ce q

" Nous

" Depu

" Notre

" Les l

f

" Peut-i

— " Ce

" Dit le

" Touch

" En pla

NELON.

omnie,
 ie,
 peu la cour,
 l'amour,
 l'exemple:
 urait dans le

ous à sa voix.
 té le poids,
 a retraite,
 du poète,

pénétrer;
 nspire!
 'écrire:
 and il a pu
 u!

céleste,
 este,
 n à la main,
 poursuit son

même.
 aime,
 ont joyeux,
 milieu d'eux,
 e,
 age.

Un jour, loin de la ville ayant longtemps erré,
 Il arrive aux confins d'un hameau retiré;
 Et sous un toit de chaume, indigente demeure,
 La pitié le conduit; une famille y pleure.
 Il entre, et sur le champ, faisant place au respect,
 La douleur un moment se tait à son aspect.
 O ciel! c'est monseigneur!... On se lève, on
 s'empresse;

Il voit avec plaisir éclater leur tendresse:

“ Qu'avez-vous, mes enfants? d'où naît votre
 chagrin?

“ Ne puis-je le calmer? Versez-le dans mon sein;

“ Je n'abuserai point de votre confiance.”

On s'enhardit alors, et la mère commence:

“ Pardonnez, monseigneur, mais vous n'y pouvez
 rien;

“ Ce que nous regrettons, c'était tout notre bien!

“ Nous n'avions qu'une vache!... hélas! elle est
 perdue;

“ Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point
 vue.

“ Notre pauvre Brunon!... nous l'attendons en
 vain;

“ Les loups l'auront mangée, et nous mourrons de
 faim.

“ Peut-il être un malheur au nôtre comparable?”

— “ Ce malheur, mes amis, est-il irréparable?”

“ Dit le prélat, et moi, ne puis-je vous offrir,

“ Touché de vos regrets, de quoi les adoucir?”

“ En place de Brunon, si j'en trouvais une autre?... ”

— “ L’aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre ?

“ Pour oublier Brunon , il faudra bien du temps !

“ Eh ! comment l’oublier ?... Ni nous, ni nos enfants

“ Nous ne serons ingrats ! C’était notre nourrice !

“ Nous l’avions achetée étant encor génisse !

“ Accoutumée à nous , elle nous entendait ,

“ Et même à sa manière elle nous répondait ;

“ Son poil était si beau , d’une couleur si noire !

“ Trois marques seulement , plus blanches que l’ivoire ,

“ Ornaient son large front et ses pieds de devant ;

“ Avec mon petit Claude elle jouait souvent ;

“ Il montait sur son dos , elle le laissait faire ;

“ Je riais... A présent nous pleurons au contraire !

“ Non , monseigneur , jamais , il n’y faut penser ,

“ Une autre ne pourra chez nous la remplacer.”

Fénelon écoutait cette plainte naïve ;

Mais pendant l’entretien, bientôt le soir arrive.

Quand on est occupé de sujets importants ,

On ne s’aperçoit pas de la fuite du temps.

Il promet en partant de revoir la famille... .

“ Ah ! monseigneur , lui dit la plus petite fille ,

“ Si vous vouliez pour nous la demander à Dieu ,

“ Nous la retrouverions.” — “ Ne pleurez plus , adieu.”

Il reprend son chemin, il reprend ses pensées,

Achèvé en son esprit des pages commencées ;

Il marche ; mais déjà l’ombre croît, le jour fuit.

Ce reste de clarté qui *devance* la nuit

aimions la

du temps !

nos enfants

nourrice !

nisse !

ait ,

ndait ;

si noire !

nches que

de devant ;

vent ;

faire ;

contraire !

à penser ,

placer.”

arrive.

es ,

s.

....

la fille ,

à Dieu ,

rez plus ,

ensées ,

ées ;

ur fuit.

Guide encore ses pas à travers les prairies ,

Et le calme du soir nourrit ses rêveries.

Tout à coup un objet à ses yeux s'est montré ;

Il regarde... il croit voir... il distingue en un pré

seule, errante , et sans guide , une vache... C'est

elle

Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle...

Il ne peut s'y tromper ; et , soudain , empressé ,

Il court dans l'herbe humide , et franchit un fossé ,

arrive haletant ; et Brunon complaisante ,

loin de le fuir , vers lui s'avance et se présente

lui-même , satisfait , la flatte de la main.

Mais que faire ? Va-t-il poursuivre son chemin ?

retourner sur ses pas , ou regagner la ville ?

Déjà , pour revenir , il a fait plus d'un mille.

Ils l'auront dès ce soir , dit-il , et par mes soins

Elle leur coûtera quelques larmes de moins.”

Il saisit à ces mots la corde qu'elle traîne ,

et marchant lentement , derrière lui l'emmène.

Venez , mortels si fiers d'un vain et mince éclat ;

voyez en ce moment ce digne et saint prélat ,

Que son nom , son génie , et son titre décore ,

Mais que tant de honté relève plus encore.

Le qui fait votre orgueil vaut-il un trait si beau ?

Le voilà fatigué , de retour au hameau.

Malas ! à la clarté d'une faible lumière ,

la veille , on pleure encor dans la triste chaumière.

Il arrive à la porte : “ Ouvrez-moi , mes enfants ,

Ouvrez-moi ; c'est Brunon , Brunon que je vous

rends.”

On accourt ; ô surprise ! ô joie ! ô doux spectacle !
 La fille croit que Dieu fait pour eux un miracle ;
 “ Ce n'est point monseigneur, c'est un ange des
 cieux :
 “ Qui , sous ses traits chéris , se présente à nos
 yeux ;
 “ Pour nous faire plaisir il a pris sa figure :
 “ Aussi je n'ai pas peur . . . Oh ! non , je vous
 assure ,
 “ Bon ange ! . . . ” En ce moment , de leurs larmes
 noyés ,
 Père , mère , enfants , tous sont tombés à ses pieds.
 “ Levez - vous , mes amis ; mais quelle erreur
 étrange !
 “ Je suis votre archevêque et ne suis point un
 ange ;
 “ J'ai retrouvé Brunon , et pour vous consoler ,
 “ Je revenais vers vous ; que n'ai-je pu voler !
 “ Reprenez-la ; je suis heureux de vous la rendre.”
 — “ Quoi ! tant de peine ! ô ciel ! avez-vous pu
 la prendre ,
 “ Et vous-même ? . . . ” Il reçoit leurs respects , leur
 amour ;
 Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.
 On lui parle . “ C'est donc ainsi que tu nous lais-
 ses ?
 “ Mais te voilà ! . . . ” Je donne à penser les ca-
 resses !
 Brunon semble répondre à l'accueil qu'on lui fait.
 Tel , au retour d'Ulysse , Argus le reconnaît.

“ Il
 “ A p
 “ Je c
 — “ C
 “ On p
 “ Vou
 “ Mais
 “ Mon
 “ Oui ,
 D'un p
 Mais
 Monse
 Chacu
 Une ci
 Qu'on
 Des br
 Le bon
 Volent
 Il part
 La clar
 Le cort
 Marche
 Ainsi ,
 Jusque

“ Il faut, dit Fénélon, que je reparte encore ;
 “ A peine dans Cambrai serai-je avant l'aurore ;
 “ Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison, . . . ”

— “ Oui, dit le villageois, oui, vous avez raison ;
 “ On pleurerait ailleurs quand vous séchez nos lar-
 mes !

“ Vous êtes tant aimé ! . . . Prévenez leurs alarmes !
 “ Mais comment retourner ? . . . car vous êtes bien
 las !

“ Monseigneur, permettez . . . nous vous offrons nos
 bras.

“ Oui, sans vous fatiguer, vous ferez le voyage. ”
 D'un peuplier voisin on abat le branchage.

Mais au hameau déjà le bruit s'est répandu.
 Monseigneur est ici ! . . . chacun est accouru ;
 Chacun veut le servir. De bois et de ramée
 Une civière agreste aussitôt est formée,
 Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbage frais ;
 Des branches au-dessus s'arrondissent en dais ;
 Le bon prélat s'y place, et mille cris de joie
 Volent au loin ; l'écho les double et les renvoie ;
 Il part ; tout le hameau l'environne, le suit ;
 La clarté des flambeaux brille à travers la nuit ;
 Le cortège bruyant, qu'égaie un chant rustique
 Marche . . . Honneurs innocents ! et gloire pacifi-
 que !

Ainsi, par leur amour Fénélon escorté
 Jusque dans son palais en triomphe est porté.

ANDRIEUX.

L'ALCHIMISTE ET SES ENFANTS.

APPROCHEZ-VOUS, mes deux petites filles,
 Julie et Bonne, à mes yeux si gentilles ;
 Je sais d'hier un conte tout nouveau.
 Mettez-vous là ; je veux ; tout d'une haleine,
 Vous le conter ; si vous le trouvez beau,
 Vous me viendrez embrasser pour ma peine.

En Arabie il était une fois
 Un magicien d'un savoir admirable ;
 On le nommait Mahmoud l'incomparable ;
 Il observait en tout le nombre trois.
 Grand alchimiste et souffleur mémorable ;
 Passant sa vie au milieu des fourneaux,
 Des appareils, des matras, des bocaux,¹
 Le grand Mahmoud fit une découverte
 Dont à jamais on doit pleurer la perte.
 Vous demandez déjà ce que c'était ;
 Vous le saurez. Il faut d'abord vous dire
 Qu'un jour Mahmoud qui s'impatientait
 De vivre seul, à la belle Palmire,²
 Qu'il crut aimer, par l'hymen fut lié,
 Puis eut un fils de sa tendre moitié.
 Bientôt ses goûts rentrèrent dans son âme ;
 A l'alchimie il revint tout entier ;
 Et le ménage, et le fils et la femme,
 Ne firent plus alors que l'ennuyer.
 C'est un grand tort, et pour moi je l'en blâme.
 Qu'arriva-t-il ? qu'à lui-même laissé,

Le
 Dan
 Bat
 Fut
 Son
 D'a
 Et l
 Mier
 Et d
 Lors
 L'or
 Il se
 Don
 Lui
 (Et
 Ce q
 Ecou
 Avec
 " Mo
 Je le
 Oui,
 Vous
 C'est
 Je vo
 Que j
 À mo
 Rega
 Elle
 Trésc
 Dans

Le très-cher fils donna , le front baissé ,
 Dans mille excès , pillà les caravanes ,
 Battit les gens . enleva les sultanes ,
 Fut grand ivrogne et nargua Mahomet.
 Son père alors , mais trop tard , eut regret
 D'avoir ainsi négligé la culture
 Et les soins dus à sa progéniture.
 Mieux eût valu ne savoir presque rien ,
 Et de son fils faire un homme de bien.
 Lorsque Mahmoun reçut de la nature
 L'ordre fatal d'aller voir ses aïeux ,
 Il se souvint du secret merveilleux
 Dont autrefois sa profonde science
 Lui découvrit l'incroyable puissance.
 (Et c'est ici que je vais révéler ,
 Ce que d'abord j'ai voulu vous céler ;
 Ecoutez bien , la chose est d'importance.)
 Avec son fils il s'enferme un matin :
 " Mon cher enfant , j'approche de ma fin ;
 Je le sens trop à ma faiblesse extrême.
 Oui , nous allons bientôt nous séparer ;
 Vous me perdrez ; si , pour un fils que j'aime
 C'est un malheur , il peut se réparer.
 Je vous étonne . Apprenez un mystère
 Que je vous ai dérobé jusqu'ici ;
 A mon cher fils je ne veux plus rien taire.
 Regardez bien cette fiole-ci ;
 Elle renferme une liqueur vermeille,
 Trésor unique et fruit de mainte veille.
 Dans les trois jours qui suivront mon trépas ,

(Dans les trois jours, au moins, n'y manquez pas),
 Si par vos mains, dans ma bouche glacée
 Cette liqueur goutte à goutte est versée,
 Entre vos bras soudain vous me verrez,
 Me ranimant, renaître par degrés.
 C'est mon destin qu'ici je vous confie ;
 J'attends de vous une seconde vie ;
 Je vous devrai l'existence à mon tour,
 Et c'est mon fils qui me rendra le jour.
 Ce doux espoir en mourant me console. "

Le fils touché promit ce qu'on voulut,
 Le jura même, et son père mourut,
 Persuadé qu'il lui tiendrait parole.
 Mais, par malheur, ce fils mal élevé,
 Comme j'ai dit, et vaurien achevé,
 De l'élixir sitôt qu'il se vit maître,
 Prit un parti bien scandaleux, bien traître.
 " Ma foi, dit-il, jusqu'à présent j'ai cru
 Que mon vieux père avait assez vécu.
 Je vivrai moins, si j'en crois l'apparence ;
 Car mon défaut n'est pas la tempérance.
 J'use mes jours et les risque souvent
 Comme à plaisir, et ce n'est pas ma faute
 Si, par hasard, je suis encor vivant.
 Serait-ce point sottise la plus haute
 De m'oublier ? Oui, la première loi,
 La mieux suivie, est que l'on songe à soi. "

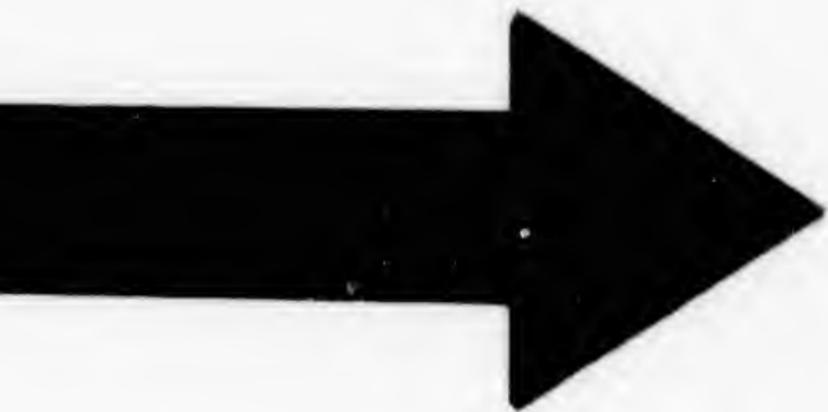
Quelques remords cependant le troublèrent ;

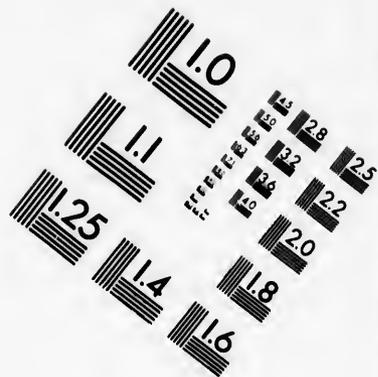
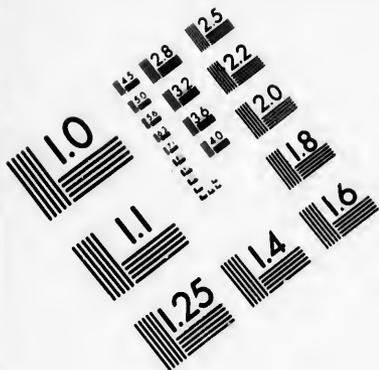
quelques remords cependant le troublèrent ;

Mais
 Et M
 Sur s
 De m
 De se
 Dont
 S'il v
 Il arr
 Par la
 Près
 Comp
 De se
 A s'ap
 " Allo
 De ses
 Qu'il c
 Par l'i
 Prêt à
 Que M
 " Mon
 (Dit le
 Sage,
 Je vou
 Pour v
 De con
 J'ose p
 Alors,
 Du gra
 De la fi
 Hors er

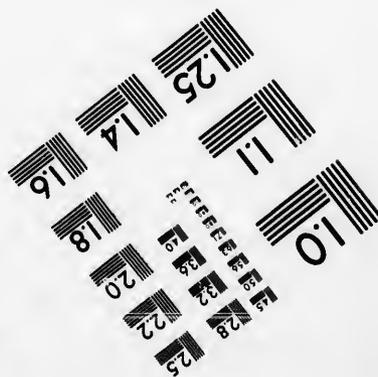
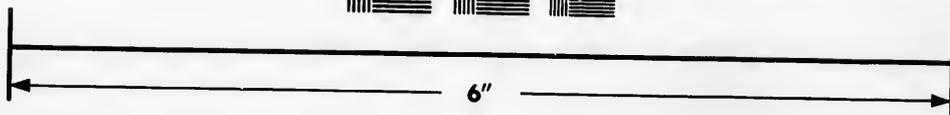
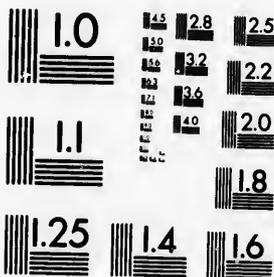
Mais les trois jours bien vite s'envolèrent,
Et Mélédin (c'est le nom du bandit)
Sur son méfait aisément s'étourdit :
De mauvais fils il devint mauvais père,
De ses enfants ne s'embarrassa guère,
Dont il advint que, par faute de soins,
S'il valait peu, ses fils valurent moins.
Il arriva bientôt à la vieillesse,
Par la débauche, avant l'âge, cassé,
Près de mourir, et songeant au passé,
Comptant fort peu d'ailleurs sur la tendresse
De ses enfants, il voulut réussir
A s'appliquer l'effet de l'élixir.
" Allons, dit-il, il faut jouer d'adresse. "
De ses trois fils il fit venir l'aîné,
Qu'il connaissait tout pétri d'avarice,
Par l'intérêt bassement dominé,
Prêt à se vendre ; et ce fut sur ce vice
Que Mélédin bâtit son artifice.
" Mon cher Azor, ô mon très-digne fils !
(Dit le mourant) vous êtes un brave homme,
Sage, prudent et surtout économe ;
Je vous connais ; aussi je vous choisis
Pour vous donner un témoignage insigne
De confiance et d'amour paternel ;
J'ose penser que vous en êtes digne. "
Alors, d'un ton encore plus solennel,
Du grand Mahmoud rappelant la mémoire,
De la fiolle il raconta l'histoire ;
Hors en un point qu'il eut soin d'altérer :







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

" Savez-vous bien ce que doit opérer
 Cette liqueur ? Mon cher fils peut m'en croire ,
 En un instant je deviendrai tout d'or ,
 Oui , d'or , mon fils , et du plus pur encore.
 Imaginez qu'en conservant sa forme ,
 Mon corps entier n'est qu'un lingot énorme
 Vous concevez quel immense trésor
 Vous aurez là , tout seul et sans partage.
 Embrassez-moi ; recueillez , Azor ,
 Ce grand secret , mon meilleur héritage. "

Le père mort , Azor de supputer
 Ce que pourrait valoir , en long , en large ,
 Le cher défunt ; comment le transporter ?
 Quatre chameaux y trouveront leur charge.
 Le compte fait , il eut soin promptement
 D'excuter le rare testament.
 Mais à l'instant où , pour lever ses doutes ,
 Il eut au plus versé deux gouttes ,
 Il s'aperçoit , quelle surprise , ô Dieu !
 Que Mélédin donne un signe de vie ,
 Puis , du remède ayant reçu trop peu ,
 Retombe . . . Azor s'épouvante , s'écrie ,
 Ne songe plus , dans son trouble indiscret ,
 A la fiole : elle tombe , se casse ;
 Tout l'élixir se répand. O disgrâce !
 On n'en a point retrouvé le secret.
 Ainsi le ciel de tous trois fit justice ;
 Ainsi chacun fut puni par son vice.

Dans c
 Les tra
 Chez r
 O mes
 Ce pau
 En vot
 Mais ,
 En cor
 Que ne
 Un bie
 Que n'
 Nous l'

Vous
 Les bon

L'OUF

Com
 demeun
 bli d'ar
 riches ,
 minel.
 réduits
 que l'or
 naît pa

Dans ce tableau j'ai peint en raccourci
 Les traits hideux de beaucoup de familles ;
 Chez nous du moins qu'il n'en soit pas ainsi ,
 O mes enfants , ô mes aimables filles !
 Ce pauvre père un jour vous quittera ;
 En vous quittant il vous regrettera ;
 Mais , après lui , vous direz , je l'espère ,
 En consolant votre excellente mère :
 Que ne peut-on racheter à prix d'or
 Un bien si grand ! une tête si chère !
 Que n'avons-nous à donner un trésor !
 Nous l'offririons pour revoir notre père.

Vous le direz ; oui , je n'en doute pas :
 Les bons parents n'ont point d'enfants ingrats.

LE MÊME.

L'OUBLI ET L'ABANDON DES PAUVRES.

Combien de pauvres sont oubliés ! combien demeurent sans secours et sans assistance ! Oubli d'autant plus déplorable que, de la part des riches, il est volontaire, et par conséquent criminel. Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connaît pas, et qu'on ne veut pas les connaître !

Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes. **Mais**, parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant; et, quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres, que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient; sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet! Combien de pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter! Combien de pauvres abandonnés! Combien de désolés dans les prisons! Combien de languissans dans les hôpitaux! Combien de honteux dans les familles particulières! Parmi ceux qu'on connaît pour pauvres, et dont on ne peut ni ignorer, ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés, combien sont durement traités! combien manquent de tout,

penda
le l'u
de ju
appel
des p
sensil

LA

On
tant d
dant u
sage s
moins
et si f
de leu
la libe
leur fo
et vag
indige
on ach

Mai
vous o
de son
et du

pendant que le riche est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices! S'il n'y avait point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourrait appeler le scandale de la Providence, la patience des pauvres outragés par la dureté et par l'insensibilité des riches.

BOURDALOUE.

LA DURETÉ ENVERS LES INDIGENS.

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux; en leur tendant une main secourable, on leur montre un visage si dur et si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux qu'une charité si sèche et si farouche; car la pitié, qui paraît touchée de leurs maux, les console presque autant que la libéralité qui les soulage. On leur reproche leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes; on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère; et, en les secourant, on achète le droit de les insulter.

Mais s'il était permis à ce malheureux que vous outragez, de vous répondre; si l'abjection de son état n'avait pas mis le frein de la honte et du respect sur sa langue: "Que me repro-

chez-vous ? vous dirait-il ; une vie oiseuse et des mœurs inutiles et errantes ? Mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence ? les soucis de l'ambition , les inquiétudes de la fortune , les mouvemens de la volupté. Je puis être un serviteur inutile : n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle ? Ah ! si les plus coupables étaient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas , votre destinée aurait-elle quelque chose au-dessus de la mienne ? Vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas : mais quel usage faites-vous des vôtres ? Je ne devrais pas manger parce que je ne travaille point : mais êtes-vous dispensé vous-même de cette loi ? N'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne noblesse ? Ah ! Dieu jugera entre vous et moi ; et , devant son tribunal redoutable , on verra si vos voluptés et vos profusions vous étaient plus permises que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines. ”

Offrons du moins au malheureux des cœurs sensibles à leurs misères ; adoucissons du moins , par notre humanité , le joug de l'indigence , si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout-à-fait nos frères. Hélas ! on donne dans un spectacle des larmes

aux av
de thé
d'une v
sentati
l'infortu
que vou
plaies ,
ses peir
tournez
et vous
l'éloign
serrer l
avez-vo
un théá
n'offre-

Com
craindr
en effet
les plus
pidité c
de sûre
guemen

aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre ; on honore des malheurs feints , d'une véritable sensibilité ; on sort d'une représentation , le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux ; et votre frère que vous rencontrez au sortir de là , couvert de plaies , et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines , vous trouve insensible ; et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion ! et vous ne daignez pas l'entendre , et vous l'éloignez même rudement , et achevez de lui serrer le cœur de tristesse ! Ame inhumaine ! avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre ? Le spectacle d'un homme souffrant n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié !

MASSILLON.

L'EMPLOI DES RICHESSES.

COMME riches , la religion vous apprend à craindre et à respecter les richesses : elles sont en effet , ou les plus grands de tous les maux , ou les plus grands de tous les biens. Quand la cupidité cherche à se les procurer , il n'y a plus de sûreté parmi les hommes ; l'amitié est indignement trahie ; le sang coule de toutes parts ;

192 COURS DE LECTURES.

les poisons se préparent; la nature devient féroce. Quand l'avarice les entasse et les resserre, l'industrie utile est découragée; les arts nécessaires languissent; les maisons de miséricorde tombent; les pauvres meurent. Quand la volupté ou le luxe les dissipe, les mœurs ne sont plus, le mariage n'est que l'annonce du divorce; les différentes conditions se confondent; le superflu absorbe le nécessaire; une fausse magnificence couvre une misère générale; les grands se ruinent et cessent d'être grands; la nation baisse; on cherche en vain l'ancienne dignité et l'âme des aïeux, on ne trouve dans leurs descendants que leurs noms et leurs titres.

Mais quand la charité distribue les richesses, elles sont alors la toute-puissance de l'homme, elles créent, pour ainsi-dire, un monde nouveau dans l'ordre physique; elles font circuler en tout lieu l'abondance et la vie; elles sont l'aiguillon et la récompense du travail; elles cherchent le mérite; elles préviennent l'indigence; elles essuient les larmes des malheureux; elles brisent les chaînes des captifs; elles raffermissent la pudeur chancelante; elles font rentrer sans crainte le mariage dans ses légitimes droits; elles peuplent les déserts; elles redon-

nent la
elles ne
ensevel
chent l
Ains
ment u
rendue
sible au
L'ab

MA

nature devient
 se et les res-
 agée ; les arts
 ons de miséri-
 ent. Quand la
 les mœurs ne
 l'annonce du
 ns se confon-
 ecessaire ; une
 misère géné-
 cessent d'être
 erche en vain
 aieux , on ne
 leurs noms et

nent la fertilité aux campagnes abandonnées ;
 elles ne rappellent pas du tombeau les Lazares
 ensevelis depuis quatre jours , mais elles empê-
 chent les Lazares mourans d'y descendre'.

Ainsi le riche miséricordieux n'est pas simple-
 ment un homme , c'est la Providence elle-même
 rendue visible , et appliquée d'une manière sen-
 sible au bonheur du monde.

L'abbé Poulle. *Exhortations sur l'aumône.*

MADAME DESHOULIERES A SES
 ENFANTS.

DANS ces prés fleuris
 Qu'arrose la Seine ,
 Cherchez qui vous mène ,
 Mes chères brebis :
 J'ai fait , pour vous rendre
 Le destin plus doux ,
 Ce qu'on peut attendre
 D'une amitié tendre ;
 Mais son long courroux
 Détruit , empoisonne
 Tous mes soins pour vous ,
 Et vous abandonne
 Aux fureurs des loups.
 Seriez-vous leur proie ,

Aimable troupeau !
Vous , de ce hameau
L'honneur et la joie ,
Vous qui , gras et beau ,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau !
Que je vous regrette !
Mais il faut céder ;
Sans chien , sans houlette ,
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes ,
Et , sourd à mes plaintes ,
Houlette , ni chien ,
Il ne me rend rien.
Puissez-vous , contentes ,
Et sans mon secours ,
Passer d'heureux jours ,
Brebis innocentes ,
Brebis, mes amours !
Que Pan ³ vous défende ,
Hélas ! il le sait ;
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui , brebis chéries ,
Qu'avec tant de soin

J'ai toujours nourries ,
Je prends à témoin
Ces bois , ces prairies ,
Que si les faveurs
Du Dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages ,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages ;
J'en conserverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire ,
Et que mes chansons ,
En mille façons
Porteront sa gloire
Du rivage heureux ,
Où , vif et pompeux ,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours ,
Commençant son cours .
Rend à la nature
Toute sa parure ,
Jusqu'en ces climats
Où , sans doute , las
D'éclairer le monde ,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

LE SOMMEIL DU MENDIANT.

IL est tombé sans force à côté du chemin ;
 Son grand bâton noueux , échappé de sa main ,
 Vient de rouler dans la poussière :
 A l'ombre des buissons il sommeille couché ;
 Un vieux livre , à demi sous son manteau caché ,
 Semble sa richesse dernière.

Son grave et noble aspect a saisi mes esprits :
 Que de maux , ô vieillard , sur ton front sont écrits !
 Quel calme au sein de tes détresses !
 Dieu seul t'a pu donner la paix où je te voi ,
 Et ce livre , serré sur ton cœur plein de foi ,
 C'est le trésor de ses promesses.

Le sol aride est doux à tes membres lassés :
 Ces nuages épais , près des monts amassés ,
 Sourdement grondent sur ta tête ;
 Le jour meurt , le soir vient farouche et menaçant :
 N'importe ; dans les bras de ton ami puissant ,
 Tu n'aperçois pas la tempête.

Mais qu'ai-je vu ? Ce front chauve et décoloré ,
 D'une vive lueur soudain s'est éclairé ,
 Comme aux jours de ton plus bel âge.
 Sur ta figure éclate un saint étonnement ,
 Et de tes yeux fermés s'échappent lentement
 Des pleurs qui baignent ton visage.

Quel charme a de tes maux suspendu le pouvoir ?
 Quel heureux souvenir ou quel touchant espoir

Est venu consoler ton âme ?

Les cieux, les cieux sans doute un moment entr'-

Te découvrent ce pur et tranquille univers [ouverts

Que ta pieuse foi réclame.

Sous les palmiers touffus du brillant paradis ,

Ne vois-tu pas , dis-moi , ce Maître dont jadis

La terre adora la présence ?

La charité du ciel est sur son front sercin ,

“ Approche , te dit-il , bienheureux pèlerin ,

Aujourd'hui ton repos commence. ”

Et toi , le cœur ému de ces accents si doux ,

De ta tremblante main tu saisis les genoux

De ce Roi de paix et de gloire ,

Tandis qu'en chœur joyeux réunissant leurs voix ,

Les habitants du ciel entonnent à la fois

L'hymne touchant de ta victoire.

Ton cœur s'est revêtu d'un courage nouveau ;

Lève-toi ; de ton sort reprends le lourd fardeau ;

Affronte la nuit et l'orage ;

L'éclair te montre seul ton funèbre sentier ;

Mais le ciel dans ton sein habite tout entier ,

Le ciel sans ombre et sans nuage.

LES PLAISIRS DU RIVAGE.

Assis au rivage des mers ,
Quand je sens l'amoureux zéphire
Agiter doucement les airs
Et souffler sur l'humide empire ,

Je suis des yeux les voyageurs ;
A leurs destins je porte envie ;
Le souvenir de ma patrie
S'éveille et fait couler mes pleurs.

Je tressaille au bruit de la rame
Qui frappe l'écume des flots ;
J'entends retentir dans mon âme
Le chant joyeux des matelots.

Un secret désir me tourmente
De m'arracher à ces beaux lieux ,
Et d'aller sous de nouveaux cieux
Porter ma fortune inconstante ;

Mais quand le terrible aquilon
Gronde sur l'onde bondissante ,
Que dans le liquide sillon
Roule la foudre étincelante ,

Alors je reporte mes yeux
Sur les forêts , sur le rivage ,
Sur les vallons délicieux
Qui sont à l'abri de l'orage ;

LA VI
CELL

Que
pour r
nent e
propre
des lo
connai
toute
devaie
corrom
être le
nent le
Tout
effacer
des m
victoir
honte

Et je m'écrie : heureux le sage
Qui rêve au fond des berceaux ,
Et qui n'entend sous leur feuillage
Que le murmure des ruisseaux !

LÉONARD.

LA VICTOIRE LA PLUS GLORIEUSE EST
CELLE QUE L'ON REMPORTE SUR SOI-
MEME.

Quelle honte , lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres , et que la force , l'autorité , la pudeur des lois , se trouvent confiées à ceux qui ne connaissent de lois que le mépris public de toute bienséance et leur propre faiblesse ! Ils devaient régler les mœurs publiques , et ils les corrompent ; ils étaient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu , et ils deviennent les appuis et les modèles du vice.

Toute la gloire humaine ne saurait jamais effacer l'opprobre que leur laissent le désordre des mœurs et l'emportement des passions ; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices ; on loue les actions , et

l'on méprise la personne : c'est de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, et ses lauriers flétris par ses faiblesses. Le monde, qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle ; il élève des monumens superbes aux grandes actions des conquérans ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poésie pompeuse les chante et les immortalise : chaque Achille¹ a son Homère ; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre. L'appareil des éloges et donné à l'usage et à la vanité ; l'admiration secrète et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la vérité.

Et, en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros ; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes. Il en coûte bien moins de remporter des victoires, que de se vaincre soi-même. Il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples, que de dompter une passion. La morale même des païens en est convenue : du moins les combats où président la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie ; et

quar
mom
et l'
plée
sont
à de
défai
péris
l'org
dang
tout
contr
des e
le cor
fois p
mais c
soi-mé

Aim
pour q
uille
avanta

quand il ne faut être grand que certains momens, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil, pour un peu de temps, peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours : on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite ; si vous vous laissez un instant, vous périssez. La victoire même a ses dangers ; l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre ; tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous ; votre cœur lui-même vous dresse des embûches : il faut sans cesse recommencer le combat : en un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis ; mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même !

MASSILLON. Petit Carême.

L'AMOUR DE LA PATRIE.

Aimer sa patrie, c'est faire tous ses efforts pour qu'elle soit redoutable au dehors et tranquille au dedans. Des victoires ou des traités avantageux lui attirent le respect des nations.

Le maintien des lois et des mœurs peut seul affermir sa tranquillité intérieure ; ainsi , pendant qu'on oppose aux ennemis de l'Etat des généraux et des négociateurs habiles , il faut opposer à la licence et aux vices qui tendent à tout détruire , des lois et des vertus qui tendent à tout rétablir : et de là qu'elle foule de devoirs , aussi essentiels qu'indispensables , pour chaque classe de citoyens , pour chaque citoyen en particulier !

O vous qui êtes l'objet de ces réflexions, vous qui me faites regretter en ce moment de n'avoir pas une éloquence assez vive pour vous parler dignement des vérités dont je suis pénétré ; vous enfin que je voudrais embraser de tous les amours honnêtes , parce que vous n'en seriez que plus heureux, souvenez-vous sans cesse que la patrie a des droits imprescriptibles et sacrés sur vos talens , sur vos vertus , sur vos sentimens et sur toutes vos actions ; qu'en quelque état que vous vous trouviez , vous n'êtes que des soldats en faction , toujours obligés de veiller pour elle , et de voler à son secours au moindre danger !

Pour remplir une si haute destinée , il ne suffit pas de vous acquitter des emplois qu'elle vous confie , de défendre ses lois , de connaître

ses inté
un cha
Il est
que les
tines ;
et cont
guerre
par elle
soutenir
je mett
en droit
" C'e
de sage
raison.
des cito
formel c
service.
pour do
mieux q
Ignorez-
tretienir
qu'un se
pre une
la perte
la décen
pour la h
étalez de

rs peut seul
; ainsi, pen-
e l'Etat des
biles, il faut
qui tendent à
s qui tendent
foule de de-
sables, pour
aque citoyen

lexions, vous
nt de n'avoir
vous parler
uis pénétré;
er de tous les
n'en seriez
ans cesse que
les et sacrés
ur vos senti-
u'en quelque
s n'êtes que
obligés de
n secours au

stinée, il ne
plois qu'elle
de connaître

ses intérêts, de répandre même votre sang dans un champ de bataille ou dans la place publique. Il est pour elle des ennemis plus dangereux que les lignes des nations et les divisions intestines; c'est la guerre sourde et lente, mais vive et continue, que les vices font aux mœurs: guerre d'autant plus funeste que la patrie n'a par elle-même aucun moyen de l'éviter ou de la soutenir. Permettez qu'à l'exemple de Socrate, je mette dans sa bouche le discours qu'elle eût en droit d'adresser à ses enfants:

“ C'est ici que vous avez reçu la vie, et que de sages institutions ont perfectionné votre raison. Mes lois veillent à la sûreté du moindre des citoyens, et vous avez tous fait un serment, formel ou tacite, de consacrer vos jours à mon service. Voilà mes titres: quels sont les vôtres, pour donner atteinte aux mœurs, qui servent mieux que les lois de fondement à mon empire? Ignorez-vous qu'on ne peut les violer sans entretenir dans l'Etat un poison destructeur; qu'un seul exemple de dissolution peut corrompre une nation, et lui devenir plus funeste que la perte d'une bataille; que vous respecteriez la décence publique, s'il vous fallait du courage pour la braver, et que le faste avec lequel vous étalez des excès qui restent impunis, est une

lâcheté aussi méprisable qu'insolente ?

“ Cependant vous osez vous approprier ma gloire, et vous enorgueillir aux yeux des étrangers, d'être nés dans cette ville qui a produit Solon et Aristide, de descendre de ces héros qui ont fait si souvent triompher mes armes. Mais quels rapports y a-t-il de communs entre ces sages et vous ? Je dis plus : qu'y a-t-il de commun entre vous et vos aïeux ? Savez-vous qui sont les compatriotes et les enfans de ces grands hommes ? les citoyens vertueux, dans quelque état qu'ils soient nés, dans quelque intervalle de temps qu'ils puissent naître.

“ Heureuse leur patrie, si, aux vertus dont elle s'honore, ils ne joignaient pas une indulgence qui concourt à sa perte² ! Ecoutez ma voix à votre tour, vous qui, de siècle en siècle, perpétuez la race des hommes précieux à l'humanité. J'ai établi des lois contre les crimes ; je n'en ai point décerné contre les vices, parce que ma vengeance ne peut être qu'entre vos mains, et que vous seuls pouvez les poursuivre par une haine vigoureuse. Loin de la contenir dans le silence, il faut que votre indignation tombe en éclats sur la licence qui détruit les mœurs, sur les violences, les injustices et les perfidies qui se déroberont à la vigilance des

lois ; s
la fau
qui su
dites p
faut a
des co
une ve
pas à l

“ Sc
si tout
prend
qu'il e
trouve
dans l
tion, d
progrè
dieux c
prises,
de réfo

Si n
nous v
par not
abando
séjour
tons pa
coup d
rare qu

ente ?
 approprier ma
 yeux des étran-
 e qui a produit
 e de ces héros
 er mes armes.
 communs entre
 : qu'y a-t-il de
 x ? Savez-vous
 enfans de ces
 vertueux, dans
 dans quelque
 t naître.
 ux vertus dont
 pas une indul-
 ! Ecoutez ma
 siècle en siècle,
 précieux à l'hu-
 re les crimes ;
 es vices, parce-
 e qu'entre vos
 les poursuivre
 de la contenir
 re indignation
 qui détruit les
 justices et les
 vigilance des

lois ; sur la fausse probité , la fausse modestie , la fausse amitié et toutes ces viles impostures qui surprennent l'estime des hommes ; et ne dites pas que les temps sont changés , et qu'il faut avoir plus de ménagemens pour le crédit des coupables : une vertu sans principes est une vertu sans ressources ; dès qu'elle ne frémit pas à l'aspect des vices , elle en est souillée.

“ Songez qu'elle ardeur s'emparerait de vous si tout à coup on vous annonçait que l'ennemi prend les armes , qu'il est sur vos frontières , qu'il est à vos portes. Ce n'est pas là qu'il se trouve aujourd'hui ; il est au milieu de vous : dans le sénat , dans les assemblées de la nation , dans les tribunaux , dans vos maisons. Ses progrès sont si rapides , qu'à moins que les dieux ou les gens de bien n'arrêtent ses entreprises , il faudra bientôt renoncer à tout espoir de réforme et de salut. ”

Si nous étions sensibles aux reproches que nous venons d'entendre , la société , devenue par notre excessive condescendance un champ abandonné aux tigres et aux serpens , serait le séjour de la paix et du bonheur. Ne nous flattons pas de voir un pareil changement : beaucoup de citoyens ont des vertus ; rien de si rare qu'un homme vertueux , parce que , pour

l'être en effet , il faut avoir le courage de l'être dans tous les temps , dans toutes les circonstances , malgré tous les obstacles , au mépris des plus grands intérêts.

Mais si les âmes honnêtes ne peuvent pas se confédérer contre les hommes faux et pervers ; qu'elles se liguent du moins en faveur des gens de bien ; qu'elles se pénètrent surtout de cet esprit d'humanité qui est dans la nature , et qu'il serait temps de restituer à la société , d'où nos préjugés et nos passions l'ont banni. Il nous apprendrait à n'être pas toujours en guerre les uns avec les autres , à ne pas confondre la légèreté de l'esprit avec la méchanceté du cœur , à pardonner les défauts , à éloigner de nous ces préventions et ces défiances , sources funestes de tant de dissensions et de haines. Il nous apprendrait aussi que la bienfaisance s'annonce moins par une protection distinguée et des libéralités éclatantes , que par le sentiment qui nous intéresse aux malheureux.

Vous voyez tous les jours des citoyens qui gémissent dans l'infortune , d'autres qui n'ont besoin que d'un mot de consolation , et d'un cœur qui se pénètre de leurs peines ; et vous demandez si vous pouvez être utiles aux hommes , et vous demandez si la nature nous a donné

des cor
afflige
elle rép
rations
bien à
j'en pr
éprouve
vie des
des an
aurez p
succès ,
recueilli
Ne cr
ront leu
caractèr
le fer. N
ils fuiron
ront , si
accompag
car si voi
vous don
protégé n
fois : Cel
celui qui
vous dis q
mier l'oub
Est-ce par

des compensations pour les maux dont elle nous afflige ! Ah ! si vous saviez quelles douceurs elle répand dans les âmes qui suivent ses inspirations ! Si jamais vous arrachez un homme de bien à l'indigence , au trépas , au déshonneur , j'en prends à témoin les émotions que vous éprouverez ; vous verrez alors qu'il est dans la vie des momens d'attendrissement qui rachètent des années de peines. C'est alors que vous aurez pitié de ceux qui s'alarmeront de vos succès , ou qui les oublieront après en avoir recueilli le fruit.

Ne craignez point les envieux : ils trouveront leur supplice dans la dureté de leur caractère ; car l'envie est une rouille qui ronge le fer. Ne craignez pas la présence des ingrats ; ils fuiront la vôtre , ou plutôt ils la rechercheront , si le bienfait qu'ils ont reçu de vous fut accompagné et suivi de l'estime et de l'intérêt ; car si vous avez abusé de la supériorité qu'il vous donne , vous êtes coupables , et votre protégé n'est qu'à plaindre. On a dit quelquefois : Celui qui rend un service doit l'oublier ; celui qui le reçoit , s'en souvenir ; et moi je vous dis que le second s'en souviendra , si le premier l'oublie. Et qu'importe que je me trompe ? Est-ce par intérêt qu'on doit faire le bien ?

BARTHELEMY. Voyage d'Anacharsis.

SERVIR SA PATRIE.

Tout homme en naissant contracte l'obligation d'aimer sa patrie, et en se nourrissant dans son sein, il ratifie l'engagement de vivre et de mourir pour elle. Mais la patrie, ayant divers besoins, n'exige pas de tous ses enfans les mêmes sacrifices : les uns versent leur sang dans les combats, les autres arrosent nos campagnes de leurs sueurs, d'autres levant les mains au ciel, prient pour notre prospérité, ou pleurent sur nos crimes, tandis que d'autres, veillant sur le dépôt des lois, maintiennent parmi les citoyens les droits de l'équité et de la justice. Mais si, tout à coup, fondant sur nous, un ennemi cruel ravageait nos possessions, enlevait ou égorgeait nos frères, renversait nos temples, nos lois, nos autels, et menaçait l'Etat d'une subversion entière, au premier cri d'effroi et de douleur de la patrie éplorée, descendant de leurs tribunaux, suspendant leurs sacrifices, s'arrachant de leurs cloîtres, accourant de leurs déserts, juges, prélats, cénobites, solitaires, viendraient grossir la troupe des guerriers, donner l'exemple du zèle et du courage, et s'ils ne savaient combattre, du moins ils sauraient mourir

Tout
soldat
que la
appelle
citoyen
bien a
de mi
une vi
blique
resserr
destina
succéd
vienne
protég
jour qu
cêtres,
pas da
jour qu
citoyen
prendre
chant l
sa char
et vien
tous ce
honora
du Die
nouvea

Tout homme naît donc soldat, quoique tout soldat ne porte point les armes. Mais le jour que la patrie, croyant avoir besoin de son bras appelle un citoyen à son secours, ou que, ce citoyen venant s'offrir de lui-même, elle veut bien agréer ses services, il reçoit le caractère de ministre armé pour sa défense, il devient une victime honorable dévouée à la sûreté publique, et par un engagement solennel, il resserre ses premiers nœuds, il retourne à sa destination originaire. C'est donc le jour que, succédant au trône de leurs pères, nos rois viennent prendre sur l'autel le glaive pour nous protéger et le sceptre pour nous conduire; le jour que, marchant sur les traces de leurs ancêtres, notre jeune noblesse fait les premiers pas dans la carrière où ils se sont illustrés; le jour que la patrie, sonnant l'alarme, invite le citoyen qui n'a pas fait choix d'une profession à prendre parti sous ses enseignes, ou qu'arrachant le pâtre à ses troupeaux, le cultivateur à sa charrue, elle lui dit: "Cesse de me nourrir, et viens me défendre;" c'est en ce jour que tous ces enfans de l'Etat passent dans la classe honorable de ses défenseurs. Là, sous les yeux du Dieu des armées, qui fait la revue de ses nouveaux soldats, chacun d'eux, en se revêtant

de ses armes, reçoit comme en dépôt la sûreté de nos campagnes, le repos de nos villes, la vie, la liberté de ses frères ; il devient l'épée et le bouclier de celui qui n'en a point, ou dont le bras, trop faible pour les porter, ne saurait en faire usage ; et Dieu lui dit, comme à Josué, comme à Gédéon, comme à tous les chefs de son peuple : " Allez, voici mes ordres ; soyez vaillans ! . . . "

DE NOÉ. Discours pour une Bénédiction des Drapeaux.

LE MEUNIER SANS-SOUCI.

. CES malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois,
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore,
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore :
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond.

.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter¹, boire et courir les cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettric.

Sur
S'éleva
Le ven
D'y viv
Et, de
Il y tou
Fort
Le mou
Et des
Allaie
Sans-Sc
Devait
Frédéric
Et du n
Hélas
Que touj
Que la s
Tourme
En cette
Il lorgna
On av
Où le ch
Il fallait
Rétrécir
Des b
Fit venir
" Il nous
de
— Rien
so

Sur le riant coteau par le prince choisi,
 S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
 Le vendeur de farine avait pour habitude
 D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
 Et, de quelque côté que vint souffler le vent,
 Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Fort bien achalandé³, grâce à son caractère;
 Le moulin prit le nom de son propriétaire;
 Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
 Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
 Sans-Souci!... ce doux nom d'un favorable augure
 Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure:
 Frédéric le trouva conforme à ses projets,
 Et du nom du moulin honora son palais,

Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
 Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre:
 Que la soif d'envahir et de défendre ses droits
 Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
 En cette occasion le roi fut le moins sage;
 Il lorgna³ du voisin le modeste héritage.

On avait fait des plans fort beaux sur le papier,
 Où le chétif enclos⁴ se perdait tout entier.
 Il fallait sans cela renoncer à la vue,
 Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.

Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
 F'fit venir le meunier, et d'un ton important:
 " Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en
 donne ?

— Rien du tout : car j'entends ne le vendre à per-
 sonne.

Il vous faut est fort bon. . . mon moulin est à moi. . .
 Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
 — Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y
 garde.

— Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que
 je le garde :

Voilà mon dernier mot. ” Ce refus effronté
 Avec un grand scandale au prince est raconté.
 Il mande auprès de lui le meunier indocile ;
 Presse, flatte, promet ; ce fut peine inutile ,
 Sans-Souci s'obstinait. “ Entendez la raison ,
 Sire , je ne peux pas vous vendre ma maison :
 Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
 C'est mon Potsdam ⁶, à moi. Je suis tranchant peut-
 être :

Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez , mille ducats ⁷ ,
 Au bout de vos discours , ne me tenteraient pas ;
 Il faut vous en passer, je l'ai dit , j'y persiste. ”

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
 Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
 “ Parbleu ! de ton moulin c'est bien être entêté ;
 Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
 Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre !
 Je suis le maître.—Vous ! . . de prendre mon moulin ?
 Oui , si nous n'avions pas de juges à Berlin. ”

Le monarque , à ce mot , revient de son caprice.
 Charmé que sous son règne on crût à la justice ,
 Il rit , et se tournant vers quelques courtisans :
 “ Ma foi , messieurs , je crois qu'il faut changer nos
 plans.

Voisin
 Qu'a
 Le plu
 Ce mè
 Se per
 Témoi
 Qu'à p
 Epris d
 Il mit
 On resp

GLAUCO
 Mais p
 Elle av
 Glauco
 Pour a
 Il s'est
 Sitôt q
 Aucun
 Parler
 Socra
 “ Plus
 “ Votr
 “ Vous
 “ De l

Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique."

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?

Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

ANDRIEUX.

SOCRATE ET GLAUCON.

GLAUCON avait trente ans, bon air, belle figure ;
Mais parmi les présents que lui fit la nature,
Elle avait oublié celui du jugement.
Glaucou se croyait fait pour le gouvernement.
Pour avoir en jadis un peu de rhétorique,
Il s'estimait au monde un personnage unique ;
Sitôt qu'à la tribune il s'était accroché,
Aucun pouvoir humain ne l'en eût détaché.
Parler à tout propos était sa maladie.

Socrate l'abordant : " Plus je vous étudie,

" Plus je vois, lui dit-il, le but où vous visez.

" Votre projet est beau, s'il n'est des plus aisés.

" Vous voulez gouverner, vous désirez qu'Athènes

" De l'Etat en vos mains remette un jour les
rènes ?"

- “ Je l'avoue. ” — “ Et sans doute , à vos concitoyens ,
 “ Vous pairez cet honneur en les comblant de biens ? ”
 — “ C'est là tout mon désir , ” — “ Il est louable , et j'aime
 “ Que l'on serve à la fois sa patrie et soi-même.
 “ A ce plan, dès long-temps, vous avez dû penser ;
 “ Par où donc , dites - moi , comptez - vous commencer ? ”
 — Glaucon resta muet , contre son ordinaire.
 Il cherchait sa réponse. — “ Un très-grand bien à faire
 “ Ce serait , dit Socrate , en ce besoin urgent ,
 “ Dans le trésor public d'amener de l'argent.
 “ N'allez-vous pas d'abord restaurer nos finances ,
 “ Grossir les revenus , supprimer les dépenses ? ”
 — “ Oui ; ce sera bien là le premier de mes soins. ”
 — “ Il faut recevoir plus , il faut dépenser moins.
 “ Vous avez , à coup sûr , calculant nos ressources ,
 “ Des richesses d'Athènes approfondi les sources ?
 “ Vous savez quels objets forment nos revenus ? ”
 — “ Pas très-bien ; ils me sont , la plupart , inconnus. ”
 — “ Vous êtes plus au fait , je crois , du militaire. ”
 — “ Six mois sous Périclès j'ai servi volontaire. ”
 — “ Ainsi nous vous verrons , de nos braves guerriers
 “ Par vos vastes projets préparer les lauriers ?
 “ Vous savez comme on fait subsister une armée ,
 “ Par quels soins elle doit être instruite et formée ? ”

— “ J
 — “ V
 “ J'en

“ J'en
 “ Si, j

“ L'A

“ Pren

“ Une

“ Sur

— “ E

— “ P

“ Je su

“ Mais

“ Pour

“ De ré

“ Vient

“ Qui v

“ On se

“ Allez

“ Vous

Il devin

Il écoute

Chez le

Son ami

J'ai lu e

Puisse-t-

doute , à vos

s comblant de

Il est louable ,

et soi-même.

ez dû penser ;

ez - vous com-

dinaire.

-grand bien à

n urgent ,

l'argent.

nos finances ,

dépenses ? ”

de mes soins.”

en penser moins.

os ressources ,

i les sources ?

os revenus ? ”

rt, inconnus.”

du militaire.”

volontaire.”

nos braves

lauriers ?

une armée ,

e et formée ? ”

— “ Je n'ai pas ces détails très présents à l'esprit. ”

— “ Vous avez, là-dessus, quelque mémoire écrit,

“ J'entends. ” — “ Mais non. ” — “ Tant pis ; vous
me l'auriez fait lire ;

“ J'en aurais profité. Du moins vous pouvez dire

“ Si, payant nos travaux par des dons suffisants,

“ L'Attique ¹ peut nourrir ses nombreux habitants ;

“ Prenez-y garde au moins ; une erreur indiscrete ,

“ Une mauvaise loi produirait la disette.

“ Sur ce point important qu'avez-vous su prévoir ?

— “ En vérité , Socrate , on ne peut tout savoir. ”

— “ Pourquoi donc parlez-vous sur toutes les ma-
tières ?

“ Je suis un homme simple, et j'ai peu de lumières ;

“ Mais retenez de moi ce salutaire avis :

“ Pour savoir quelque chose il faut l'avoir appris.

“ De régir les états la profonde science.

“ Vient-elle sans étude et sans expérience ?

“ Qui veut parler sur tout souvent parle au hasard.

“ On se croit orateur ; on n'est que babillard.

“ Allez , instruisez-vous ; et quelque jour peut-être

“ Vous nous gouvernerez. ” Glaucôn sut se connaître ;

Il devint raisonnable ; et depuis ce jour-là

Il écouta , dit-on , plus qu'il ne parla.

Chez le doux Xénophon ² l'élève de Socrate ³ ,
Son ami , son vengeur au sein d'Athènes ingrate ,
J'ai lu ce dialogue , et je vous le traduis ⁴ ,
Puisse-t-il corriger les Glaucons d'aujourd'hui !

ANDRIEUX.

LES MIRACLES DE JESUS-CHRIST.

CEPENDANT il paraît à ce peuple étonné¹
 Un homme (si ce nom lui peut être donné)
 Qui, sortant tout à coup d'une retraite obscure,
 En maître et comme Dieu commande à la nature,
 A sa voix sont ouverts des yeux longtemps fermés,
 Du soleil qui les frappe éblouis et charmés.
 D'un mot il fait tomber la barrière invincible
 Qui rendait une oreille aux sons inaccessible ;
 Et la langue qui sort de la captivité,
 Par de rapides chants bénit sa liberté.
 Des malheureux traînaient leurs membres inutiles,
 Qu'à son ordre à l'instant ils retrouvent dociles.
 Le mourant étendu sur un lit de douleurs,
 De ses fils désolés court essuyer les pleurs.
 La mort même n'est plus certaine de sa proie.
 Objet tout à la fois d'épouvante et de joie,
 Celui que du tombeau rappelle un cri puissant,
 Se relève, et sa sœur pâlit en l'embrassant.
 Il ne repousse point les fleuves vers leur source ;
 Il ne dérange pas les astres dans leur course.
 On lui demande en vain des signes dans les cieux ?
 Vient-il pour contenter les esprits curieux ?
 Ce qu'il fait d'éclatant, c'est sur nous qu'il l'opère,
 Et pour nous sort de lui sa vertu salutaire.
 Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour :
 Sa puissance toujours annonce son amour.
 Mais c'est peu d'enchanter les yeux par ces mer-
 veilles ;

Il par
 Par lu
 Par lu
 Lui se
 Il par
 Il éton
 Dans
 Il par
 Qu'em
 Il n'ac
 Ses de
 C'est e

 D'un c
 Un dis
 Et qui
 Lui de
 Un mo
 Dès ce
 Et lais
 Quitto
 Cepen
 D'un
 Jadis
 Que se
 Tout c
 S'il se
 Proscr
 Paix s
 C'est t

Il parle : ses discours ravissent les oreilles.
 Par lui sont annoncés de terribles arrêts ;
 Par lui sont révélés de sublimes secrets.
 Lui seul n'est point ému des secrets qu'il révèle :
 Il parle froidement d'une gloire éternelle ;
 Il étonne le monde , et n'est point étonné ;
 Dans cette même gloire il semble qu'il soit né ;
 Il paraît ici-bas peu jaloux de la sienne.
 Qu'empressé de l'entendre un peuple le prévienne :
 Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés
 Ses dogmes rigoureux , ses dures vérités.
 C'est en vain qu'on murmure, il faut croire, il l'or-
 donne :
 D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.
 Un disciple qui vient se jeter dans ses bras ,
 Et qui renonce à tout pour marcher sur ses pas ,
 Lui demande par grâce un délai nécessaire ,
 Un moment pour aller ensevelir son père.
Dès ce moment suis-moi , lui répond-il alors,
Et laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts.
 Quittons tout pour lui seul, que rien ne nous arrête,
 Pendant il n'a pas où reposer sa tête.
 D'un tel législateur quel sera le destin ?
 Jadis de la vertu Platon prévit la fin.
 Que son héros , dit-il , attende avec courage
 Tout ce que des méchants lui prépare la rage.
 S'il se montre à la terre , à la terre arraché ;
 Proscrit , frappé , sanglant , à la croix attaché ;
 Paix secrète du cœur , gage de l'innocence ,
 C'est toi seule à sa mort qui seras sa défense.

L'oracle est accompli. Le juste est immolé.
 Tout s'ément, et des bords du Jourdain désolé
 Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre.
 D'intrépides humains courent pour le répandre :
 Ils volent : l'univers est rempli de leur voix :

“ Repentez-vous, pleurez, pleurez, et montez à
 sa croix.”

“ Quel que soit le forfait, la victime l'expie.

“ Vous avez fait mourir le maître de la vie :

“ Celui que vos bourreaux traînaient en criminel,

“ Est l'image, l'éclat, le fils de l'Éternel.

“ Ce Dieu dont la parole enfanta la lumière,

“ Couché dans un tombeau, dormait dans la pous-
 sière ;

“ Mais la mort est vaincue et l'enfer dépouillé.

“ La nature a frémi, son Dieu s'est réveillé.

“ Il vit, nos yeux l'ont vu. Croyez.” Parole
 étrange !

Ils commandent de croire, on les croit, et tout
 change.

RACINE le fils.

LA CONSCIENCE.

PARTOUT nous rendons hommage, par nos
 troubles et par nos remords secrets, à la sain-
 teté de la vertu que nous violons ; partout un
 fonds d'ennui et de tristesse inséparable du

crime
 sont le
 la terr
 vaine
 trahit t
 marche
 trouble
 croyons
 qui vie
 reurs se
 tes nous
 et le cri
 de goût
 vautour
 déchirer
 nous a l

DU RE

La co
 l'immort
 au milie
 par se ju
 bitre sou
 n'est qu

crime nous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui nous était destiné sur la terre. Nous avons beau faire montre d'une vaine intrépidité, la conscience criminelle se trahit toujours elle-même. Les terreurs cruelles marchent partout devant nous; la solitude nous trouble; les ténèbres nous alarment; nous croyons voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent toujours nous reprocher les horreurs secrètes de notre âme; des songes funestes nous remplissent d'images noires et sombres; et le crime, après lequel nous courons avec tant de goût, court ensuite après nous comme un vautour cruel, et s'attache à nous pour nous déchirer le cœur et nous punir du plaisir qu'il nous a lui-même donné.

MASSILLON.

DU REMORES ET DE LA CONSCIENCE.

La conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre âme. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre

organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable? Pourquoi le remords est-il si terrible qu'on préfère souvent se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie, et dort; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est inquiet et mobile; il n'ose fixer le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter: il voit au milieu de la nuit des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage; il découvre le goût du poison jusque dans les mets qu'il a lui-même apprêtés; son oreille, d'une extrême subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et, en embrassant son ami, il croit sentir sous ses vêtemens un poignard caché.

CHATEAUBRIAND. *Génie du
Christianisme.*

C
imm
être
juge
l'ho
l'ex
acti
m'él
privi
l'aid
raison
G
cet
pouv
de c
nous
dans
Mais
fant
à tou
peu q
la la
oublie
retrai
vante

MEME SUJET.

CONSCIENCE ! conscience ! instinct divin ; immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infallible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu ! c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreur en erreur, à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe.

Grâces au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philosophie, nous pouvons être hommes sans être savans ; dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres frais un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le reconnaître et le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent ? Ah ! c'est qu'il nous parle la langue de la nature que tout nous a fait oublier. La conscience est timide ; elle aime la retraite et la paix ; le monde et le bruit l'épouvantent ; les préjugés dont on l'a fait naître sont

ses plus cruels ennemis ; elle fuit ou se tait devant eux. Leur voix bruyante étouffe la sienne , et l'empêche de se faire entendre ; le fanatisme ose la contrefaire , et dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus , elle ne nous répond plus ; et , après de si longs mépris pour elle , il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûte de la bannir.

J. J. ROUSSEAU. *Emile*.

LE NID.

Moins on tient de place , plus on est à couvert :
Une feuille suffit au nid de l'oiseau-mouche.

BERNADIN DE ST. PIERRE.

DE ce buisson de fleurs approchons-nous ensemble :

Vois-tu ce nid posé sur la branche qui tremble ?
Pour le couvrir , vois-tu les rameaux se ployer ?
Les petits sont cachés sous leur couche de mousse ;
Ils sont tous endormis ! . . . Oh ! viens , ta voix est douce :

Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes encor la mère les recouvre ;
Son œil appesanti se referme et s'entr'ouvre ,

Et son amour souvent lutte avec le sommeil :
 Elle s'endort enfin. . . Vois comme elle se repose !
 Elle n'a rien pourtant qu'un nid sous une rose
 Et sa part de notre soleil.

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile,
 A peine s'il contient sa famille tranquille ;
 Mais là le jour est pur et le sommeil est doux,
 C'est assez ! . . . Elle n'est ici que passagère ;
 Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,
 Et son aile les couvre tous.

Et nous, pourtant, mortels, nous passagers com-
 me elle,

Nous fondons des palais quand la mort nous appelle ;
 Le présent est flétri par nos vœux d'avenir ;
 Nous demandons plus d'air, plus de jour, plus d'es-
 pace,

Des champs, un toit plus grand ! . . . Ah ! faut-il
 tant de place

Pour aimer un jour . . . et mourir !

E. SOUVESTRE.

LE MONTAGNARD EMIGRÉ.

COMBIEN j'ai douce souvenance
 Du joli lieu de ma naissance !

Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
de France !

O mon pays, sois mes amours
Toujours.

Te souvient-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière
Nous pressait sur son sein joyeux ,

Ma chère !

Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore ?
Et de cette tant vieille tour

Du Maure,

Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te touvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,

Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau ?

Oh! qui me rendra mon Hélène
Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours

Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours !

M. DE CHATEAUBRIAND.

LA PAUVRE FILLE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs ;
Sa mère lui portait sa douce nourriture ;
Mes yeux se sont mouillés de pleurs !

Oh pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
Rien ne m'appartient sur la terre ;
Je n'ai pas même de berceau !
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée

Ne m'appellent jamais leur sœur !
 Je ne partage point les jeux de la veillée ;
 Jamais sous un toit de feuillée
 Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
 Et de loin je vois sa famille
 Autour du sarment qui pétille,
 Chercher sur ses genoux les caresses du soir.
 Vers la chapelle hospitalière
 En pleurant j'adresse mes pas :
 La seule demeure ici-bas
 Où je ne sois point étrangère,
 La seule devant moi qui ne se ferme pas !

Souvent je contemple la pierre
 Où commencèrent mes douleurs :
 J'y cherche la trace des pleurs
 Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère !

Souvent aussi mes pas errants
 Parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;
 Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents ;
 La pauvre fille est sans parents
 Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.
 J'ai pleuré quatorze printemps
 Loin des bras qui m'ont repoussée ;
 Reviens, ma mère : je t'attends
 Sur la pierre où tu m'as laissée.

M. ALEX. SOUMET.

HELAS
 Où l'âme
 L'heure
 Quand
 On rete
 On me
 Mais du
 Annonç
 Chaque
 Et
 Tout ce
 Quand l
 Mon pèr
 Et j'atte
 Une ten
 J
 M
 I
 Je pleu
 Ce long
 Je ne pu
 Sans dir
 Son ima
 Ah ! qua
 O mon p
 Aux lieu

L'ANNIVERSAIRE.

HELAS ! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne ; j'écoute . . . O regrets ! ô douleurs !
Quand cette heure eut sonné , je n'avais plus de
père :

On retenait mes pas loin du lit funéraire ;
On me disait : " il dort ; " et je versais des pleurs.
Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour ,
Chaque son retentit dans mon âme navrée ,
Et je crus mourir à mon tour.

Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir ,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir ,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir ;

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits ;
Inconsolable en mes ennuis

Je pleurais tous les jours , même auprès de ma
mère.

Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci ;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père ,
Sans dire en soupirant : " j'avais un père aussi ! "
Son image est toujours présente à ma mémoire.
Ah ! quand la pâle Automne aura jauni les bois ,
O mon père , je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.

Sur ces bords que la Somme arrose
 J'irai chercher l'asile où ta cendre repose ;
 J'irai d'une modeste fleur
 Orner la tombe respectée,
 Et, sur la pierre encor de larmes humectée,
 Redire ce chant de douleur.

MILLEVOYE.

LA GLOIRE HUMAINE.

Le propre de la gloire, c'est d'amasser autour de soi tout ce qu'elle peut. L'homme se trouve trop petit tout seul. Il tâche de s'agrandir et de s'accroître comme il peut. Il pense qu'il s'incorpore tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartemens qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Il ne peut augmenter sa taille et sa grandeur naturelle, il y applique ce qu'il peut par le dehors, et s'imagine qu'il devient plus grand, et qu'il se multiplie quand on parle de lui, quand il est dans la bouche de tous les hommes, quand il fait du bruit dans le monde. La vertu toute seule lui paraît trop unie et trop simple.

Quelquefois, à la vérité, la gloire se présente

ES:

me arrose
e repose;

humectée,
r.

MILLEVOYE.

AINE.

t d'amasser au-
ut. L'homme se
he des'agrandir
. Il pense qu'il
e, tout ce qu'il
. Il s'imagine
qu'il augmente,
usse, avec son
augmenter sa
, il y applique
s'imagine qu'il
multiplie quand
as la bouche de
a bruit dans le
ui paraît trop
ire se présente

comme d'elle-même, et vient, pour ainsi dire, de bonne grâce. Alors je ne sais qui me dit dans le cœur que nous la méritons d'autant plus que nous l'avons moins recherchée; mais elle n'en est alors que plus dangereuse.

BOSSUET.

FIN DE LA TROISIEME PARTIE.

L.
an r
Fran
Espa
rédi
contr
facili
seins
tirer
pêche
sur le
prem

Le

COURS DE LECTURES,

QUATRIÈME PARTIE.

HISTOIRE.

DECOUVERTE DU CANADA.

1534-1544.

Le traité de Cambrai avait rendu la paix au royaume. Philippe de Chabot, amiral de France, voyant le succès des Portugais et des Espagnols dans l'Amérique centrale et méridionale, où ils soumettaient d'immenses contrées à leur domination avec la plus grande facilité, proposa au roi de reprendre ses desseins sur le Nouveau-Monde, d'où il pourrait tirer comme eux de grandes richesses. Les pêcheries considérables qu'on avait établies sur les côtes de Terre-Neuve, étaient déjà un premier acheminement.

Le monarque qui avait conservé le goût des

entreprises lointaines, se voyant en paix avec ses voisins, agréa le projet de son amiral, et choisit Jacques Cartier, habile navigateur de St.-Malo, pour le mettre à exécution. Lorsque la nouvelle en parvint aux rois d'Espagne et de Portugal, ils se recrièrent : *Eh quoi !* dit en riant François I, quand on lui rapporta leurs prétentions, *ils partagent tranquillement entre eux toute l'Amérique sans souffrir que j'y prenne part comme leur frère ! Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue ce vaste héritage ?*

Cartier partit de St.-Malo dans le printemps de 1534, avec deux bâtiments de 60 tonneaux et 61 hommes d'équipage, et parvint, au bout de 20 jours, à Terre-neuve, d'où il pénétra par le détroit de Belle-Ile dans le golfe St. Laurent. Il parcourut une partie des côtes de cette mer intérieure de 106 lieues de long sur 79 de large, trafiquant avec les indigènes et examinant attentivement le pays. Il passa deux mois et demi à cette course.

Dans ce premier voyage, il ne fit aucune découverte importante, la plupart des parages qu'il visita étant déjà connus des pêcheurs, qui y avaient même donné des noms à plu-

si
ari
ve
de
Ch
por
lan
cou
pay
pro
de
bler

T
pas
tard
rels
Fran
lui
ce fl
la ro
eut
de le

(*)
Miran
de dé
1542,
1843,
histor

n paix avec
n amiral, et
vigateur de
on. Lorsque
Espagne et
quo! dit en
pporta leurs
lement entre
ne j'y prenne
is bien voir
leur lègue ce

e printemps
60 tonneaux
int, au bout
pénétra par
St. Laurent.
e cette mer
sur 79 de
s et exami-
passa deux

fit aucune
des parages
s pêcheurs,
oms à plu-

sieurs caps.* Il reconnut cependant la côte aride et désolée du Labrador, longea Terreneuve jusqu'au cap de Raye, passa devant les îles de la Magdeleine et entra dans la Baie des Chaleurs, à laquelle il donna ce nom qu'elle porte encore, à cause de sa température brûlante au moment qu'il y parut. Selon la coutume européenne, il prit possession du pays pour son maître en élevant, malgré les protestations d'un vieux chef indien, une croix de bois sur une pointe de terre située probablement entre cette baie et le cap des Rosiers.

Toutefois cette première expédition ne fut pas sans fruit, puisqu'elle le conduisit plus tard à la découverte du St. Laurent. Deux naturels de Gaspé qu'il avait emmenés avec lui en France, sont les premiers, à ce qu'il paraît, qui lui donnèrent connaissance de l'existence de ce fleuve ; et nous sommes porté à croire, par la route qu'il suivit, que son second voyage eut principalement pour objet la vérification de leur rapport tant sur ce fleuve que sur les

(*) Comme le cap Royal, le cap d'Orléans près de Miramichi, le cap de Montmorenci, etc. V. *Voyages de découvertes au Canada entre les années 1534 et 1542, par Jacques Cartier*, imprimés à Québec, en 1843, sous la direction de la Société littéraire et historique de cette ville.

contrées qu'il traversait depuis Montréal jusqu'à la mer. (2)

Cependant la cause des découvertes ralliait tous les jours de nouveaux amis et d'utiles défenseurs. A Philippe de Chabot, vint se joindre Charles de Mouy, sieur de la Maille-raie, vice-amiral, qui s'en montra l'un des plus actifs partisans et l'encouragea de toute son influence. Il obtint pour le second voyage de Cartier des pouvoirs beaucoup plus amples que ceux de l'année précédente, et lui fit donner trois navires et de bons équipages.

Suivant l'usage à cette époque de piété, le navigateur malouin voulut avant de se mettre en mer avec ses compagnons, implorer la protection de celui qui commande aux flots et

(2) " Il y a entre les terres du sud et du nord, environ 30 lieues, et plus de 200 brasses de profond. Et nous ont les sauvages certifié être le chemin et commencement du grand fleuve de *Hochelaga* et chemin du Canada, lequel allait toujours en étroitissant jusqu'au Canada ; et puis que l'on trouva l'eau douce au dit fleuve, qui va si loin que jamais homme n'avait été au bout qu'ils eussent ouï, et qu'autre passage n'y avait que par bateaux. Et voyant leur dire, et qu'ils affirmaient n'y avoir autre passage, ne voulut le dit capitaine passer outre jusqu'après avoir vu le reste " des côtes au nord et au sud.— *Second voyage de Cartier.*

aux tempêtes, et qui se plaisait alors à agrandir chaque jour les bornes du monde connu par des miracles beaucoup plus grands que tous ceux qu'on avait encore vus. Ils se rendirent en corps à la cathédrale de St.-Malo. Là, après avoir assisté à une messe solennelle et communiqué très dévotement, les aventureux marins reçurent de l'évêque, revêtu de ses habits pontificaux et entouré de son clergé, la bénédiction pastorale.

L'escadre portant 110 hommes et des provisions pour un long voyage, ouvrit alors ses voiles à un vent favorable dans le mois de mai, (1535). Cartier avait arboré son pavillon sur la Grande-Herminé, vaisseau de 100 à 120 tonneaux, comme capitaine général ; les deux autres plus petits formant le reste de l'escadre, étaient commandés par les capitaines Guillaume Le Breton, et Marc Jalobert. Plusieurs gentilshommes servaient à bord en qualité de volontaires. Dans la traversée qui fut excessivement longue on eut à subir des coups de vent d'orage qui dispersèrent les trois navires au loin. Cartier lui-même n'atteignit qu'en juillet la baie des Châteaux, située dans une île qui se trouve entre Terre-neuve et Labrador, et qu'il avait donnée pour

rendez-vous ; les deux autres bâtiments ne l'y rallièrent qu'au bout de 19 jours. Après quelque moment donné au repos l'on se mit en route en entrant dans le St.-Laurent par le nord de l'île d'Anticosti. On s'arrêta quelque temps dans une baie qui était peut-être l'embouchure de la rivière St.-Jean, à laquelle Cartier donna le nom de St.-Laurent, appellation qui, s'étendit ensuite au fleuve lui-même et au golfe par lequel ce fleuve se jette dans la mer. Sous la conduite des deux sauvages qu'il ramenait avec lui, il remonta ce fleuve plus de 200 lieues à partir de l'Océan, jusqu'au pied d'une île agréablement située, nommée depuis l'île d'Orléans. Selon le rapport de ces naturels, le pays se divisait alors en trois sections. Le Saguenay s'étendait de l'île d'Anticosti à l'île aux Condres. Le Canada, dont la principale bourgade était *Stadawoné*, aujourd'hui Québec, commençait à cette dernière île et se prolongeait en remontant le fleuve jusque vers Hochelaga, la dernière comme la plus riche et la plus populeuse portion de la contrée.

Le nom de *Canada*, donné ici par les indigènes eux-mêmes à une partie du pays à la totalité duquel il s'étend maintenant, ne laisse

aucun
gnific
villag
Ca
boucl
bient
d'éco
son, c
avec
qui p
dema
Stada
rempl
amica
sépar
Avant
les bra
grand

aucun doute sur l'origine de ce mot qui signifie, en dialecte indien, amas de cabanes, village.

Cartier fit mettre ses guides à terre pour s'aboucher avec les naturels, qui environnèrent bientôt ses navires dans leurs nombreux canots d'écorce. Ils offrirent aux Français du poisson, du maïs et des fruits. Cartier les reçut avec politesse et leur fit distribuer des présens qui parurent leur faire grand plaisir. Le lendemain, l'*Agouhanna*, c'est-à-dire le chef de Stadaconé, vint le visiter avec douze canots remplis d'indigènes. L'entrevue fut des plus amicales ; et les Européens et les sauvages se séparèrent forts contents les uns des autres. Avant de partir, le chef indien voulut baiser les bras du capitaine français, une des plus grandes marques de respect chez ces peuples.

GARNEAU, *Histoire du Canada.*

QUELQUES TRAITS DE LA VIE DE
WASHINGTON.

A l'époque où Washington était président des Etats-Unis, une demande lui fut adressée pour une place élevée et lucrative à laquelle il avait le droit de nommer. Celui qui faisait cette requête avait les meilleurs motifs d'espérer qu'il réussirait dans sa démarche, car il était l'un des plus anciens et des plus intimes amis de Washington. Il l'avait accompagné dans tout le cours de ses expéditions militaires, et avait reçu à diverses reprises des marques signalées de son attachement. Il était devenu, en quelque sorte, nécessaire au bonheur domestique du président, et tout le monde pensait qu'il lui suffirait de demander la place vacante pour y être appelé. Cette nomination devait établir de nouveaux rapports entre les deux compagnons d'armes, et donner au plus pauvre une agréable position pour le reste de ses jours.

La chose paraissait d'autant plus certaine que l'autre compétiteur avait été l'adversaire déclaré de plusieurs mesures politiques de

Wash
pouva
envers
attend
titres d
Washi
féréne
Que
ral, lo
nommé
tique,
associé
du che
Un a
quelque
dent, e
justice.
grand p
une gra
sera tou
mais av
pas pro
préciser
c'est un
Mes ser
ici. Je
pareil ca

LA VIE DE

était président
fut adressée
erative à la-
mer. Celui
les meilleurs
t dans sa dé-
us anciens et
ashington. Il
cours de ses
çu à diverses
e son attache-
que sorte, né-
du président,
i suffirait de
y être appelé.
de nouveaux
moins d'armes,
gréable posi-

plus certaine
l'adversaire
politiques de

Washington. Certes, l'illustre président ne pouvait avoir aucune obligation personnelle envers son antagoniste, et celui-ci n'avait à attendre qu'une stricte justice. En pesant les titres des deux concurrents, nul ne doutait que Washington ne donnât sans hésitation la préférence à son ami sur son ennemi.

Que l'on juge donc de l'étonnement général, lorsqu'on apprit que Washington avait nommé au poste vacant son adversaire politique, et laissé à l'écart celui qui s'était associé à tous les travaux et à tous les périls du chef de l'armée américaine !

Un ami commun se hasarda à présenter quelques observations sur ce sujet au président, et osa même prononcer le mot d'injustice. " Je vois mon vieil ami avec le plus grand plaisir, répondit Washington ; il occupe une grande place dans mon cœur ; il est et sera toujours le bienvenu dans ma maison ; mais avec toutes ses bonnes qualités, il n'est pas propre aux affaires. Son antagoniste a précisément les talents qui lui manquent, c'est un homme d'affaires ; et j'ai dû le choisir. Mes sentiments personnels n'ont rien à voir ici. Je ne suis pas Georges Washington en pareil cas, mais le président des Etats-Unis.

Comme Georges Washington, je rendrai à mon compagnon d'armes tous les services possibles ; comme président des Etats-Unis, je ne puis rien faire pour lui."

Telle était la haute et inaltérable probité de Washington. Assurément, la tentation était forte : obliger un ami, et quel ami ! écarter un ennemi ! lui prouver une fois du moins qu'on gardait le souvenir de ses attaques et de ses invectives ! Combien d'hommes d'état qui auraient succombé à cette épreuve, et pensé répondre aux intérêts publics en ne faisant que satisfaire leurs sentiments individuels ! Washington résista et triompha ; son intégrité fut plus puissante que ses souvenirs, son patriotisme plus fort que son amitié.

Mais d'où venait une si rare probité ? demandera-t-on. Washington était-il en dehors des faiblesses de la nature humaine ? Sans nous attacher à développer toutes les causes qui peuvent expliquer ce phénomène moral, nous citerons celle qui se rapporte à son éducation. Il avait perdu son père à l'âge de dix ans, et fut élevé par une mère pieuse et éclairée. Tous ses biographes attestent que c'était une femme extraordinaire, qui possédait, non seulement des facultés intellectuelles

du pre
morale
qui mo
truire s

Dans
aux dor
cheval
Washin
forme é
Quoiq
l'avait
aient t
Georges
de quel
la bande
coup d'
Georges
porté à
Il tient
crinière,
tend ven
lutte terr
prix dor
aucun p
gnons de
œil effra
que de s

je rendrai à mon
services possi-
tats-Unis, je ne

érable probité de
tentation était
ami ! écarter un
du moins qu'on
ques et de ses
mes d'état qui
reuve, et pensé
s en ne faisant
ts individuels !
a ; son intégrité
venirs, son pa-
tié.

re probité ? de-
ait-il en dehors
umaine ? Sans
ntes les causes
nomène moral,
orte à son édu-
à l'âge de dix
ère pieuse et
s attestent que
ire, qui possé-
intellectuelles

du premier ordre, mais encore les qualités morales les plus éminentes. Voici un fait qui montre de quelle manière elle savait instruire son fils.

Dans les vastes pâturages qui appartenaien-
aux domaines de la famille, il y avait un jeune
cheval à demi-sauvage auquel la mère de
Washington tenait beaucoup, à cause de sa
forme élégante et de la rapidité de sa course.
Quoiqu'il fût d'âge à être de service, nul ne
l'avait encore monté, et les plus hardis n'o-
saient tenter l'aventure. Un jour, cependant,
Georges se promit de le dompter avec l'aide
de quelques-uns de ses amis. Le jour venu,
la bande joyeuse s'assemble, et après beau-
coup d'efforts on parvient à brider le cheval.
Georges lui sauta en croupe, et le voilà em-
porté à travers champs par l'animal furieux.
Il tient bon, serre la bride, se penche sur la
crinière, et quoiqu'il en puisse arriver, il pré-
tend venir à bout de son dessein. C'était une
lutte terrible et désespérée, l'un voulant à tout
prix dompter l'autre, et l'autre ne voulant à
aucun prix se laisser dompter. Les compa-
gnons de Georges le suivaient de loin d'un
œil effrayé, et lui criaient de céder plutôt
que de s'exposer à perdre la vie. Enfin, le

cheval, qui courait avec la rapidité d'une flèche, fit un faux pas ; il se rompit dans sa chute un vaisseau sanguin et mourut sur le coup.

Georges revint mécontent, agité, après avoir vu les dernières convulsions du noble animal, et se troubla en pensant au compte qu'il devait rendre à sa mère. Ses amis s'écriaient tristement : " Que va dire votre mère ? et comment lui raconter cette fâcheuse affaire ? "

L'heure du déjeuner sonna. Lorsqu'ils furent assis à table, Mme Washington dit : " Eh bien ! messieurs, avez-vous vu mon beau cheval alezan dans votre course du matin ? " La question était simple, mais il était difficile d'y répondre. Chacun garda le silence, et la mère de Washington répéta ses paroles. Sur cela, Georges répondit avec une entière franchise : " Votre cheval alezan est mort. " Puis, il fit une narration exacte, de tout ce qui s'était passé. Pendant ce récit, on voyait sur le visage de Mme Washington les marques d'un vif déplaisir ; mais ce mouvement fut bientôt dissipé, et elle répondit d'un ton calme et affectueux : " *Je regrette mon cheval favori, mais je me réjouis de voir que mon fils dit toujours la vérité.* "

rapidité d'une
rompit dans sa
mourut sur le

gité, après avoir
noble animal,
ompte qu'il de-
mis s'écriaient
mère ? et com-
se affaire ? ”

aa. Lorsqu'ils
Washington dit :
us vu mon beau
se du matin ? ”
s il était diffi-
arda le silence,
éta ses paroles.
ec une entière
zan est mort.”
ete, de tout ce
écrit, on voyait
on les marques
nouvèlement fut
d'un ton calme
n cheval favori,
non fils dit tou-

Quelle admirable réponse ! Georges avait
commis une faute grave, et pouvait être juste-
ment réprimandé. Mais sa mère ne veut
apercevoir que la sincérité de son aveu, et en
quelques paroles lui fait mieux sentir l'im-
portance et le prix de la vérité que n'aurait
pu faire tout un volume.

C'est ainsi que Washington fut élevé ; c'est
ainsi qu'une femme chrétienne et intelligente
forma, sous la bénédiction de Dieu, ce noble
et magnanime caractère, qui a mérité l'admi-
ration de ses contemporains, et qui la conser-
vera jusqu'à la dernière postérité. Oh ! pour-
quoi n'avons-nous pas un grand nombre d'hom-
mes d'état qui lui ressemblent ! La probité !
la probité ! voilà ce qui nous est nécessaire
dans les chambres, dans l'administration, dans
la magistrature, dans le sanctuaire, dans nos
relations de voisinage, dans l'intérieur de la
famille, partout. Quel monde que celui où
de tels hommes seraient en majorité ! quel
monde que celui où ils sont en si petit
nombre !



PRISE DE QUEBEC PAR LES ANGLAIS.

Le 11 septembre, presque toutes les troupes anglaises débarquèrent, et montèrent par terre du côté sud du fleuve, jusqu'au-dessus de Québec ; la Rivière Etchemin fut traversée, et on embarqua tout le matériel de guerre au-dessus de Québec. Le 12, Wolfe remonta le fleuve jusqu'à trois lieues au dessus de Québec, vers le Cap Rouge. Cette feinte trompa Montcalm ; il détacha Bourgainville avec son armée de réserve, pour remonter le fleuve et empêcher les Anglais de débarquer sur la rive nord. Pendant la nuit les Anglais descendirent sans bruit la rivière sur des bateaux aidés par le courant ; à quatre heures du matin, ils commencèrent à débarquer.

Il est difficile de concevoir comment les Anglais purent débarquer, car les Français avaient des piquets tout le long du rivage ; ils devaient demander la consigne à tous les bateaux, et donner l'alarme en cas de danger. Le premier bateau fut interpellé ; alors le capitaine Donald M'Donald, du régiment des Highlanders de Frazer, étant parfaitement maître de la langue française, répondit au " Qui vive ? " interpellation des Français, le

ES ANGLAIS.

tes les troupes
èrent par terre
l'au-dessus de
fut traversée,
de guerre au-
lle remonta le
dessus de Qué-
feinte trompa
ville avec son
er le fleuve et
uer sur la rive
ais descendi-
bateaux aidés
du matin, ils

comment les
les Français
u rivage ; ils
tous les ba-
s de danger.
; alors le ca-
régiment des
parfaitement
répondit au
Français, le

mot de " La France." Alors la sentinelle demanda " A quel régiment ?" Le capitaine répondit " De la reine." Il savait par hasard que l'un des régiments de Bourgainville portait ce nom. Le soldat crut que c'était un convoi attendu et il répondit " Passe." Le bateau continua sans autre question. Un des soldats plus inquiet que les autres accourut au rivage et demanda " Pourquoi ne parlez-vous pas plus haut ?" Le capitaine répondit d'un ton bas " Tais-toi, nous serons entendus !" Le soldat crut avoir tort, et se retira sans autre question. Les bateaux continuèrent de descendre sans autre embarras et prirent terre à l'endroit nommé depuis Wolfe's Cove (L'Anse du Foulon).

Le général Wolfe fut un des premiers sur le rivage ; en voyant la difficulté d'escalader la côte, il dit familièrement au capitaine M'Donald. " Je ne crois pas qu'il soit possible de monter ici ; mais voyons, essayez." La côte est véritablement à pic en cet endroit ; on peut croire impossible de l'escalader ; mais les Highlanders se tenant aux branches qui croissent à la surface du sol, gravirent hardiment cette montée terrible. En arrivant au haut de la montée, il fallut déloger un faible

piquet qui défendait un étroit passage de la montée ; les soldats continuèrent à monter, et en arrivant en haut, ils furent mis en ordre de bataille. Après des efforts extraordinaires, les Anglais parvinrent tous en haut en peu de temps ; bientôt l'armée de Wolfe était rangée sur les hauteurs en arrière de la ville, faisant face aux endroits faibles des fortifications.

Lorsqu'é Montcalm reçut la nouvelle inattendue du débarquement de Wolfe, il conclut que si on ne pouvait le culbuter en bas des côtes, Québec était une ville perdue pour la France. Sous l'impression qu'un régiment seulement était sur les hauteurs, il perdit l'usage de sa prudence ordinaire ; comprenant que son ennemi avait déjà gagné beaucoup sur lui, en hasardant beaucoup, il résolut de combattre la troupe anglaise sans délai.

Il traversa la Rivière St. Charles le 13 au matin, laissant derrière lui une puissante forteresse, pour aller au devant d'un ennemi dont le nombre n'était pas connu, sans emmener d'artillerie, et sans attendre Bourgainville, qui à la tête de deux mille hommes, formait un corps d'observation. Avant même que ses forces fussent toutes arrivées, il commença le combat par une attaque brillante,

n'êt
Ang
mer
cent
voyé
chez
canc
des
sabr
la ba
avec
lerie
ramp
L'
que
tête d
dime
Souve
fortun
consid
sieurs
moins
de l'a
mortel
les sol
Wo.
mence

passage de la
à monter, et
s en ordre de
raordinaires,
ut en peu de
était rangée
ville, faisant
fications.

ouvelle inat-
se, il conclut
en bas des
due pour la
n régiment
s, il perdit
comprenant
é beaucoup
l résolut de
délai.

es le 13 au
issante for-
un ennemi
, sans em-
Bourgain-
e hor mes,
avant même
rrivées , il
e brillante,

n'étant qu'à environ sept à huit cents pieds des Anglais. Les Anglais avancèrent régulièrement et bravement, jusqu'à environ cent à cent vingt pieds des Français; alors ils envoyèrent une décharge qui fut très meurtrière chez les Français. Les Anglais avaient un petit canon, que les marins avaient monté avec des cordes. Il ne servit pas beaucoup, car le sabre et la baïonnette décidèrent du sort de la bataille. Les braves et agiles Highlanders, avec leurs armes pesantes servirent de cavalerie; le feu bien nourri des fusiliers anglais remplaça en quelque sorte l'artillerie.

L'héroïsme de Montcalm était aussi grand que celui de Wolfe, tous deux étaient à la tête de leur armée, tous deux se jetaient hardiment où le danger semblait le plus grand. Souvent par leur valeur, ils ramenèrent la fortune incertaine, pendant un temps assez considérable. Tous deux furent blessés plusieurs fois; mais ils n'en continuaient pas moins le combat avec enthousiasme. A la fin de l'action, tous les deux tombèrent blessés mortellement, en ramenant une dernière fois les soldats en présence les uns des autres.

Wolfe fut blessé au poignet dès le commencement de l'action. Il enveloppa son bras

d'un mouchoir, puis se plaçant à la tête de ses grenadiers, il les conduisit sur l'ennemi. Il reçut une autre balle de cette charge, mais il n'en continua pas moins de charger l'ennemi. Au moment où les ennemis commencent à fuir, Wolfe reçut une troisième balle en pleine poitrine ; elle le fit tomber. Ses soldats le relevèrent ; alors de sa main sanglante il essuya ses yeux comme pour en chasser l'ombre de la mort. Il ne put voir comment était son armée ; en s'affaissant de nouveau il entendit le cri de " Ils fuient ! Ils fuient ! " Ces mots retinrent son esprit qui s'envolait. " Qui fuit ? " dit le héros mourant. " Les Français, " répondit le soldat qui le soutenait, " ils abandonnent le champ de bataille. " " Quoi ! " dit-il " les Français fuient ; que Dieu soit loué ; je meurs heureux. " En achevant ces paroles, le jeune victorieux rendit l'esprit. Telle fut la mort de Wolfe à la fleur de l'âge, (il n'avait que trente-cinq ans) au temps où la plupart des hommes ne font qu'apparaître sur le théâtre des événements de la vie.

Il y a un petit monument sur la place où mourut Wolfe, portant la date de l'événement, avec cette inscription " Ici mourut Wolfe vic-

tor
trop
lais
fut
cor
La
glet
que
La
prix
il y
terre
Un s
vert
de s
pays
W
taille
chev
et in
deval
mable
devin
elle n
ment
l'honn
Le

torieux." Le corps de cet homme était d'un trop grand prix pour l'Angleterre, pour le laisser même sur le champ de sa gloire. Il fut emporté en Angleterre, et enterré près du corps de son père, à Greenwich où il était né. La nouvelle de cette victoire parvint en Angleterre quarante-huit heures après les dépêches que Wolfe avait envoyées précédemment. La joie fut grande pour la victoire ; mais le prix blessait le cœur des Anglais. Cependant il y eut des illuminations partout en Angleterre ; on y chantait des chansons patriotiques. Un seul village demeurait silencieux et couvert d'un crêpe ; là une veuve pleurait la mort de son fils, devenu une des gloires de son pays.

Wolfe avait un port majestueux et une taille avantageuse, une belle peau, et des cheveux blonds ; son œil était calme, résolu et intelligent. A son retour de Québec, il devait épouser une jeune personne très aimable. Six ans après cette mort, cette dame devint l'épouse du dernier duc de Bolton ; elle mourut en 1809. Il y a un beau monument érigé à l'Abbaye de Westminster en l'honneur de Wolfe.

Le valeureux Montcalm mourut aussi no-

blement. Lorsqu'on lui dit que ses blessures étaient mortelles, il témoigna du contentement de mourir avant la reddition de Québec. M. De Ramzay, commandant de la garnison, et le commandant De Rousselon, lui firent une visite ; il les supplia de pourvoir à la retraite de l'armée, au-delà du Cap Rouge. De Ramzay le pria de vouloir bien donner des ordres ; Montcalm refusa de le faire, ne voulant s'occuper que de son salut ; il passa le reste de la nuit avec l'évêque et son confesseur.

Avant de mourir, il fit un beau compliment à l'armée victorieuse ; " Puisque je suis battu et mortellement blessé " dit-il, " c'est une grande satisfaction pour moi d'avoir été vaincu par une armée d'hommes braves et généreux." Un de ses derniers actes, fut d'écrire une lettre recommandant les prisonniers à la générosité des vainqueurs. Il mourut à cinq heures du matin, le 14 septembre ; il fut inhumé sur une élévation près du terrain des religieuses Ursulines.

A peine la bataille était-elle terminée, que Bourgainville était arrivé ; mais le sort du Canada était fixé, le moment critique était passé. Bourgainville se retira à la Pointe aux Trembles, près de Québec, où il campa ;

ensu
dant
les tr
ordre
haute
angla
brave
Le 17
voyé
fut sig
Franç
mais r

Le ro
regarda
formida
erut qu'
tirer de
leur pa
voyer le
en temp
rassé, er

ensuite il se retira aux Trois-Rivières, se rendant à Montréal avec son armée. Si toutes les troupes de la colonie eussent été sous les ordres de Montcalm lors de la bataille des hauteurs d'Abraham, l'héroïsme des troupes anglaises n'aurait probablement pu vaincre ce brave général, tant il montra de bravoure. Le 17 septembre, un pavillon de paix fut envoyé de la ville au camp des Anglais; le 18 fut signée une capitulation honorable pour les Français qui ne furent pas faits prisonniers, mais renvoyés en France.

J. Roy, *Hist. du Canada.*



CYRUS ET TIGRANE.

Le roi d'Arménie¹, vassal des Mèdes, les regardant comme près d'être engloutis par la formidable ligue qui s'était formée contre eux, crut qu'il devait profiter de l'occasion pour se tirer de leur dépendance. Il cessa donc de leur payer le tribut ordinaire et de leur envoyer le nombre de troupes qu'il devait fournir en temps de guerre. Cyaxare était embarrassé, craignant dans la conjoncture présente

de s'attirer de nouveaux ennemis sur les bras, s'il entreprenait de forcer les Arméniens à l'exécution du traité. Cyrus, après s'être exactement informé des forces et de la situation du pays, se chargea de cette commission. L'important était de la tenir secrète, sans quoi elle ne pouvait réussir. Pour cela il engage une grande partie de chasse de ce côté-là ; et il avait coutume d'y aller assez souvent et même de chasser avec le fils du roi d'Arménie et les jeunes seigneurs du pays. Au jour marqué il part avec un nombreux équipage². Les troupes suivaient de loin, et devaient attendre l'ordre pour se montrer. Après quelques jours de chasse, quand on fut assez près du château où demeurait la cour, Cyrus découvrit³ son dessein aux officiers. Il détacha Crysante, l'un d'eux, pour aller se rendre maître d'une hauteur fort escarpée⁴, où il savait que le prince, en cas d'alarme, se retirait ordinairement avec sa famille et tous ses effets.

Cela fait, il envoie un héraut⁵ au roi d'Arménie, pour le sommer d'accomplir le traité, et dans l'intervalle il fait avancer ses troupes. Jamais surprise ne fut plus grande, et l'embarras ne l'était pas moins. Le roi connaissait

son
I
ass
pas
ses
fille
Ma
envo
leur
et n
nien
ils p
avai
pagn
et d'
rait
mais
ceux
fut e
ques-
D'
princ
l'emb
tous s
ses fil
et ses
Percep

son tort, il était sans ressources.

Il ne laissa pas d'envoyer de tous côtés pour assembler ses forces, et en même temps il fit passer dans les montagnes le plus jeune de ses fils, nommé Sabaris, avec ses femmes, ses filles et tout ce qu'il avait de plus précieux. Mais quand il eut appris par ceux qu'il avait envoyés à la découverte que Cyrus venait sur leurs pas, alors il perdit entièrement courage, et ne songea plus à se défendre. Les Arméniens à son exemple s'enfuirent, chacun où ils purent, pour mettre en sûreté ce qu'ils avaient de meilleur. Cyrus voyant la campagne couverte de gens qui fuyaient de côté et d'autre leur envoya dire qu'on ne leur ferait aucun mal s'ils se tenaient dans leurs maisons, mais qu'on traiterait comme ennemis ceux qu'on trouverait prenant la fuite. Cela fut cause qu'ils demeurèrent, excepté quelques-uns qui suivirent le roi.

D'un autre côté, ceux qui conduisaient les princesses vers les montagnes, donnèrent dans l'embuscade de Chrysanthe et furent presque tous faits prisonniers. La reine, le fils du roi, ses filles, sa belle-fille, femme de son aîné, et ses trésors, tombèrent entre les mains des Perses.

Le roi, ayant appris ces tristes nouvelles, et ne sachant que devenir, se sauva sur une petite éminence, où il fut incontinent investi par l'armée, et bientôt après obligé de se rendre. Cyrus le fit avancer au milieu de l'armée avec toute sa famille. Dans l'instant arriva le fils aîné du roi, nommé Tigrane, qui revenait d'un voyage ; il ne put retenir ses larmes à un tel spectacle. Prince, vous venez à propos, lui dit Cyrus, pour assister au procès de votre père. Et aussitôt il assembla les capitaines des Perses et des Mèdes, et manda aussi les grands d'Arménie. Il ne voulut pas même qu'on écartât les dames qui étaient là dans leurs chariots, et leur permit d'écouter et de voir tout en liberté.

Quand tout fut prêt, et que Cyrus eut imposé silence, il commença par exiger du roi que dans toutes les questions, qu'il allait lui faire, il lui répondît avec sincérité, n'y ayant rien de plus indigne d'une personne de son rang que d'user de dissimulation et de mensonge ; et le roi s'y engagea. Alors il lui demanda, mais à différentes reprises et traitant chaque article séparément, s'il n'était pas vrai qu'il avait fait la guerre à Astyage, roi des Mèdes, son grand-père ; s'il n'avait pas été

vaincu dans cette guerre ; si, en conséquence de sa défaite, il n'avait pas conclu un traité avec Astyage ; si par ce traité il ne s'était pas engagé à lui payer un certain tribut, à lui fournir un certain nombre de troupes et à ne conserver dans son pays aucune place forte. Il ne fut pas possible de ne pas convenir de tous ces faits qui étaient de notoriété publique. Pourquoi donc, répliqua Cyrus, avez-vous violé le traité dans tous ses articles ? C'est, reprit l'Arménien, parce que je trouvais qu'il était beau de secouer le joug, de vivre libre ; et de laisser ses enfants dans le même état. Il est glorieux en effet, répliqua Cyrus, de combattre pour défendre sa liberté : mais si quelqu'un, après avoir été réduit en servitude, tâchait de se dérober à son maître, que lui feriez-vous ? Je suis obligé d'avouer, dit le roi, que je le punirais. — Et si vous aviez donné un gouvernement à quelqu'un de vos sujets, et qu'il eut prévariqué, le laisseriez-vous en place ? — Non, certes, et je lui en substituerais un autre.

CYRUS. Et s'il avait amassé de grandes richesses par ses malversations ?

LE ROI. Je l'en dépouillerais.

CYRUS. Mais, ce qui est bien plus, s'il

avait eu quelque intelligence avec vos ennemis, comment le traiteriez-vous ?

LE ROI. Dussé-je me condamner moi-même, je ne puis m'empêcher de dire la vérité : Je le ferais mourir. — A ces paroles, son fils s'arracha la tiare de la tête, et déchira ses vêtements : les femmes de leur côté, jetèrent des cris et des hurlements, comme s'il eût prononcé lui-même son arrêt. Cyrus ayant de nouveau fait faire silence, Tigrane alors prit la parole, et, se tournant vers Cyrus : Grand prince, lui dit-il, croyez-vous qu'il soit de votre sagesse de faire mourir mon père, même contre vos propres intérêts ? — Et quels intérêts donc ? — C'est que jamais il ne fut plus en état de vous rendre service.

CYRUS. Comment cela ? Est-ce que les fautes passées sont un titre qui puisse nous acquérir un nouveau mérite, et nous attirer une nouvelle considération ?

TIGRANE. Oui, certes, si elles servent à nous rendre sages. De quel prix en effet n'est point la sagesse, et peut-on lui comparer ni richesses, ni adresse, ni courage ? Or, il est bien clair que cette journée seule a rendu mon père très-prudent. Il sait ce qu'il en coûte pour manquer à sa parole. D'ailleurs il a

senti votre supériorité au-dessus de lui en tout. Il n'a pu venir à bout de ses projets, et vous avez exécuté tous les vôtres, mais avec tant de promptitude et de secret, qu'il s'est vu enveloppé, avant de savoir qu'on l'attaquât; et c'est le lieu même de sa retraite qui a servi à le prendre.

CYRUS. Mais votre père n'a encore rien souffert qui ait pu le rendre plus sage.

TIGRANE. La crainte des maux, quand elle est aussi sérieuse que celle-ci l'est, a une pointe beaucoup plus aiguë et plus capable de déchirer le cœur que le mal même. Mais, j'ose le dire, la reconnaissance est encore un moyen infiniment plus efficace et plus persuasif; et il n'en peut être au monde qui approche de celle que mon père vous devra. Biens, libertés, sceptres, vies, femmes, enfants, rendus avec une telle générosité, où trouverez-vous, grand prince, tant et de si forts liens qui puissent l'attacher à votre service?

CYRUS, en se tournant du côté du roi: Eh bien, si je me laisse fléchir aux prières de votre fils, quelle armée et quelle somme me fournirez-vous pour nous aider dans la guerre

que nous avons contre les Babyloniens ? Mes troupes et mes trésors ne sont plus à moi , dit l'Arménien , mais à vous seul. Je puis mettre sur pied quarante mille hommes d'infanterie et huit mille de cavalerie. Pour l'argent j'estime qu'en comprenant les trésors que mon père m'a laissés , il se trouvera bien trois mille talents d'argent comptant. Voilà de quoi vous pouvez disposer. Cyrus accepta la moitié des troupes et laissa l'autre au roi pour la défense du pays contre les Chaldéens , avec qui il était en guerre. Il doubla le tribut qu'il devait payer chaque année aux Mèdes , et au lieu de cinquante talents il en exigea cent ; et en demanda autant à emprunter en son nom. Mais , ajouta Cyrus , que me donnerez-vous pour la rançon de votre femme ? Tout ce que je possède au monde , répondit le roi. — Et pour celle de vos enfants ? — La même chose. — Vous voilà donc redevable à mon égard de la moitié plus que vous ne possédez. Et vous , Tigrane , de combien rachèteriez-vous la liberté de votre femme ? Il l'avait épousée depuis peu et l'aimait passionnément. De mille vies , répliqua-t-il , si je les avais. Cyrus pour lors les conduisit tous dans sa tente , et leur donna à souper.

On comprend aisément quelle fut la joie de ce festin.

Après le repas , comme on s'entretenait de différentes choses , Cyrus demanda à Tigrane , qu'il avait tiré à part , ce qu'était devenu un gouverneur qu'il avait vu plusieurs fois avec lui à la chasse , et dont il faisait un cas tout particulier. Hélas ! dit Tigrane , il n'est plus : et je n'oserais vous avouer par quel accident je l'ai perdu. Cyrus le pressant de lui apprendre : Mon père, continua Tigrane, voyant que j'aimais tendrement ce gouverneur, et que je lui étais fort attaché, en conçut quelque jalousie, et le fit mourir. Mais c'était un si honnête homme, qu'étant tout prêt d'expirer, il me fit venir et me dit ces propres paroles : Que ma mort, Tigrane, ne vous indispose point contre le roi, votre père. Il n'a point agi à mon égard par méchanceté, mais sur une fausse prétention qui l'a malheureusement aveuglé. Ah ! l'excellent personnage, s'écria Cyrus ; mais n'oubliez jamais le dernier avis qu'il vous a donné.

Quand la conversation fut finie, Cyrus, avant que de les renvoyer, les embrassa tous pour marque d'une parfaite réconciliation. Après quoi ils montèrent dans leurs chariots

avec leurs femmes, et se retirèrent pénétrés de reconnaissance et d'admiration. Pendant tout le chemin il ne fut mention que de Cyrus. Les uns vantaient sa sagesse, d'autres admiraient son courage, ceux-ci relevaient surtout sa douceur, quelques-uns faisaient valoir sa taille et son port majestueux. Et vous, dit Tigrane en s'adressant à son épouse, que vous semble de la mine de Cyrus? Je n'y ai point fait attention, répondit-elle. Sur qui donc vos yeux étaient-ils attachés? Sur celui qui disait qu'il donnerait mille vies pour racheter ma liberté.

ROLLIN. *Histoire ancienne.*

BATAILLE DE CHATEAUGUAY.

Dans le mois de septembre, Hampton parut vouloir agir, mais il fut arrêté par le colonel de Salaberry chargé de lui disputer l'entrée de l'Acadie avec 600 hommes. Après plusieurs escarmouches, n'osant risquer une action générale dans les bois, les Américains s'étaient retirés à Four Corners, où M. de Salaberry

surprit leur camp dans une reconnaissance qu'il faisait avec 200 voltigeurs et 150 sauvages, et les jeta au moment dans la plus étrange confusion.

Mais l'heure était arrivée pour eux d'agir plus sérieusement, afin de former leur jonction avec le général Wilkinson qui descendait. Hampton s'ébranla donc pour marcher en avant. Le chemin de la frontière à l'Acadie traversait un pays marécageux et boisé qui avait été coupé et rendu impraticable par des abattis d'arbres. Hampton pour éviter ces obstacles prit une autre route ; il se dirigea vers la source de la rivière Châteauguay, se rapprochant ainsi davantage du corps avec lequel il devait opérer sa jonction. Mais partout on avait prévu son dessein ; la route avait été embarrassée et couverte d'ouvrages défensifs, et le général Prevost était avec un corps d'hommes à Caughnawaga prêt à s'opposer à la réunion des deux armées ennemies.

A la première nouvelle de sa marche, ce général avait laissé le commandement des forces du Haut-Canada au général de Rottenburgh et était descendu à Montréal pour faire tête à l'orage de ce côté. A son appel toute la milice armée du district s'était ébranlée

pour le point menacé, ou se tint prête à partir au premier ordre.

Le 21 octobre, l'avant-garde d'Hampton repoussa les postes avancés des Anglais sur la route de Piper à dix lieues au-dessus de l'église de Châteauguay. Aussitôt le major Henry qui commandait la milice de Beauharnois en fit informer le général de Watteville, et ordonna aux capitaines Lévesques et Debartzch de se porter en avant avec leurs compagnies et deux cents miliciens de Beauharnois. Ils s'arrêtèrent à deux lieues de là, à l'entrée d'un bois difficile à pénétrer et offrant par conséquent une bonne protection. Ils y furent rejoints le lendemain matin par le colonel de Salaberry, avec ses voltigeurs et une compagnie de milice. Le colonel prit le commandement de tous ces corps et remonta la rive gauche de la rivière Châteauguay jusqu'à l'autre extrémité du bois, où il savait qu'il y avait une excellente position défensive entrecoupée de ravins profonds. Il y établit quatre lignes d'abattis, les trois premières à deux cents verges l'une de l'autre, et la quatrième à un demi mille en arrière où elle défendait un gué dont il fallait fermer le passage pour protéger son flanc gauche. Toute

la jour.
dont l
allongé
sinuosi

Cette
un pay
sins, t
défense
et se tr
rière.

La ri
d'un bo
défendr

Le co
tous les
de sa p
la rivièr
de la p
empêch
savait l'
tous ces
parut. I
lutter av
approuv
vait que
et Sauva
qui arriv

la journée fut employée à fortifier ces lignes , dont la première avait la forme d'un angle allongé à la droite de la route et suivait les sinuosités du ravin.

Cette position obligeait l'ennemi à traverser un pays inhabité et à s'éloigner de ses magasins, tandis que les troupes chargées de la défense avaient tout ce qu'il fallait près d'elles et se trouvaient fortement appuyées par derrière.

La rive droite de la rivière était couverte d'un bois épais. On y jeta un fort piquet pour défendre l'approche du gué.

Le colonel de Salaberry fit ensuite détruire tous les ponts à une grande distance en avant de sa position, et abattre tous les arbres entre la rivière et un marais qui se trouvait au-delà de la plaine qu'il y avait devant lui, pour empêcher le passage de l'artillerie dont il savait l'ennemi pourvu. Il fit perfectionner tous ces ouvrages jusqu'au moment où l'ennemi parut. Les travaux exécutés permettaient de lutter avec des forces bien supérieures et furent approuvés par le général de Watteville. On n'avait que 300 Canadiens et quelques Ecosais et Sauvages à opposer aux 7,000 Américains qui arrivaient avec Hampton. Mais le colonel

de Salaberry était un officier expérimenté et doué d'un courage à toute épreuve. Entré très jeune dans l'armée, il avait servi onze ans dans les Indes orientales, où il avait assisté au fameux siège du fort Matilda par le général Prescott. Quoiqu'à peine âgé de seize ans, il fut chargé de couvrir l'évacuation de la place. Il commanda encore avec distinction une compagnie de grenadiers dans l'expédition de la Martinique en 95. Dans celle de Walcheren en Europe, il était aide-de-camp du général de Rottenburgh. Il débarqua à la tête de la brigade des troupes légères et fut placé dans les postes avancés pendant toute la durée du siège de Flushing.

Revenu en Canada comme officier d'état-major de Rottenburgh peu de temps avant la guerre avec les Etats-Unis, sir George Prevost le choisit pour lever un corps de voltigeurs canadiens ; tâche qu'il accomplit avec plein succès. Ce beau corps organisé et discipliné en très peu de temps, se signala par des succès constans devant l'ennemi qui excitèrent l'émulation des autres milices.

Le général Hampton divisa son armée en deux corps. Le premier composé de cavalerie et de fantassins soutenus par 2,000 hommes

placée
dans l
des Ca
Le sec
ordres
sur la
dos ap
tout à
Trois
et San
de Sal
puyaie
Ecosse
lignes
Ham
l'infant
officier
en fran
diens, r
faire de
un coup
fut le s
sonnèr
sur toute
geait dep
lorsque
dispositi

expérimenté et
épreuve. Entré
avait servit onze
es, où il avait
fort Matilda par
à peine âgé de
ouvrir l'évacuation
encore avec dis-
grenadiers dans
e en 95. Dans
e, il était aide-
enburgh. Il dé-
de des troupes
postes avancés
ge de Flushing.
e officier d'état
temps avant la
Géorge Prevost
s de voltigeurs
plit avec plein
isé et discipliné
gnala par des
i qui excitèrent
son armée en
sé de cavalerie
2,000 hommes

placées un peu plus en arrière, se présenta dans la plaine pour attaquer de front la position des Canadiens sur la rive gauche de la rivière. Le second, formé de 1,500 hommes sous les ordres du colonel Purdy, fut chargé d'opérer sur la rive droite pour prendre cette position à dos après avoir franchi le gué dont on a parlé tout à l'heure.

Trois compagnies avec quelques miliciens et Sauvages défendaient le front de bataille de Salaberry en avant des abattis qui s'appuyaient à la rivière. Trois autres avec les Ecossais avaient été distribuées entre les lignes derrière les abattis.

Hampton porta en avant une forte colonne d'infanterie à la tête de laquelle marchait un officier de haute stature qui s'avança et cria en français aux voltigeurs : " Braves Canadiens, rendez-vous, nous ne voulons pas vous faire de mal." Il reçut pour toute réponse un coup de fusil qui le jeta par terre et qui fut le signal du combat. Les trompettes sonnèrent et une vive fusillade s'engagea sur toute la ligne. Cette fusillade se prolongeait depuis fort longtemps sans aucun résultat, lorsque le général américain changea ses dispositions pour essayer de percer la ligne

anglaise par des charges vigoureuses. Il concentra ses forces et se mit à attaquer tantôt le centre, tantôt une aile, tantôt l'autre des Canadiens, sans que ces nouveaux efforts eussent plus de succès. Reçu vigoureusement partout, il échoua dans toutes ses tentatives et fut finalement obligé de se retirer avec d'assez grandes pertes.

Cependant le bruit du combat avait attiré l'attention de la colonne du colonel Purdy qui opérait de l'autre côté de la rivière et qui s'était égarée. Aussitôt que le colonel se fut reconnu et qu'il fut à portée, il commença l'attaque des troupes qui se trouvaient devant lui et qui, accablées sous le nombre, reculaient devant la trop grande supériorité de son feu. C'était au moment où celui de l'autre rive avait presque cessé par la retraite d'Hampton. Salaberry voyant l'action devenir sérieuse sur ce point, alla se mettre à la tête des forces placées en potence le long de la rivière, et dirigea de la voix les mouvemens de celles qui étaient au-delà. Il fit ouvrir sur le flanc de l'ennemi qui s'avancait un feu si meurtrier qu'il le jeta dans le plus grand désordre et l'obligea de se retirer précipitamment.

Le combat durait depuis plusieurs heures.

Har
pas
et c
breu
man
ouv
résol
3 à 4
lutte
Le
de W
de l
sur le
dispo
des
trave
pour
prison
Le
tout e
d'abo
harass
burgh
fnt la
bien s
Canad
bataill

Hampton voyant que ses troupes n'avaient pas plus de succès sur une rive que sur l'autre, et croyant les Anglais beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étaient en effet, par la manière dont ils étaient placés dans leurs ouvrages et dans les éclaircis des bois, prit la résolution d'abandonner la lutte, laissant ainsi 3 à 400 hommes vainqueurs de 7000, après une lutte de quatre heures.

Le général Prevost accompagné du général de Watteville arriva sur les lieux vers la fin de l'action; il complimenta les Canadiens sur leur courage, et leur commandant sur ses dispositions judicieuses. Telle était l'ardeur des combattans, que l'on vit des voltigeurs traverser la rivière à la nage, pendant le feu, pour aller forcer des Américains à se rendre prisonniers.

Le général Hampton après cet échec, perdit tout espoir de pénétrer en Canada et se retira d'abord avec confusion à Four Corners, harassé par les Canadiens, et ensuite à Plattsburgh où il prit ses quartiers d'hiver. Telle fut la victoire de Châteauguay, qui sans être bien sanglante, vu la petitesse du nombre des Canadiens, eut toutes les suites d'une grande bataille.

REGULUS.

APRES avoir combattu tour à tour Agathoce et Pyrrhus en Sicile , les Carthaginois en vinrent aux mains¹ avec la république romaine. La cause de la première guerre punique fut légère ; mais cette guerre amena² Régulus aux portes de Carthage.

Les Romains, ne voulant point interrompre le cours des victoires de ce grand homme, ni envoyer les consuls³ Fulvius et M. Emilius prendre sa place, lui ordonnèrent de rester en Afrique en qualité de proconsul. Il se plaignait de ces honneurs; il écrivit au sénat, et le pria instamment de lui ôter⁴ le commandement de l'armée : une affaire importante aux yeux de Régulus demandait sa présence en Italie. Il avait un champ de sept arpents à Pupinium : le fermier du champ étant mort, le valet du fermier s'était enfui avec les bœufs et les instruments du labourage. Régulus représentait aux sénateurs que, si sa ferme demeurait en friche, il lui serait impossible de faire vivre sa femme et ses enfants. Le sénat ordonna que le champ de Régulus serait cultivé aux frais de la république ; qu'on tirerait du trésor l'argent nécessaire pour

ra
la
ab
ma
sim
ver
pas
vret
R
s'en
ville
ginc
Le
facil
rem
mair
vérit
brille
le su
tune
condi
contin
Per
amen
devai
Lacéc
retard

racheter les objets volés, et que les enfants et la femme du proconsul seraient, pendant son absence, nourris aux dépens du peuple romain. Dans une juste admiration de cette simplicité, Tite-Live s'écrie : "Oh combien la vertu est préférable aux richesses ! Celles-ci passent avec ceux qui les possèdent ; la pauvreté de Régulus est encore en vénération."

Régulus, marchant de victoire en victoire, s'empara bientôt de Tunis ; la prise de cette ville jeta la consternation parmi les Carthaginois ; ils demandèrent la paix au proconsul. Le laboureur romain prouva qu'il était plus facile de conduire la charrue après avoir remporté des victoires, que de diriger d'une main ferme une prospérité éclatante : le véritable grand homme est surtout fait pour briller dans le malheur ; il semble égaré par le succès et paraît comme étranger à la fortune. Régulus proposa aux ennemis des conditions si dures qu'ils se virent forcés de continuer la guerre.

Pendant ces négociations, la destinée amenait au travers des mers un homme qui devait changer le cours des événements. Un Lacédémonien, nommé Xanthippe, vient retarder la chute de Carthage : il livre bataille

aux Romains sous les murs de Tunis , détruit leur armée , fait Régulus prisonnier , se rembarque et disparaît sans laisser d'autres traces dans l'histoire.

Régulus , conduit à Carthage , éprouva les traitements les plus inhumains , on lui fit expier les durs triomphes de sa patrie. Ceux qui traînaient avec tant d'orgueil des rois tombés du trône , des femmes , des enfants en pleurs , pouvaient-ils espérer que l'on respectât dans les fers un citoyen de Rome !

La fortune redevint favorable aux Romains. Carthage demanda une seconde fois la paix ; elle envoya des ambassadeurs en Italie : Régulus les accompagnait. Ses maîtres lui firent donner sa parole qu'il reviendrait prendre ses chaînes , si les négociations n'avaient pas une heureuse issue , on espérait qu'il plaiderait fortement en faveur d'une paix qui lui devait rendre sa patrie.

Régulus , arrivé aux portes de Rome , refusa d'entrer dans la ville. Il y avait une ancienne loi qui défendait à tout étranger d'introduire dans le sénat les ambassadeurs d'un peuple ennemi. Régulus , se regardant comme un envoyé des Carthaginois , fit revivre en cette occasion l'antique usage. Les

sé.
ho
cla
der
l'é
I
avo
reti
les
déli
P
forte
de c
sénat
sauv
tena
qu'il
"
" dit
" l'a
" der
" été
" poi
" pro
" ma
" mor
" par

unis, détruit
nier, se rem-
autres traces

, éprouva les
s, on lui fit
patrie. Ceux
neil des rois
es enfants en
l'on respectât
e !

ux Romains.
fois la paix ;
en Italie :
s. maitres lui
endrait pren-
ns n'avaient
spérait qu'il
ne paix qui

de Rome ,
y avait une
out étranger
mbassadeurs
se regardant
inois , fit
usage. Les

sénateurs furent donc obligés de s'assembler hors des murs de la cité. Régulus leur déclara qu'il venait de la part de ses maitres, demander au peuple romain la paix ou l'échange des prisonniers.

Les ambassadeurs de Carthage, après avoir exposé l'objet de leur mission, se retirèrent. Régulus les voulut suivre ; mais les sénateurs le prièrent de rester à la délibération.

Pressé de dire son avis, il représenta fortement toutes les raisons que Rome avait de continuer la guerre contre Carthage. Les sénateurs admirant sa fermeté, désiraient sauver un tel citoyen : le grand pontife soutenait qu'on pouvait le dégager des serments qu'il avait faits.

“ Suivez les conseils que je vous ai donnés,
“ dit l'illustre captif, d'une voix qui étonna
“ l'assemblée, et oubliez Régulus : je ne
“ demeurerai point dans Rome après avoir
“ été l'esclave de Carthage. Je n'attirerai
“ point sur vous la colère des Dieux. J'ai
“ promis aux ennemis de me remettre en leurs
“ mains si vous rejetez la paix : je tiendrai
“ mon serment. On ne trompe point Jupiter
“ par de vaines expiations ; le sang des tau-

“reaux et des brebis ne peut effacer un mensonge, et le sacrilège est puni tôt ou tard.

“Je n’ignore point le sort qui m’attend ; mais un crime flétrirait mon âme : la douleur ne brisera que mon corps. D’ailleurs il n’est point de maux pour celui qui sait les souffrir : s’ils passent les forces de la nature, la mort vous en délivre. Pères conscrits, cessez de me plaindre, j’ai disposé de moi et rien ne me pourra faire changer de sentiment. Je retourne à Carthage, je fais mon devoir, et je laisse faire aux Dieux.”

Régulus mit le comble à sa magnanimité : afin de diminuer l’intérêt qu’on prenait à sa vie, et pour se débarrasser d’une compassion inutile, il dit aux sénateurs que les Carthaginois lui avaient fait boire un poison lent avant de sortir de prison¹⁰. “Ainsi, ajouta-t-il, vous ne perdez de moi que quelques instants, qui ne valent pas la peine d’être achetés par un parjure.” Il se leva, s’éloigna de Rome sans proférer une parole de plus, tenant les yeux attachés à la terre, et repoussant sa femme et ses enfants, soit qu’il craignît d’être attendri par leurs adieux, soit que, comme esclave carthaginois, il se trouvât indigne des

en
fin
tou
ne
RÔ
peu
du

P
qui
vena
trou
résis
28 s
après
Les a
des v
rasés
val,
et de
et fo

embrassements d'une matrone romaine. Il finit ses jours dans d'affreux supplices, si toutefois le silence de Polybe et de Diodore ne balance pas le récit des historiens latins. Régulus fut un exemple mémorable de ce que peuvent sur une âme courageuse la religion du serment et de l'amour de la patrie.



LA BATAILLE DE HASTINGS.

PAR un hasard malheureux, les vaisseaux qui avaient longtemps croisé devant cette côte venaient de rentrer, faute de vivres. Les troupes de Guillaume¹ abordèrent ainsi sans résistance à Pevensey, près de Hastings, le 28 septembre de l'année 1066, trois jours après la victoire de Harold sur les Norwégiens. Les archers débarquèrent d'abord; ils portaient des vêtements courts, et leurs cheveux étaient rasés; ensuite descendirent les gens de cheval, portant des coiffures de fer, des tuniques et des chausses de mailles, armés de longues et fortes lances, et d'épées droites à deux

tranchants. Après eux sortirent les travailleurs de l'armée, pionniers, charpentiers et forgerons, qui déchargèrent, pièce à pièce, sur le rivage, trois châteaux de bois, taillés et préparés d'avance. Le duc ne vint à terre que le dernier de tous; au moment où son pied touchait le sable, il fit un faux pas et tomba sur la face. Un murmure s'éleva, des voix crièrent: "Dieu nous garde! voilà un mauvais signe;" mais Guillaume, se relevant, dit aussitôt: "Qu'avez-vous! quelle chose vous étonne? J'ai saisi cette terre de mes mains; et, par la splendeur de Dieu, aussi loin qu'elle puisse s'étendre, est elle à moi, elle est à vous." Cette repartie vive arrêta subitement l'effet du mauvais présage². L'armée prit sa route vers la ville de Hastings, et, près de ce lieu, on traça un camp, et l'on construisit deux des châteaux de bois, dans lesquels on plaça des vivres. Des corps de soldats parcoururent toute la contrée voisine, pillant et brûlant les maisons. Les Anglais fuyaient de leurs demeures, cachaient leurs meubles et leur bétail, et se portaient en foule vers les églises et les cimetières, qu'ils croyaient le plus sûr asile contre un ennemi chrétien comme eux. Mais les Normands,

qui
vieu
la sa
asile
H
de s
gran
man
sur l
vers
blian
des p
et de
de l'o
tardè
dant
Angl
tout l
desqu
portée
le rôle
vahiss
et que
aurait
trop pr
pas les
désir d

qui voulaient *gaaingner*, comme s'exprime un vieux narrateur, tenaient peu de compte de la sainteté des lieux, et ne respectaient aucun asile.

Harold était à York, blessé, et se reposant de ses fatigues, quand un messenger vint en grande hâte lui dire que Guillaume de Normandie avait débarqué et planté sa bannière sur le territoire saxon. Il se mit en marche vers le sud avec son armée victorieuse, publiant sur son passage l'ordre à tous les chefs des provinces de faire armer leurs combattants et de les conduire à Londres. Les milices de l'ouest vinrent sans délai : celles du nord tardèrent à cause de la distance ; mais cependant il y avait lieu de croire que le roi des Anglais serait bientôt entouré des forces de tout le pays. Un de ces Normands en faveur desquels on avait violé autrefois la loi d'exil portée contre eux, et qui maintenant jouaient le rôle d'espions et d'agents secrets de l'envahisseur, manda au duc d'être sur ses gardes, et que, dans quatre jours, le fils de Godwin ² aurait avec lui cent mille hommes. Harold, trop prompt dans ses mouvements, n'attendit pas les quatre jours : il ne put maîtriser son désir d'en venir aux mains avec les étrangers,

surtout quand il apprit les ravages de toute espèce qu'ils faisaient autour de leur camp. L'espoir d'épargner quelques maux à ses compatriotes, peut-être l'envie de tenter contre les Normands une attaque brusque et imprévue, comme celle qui, une fois déjà, lui avait procuré la victoire, le déterminèrent à se mettre en marche vers Hastings, avec des forces quatre fois moindres que celles du duc de Normandie.

Mais le camp de Guillaume était soigneusement gardé contre une surprise, et ses postes s'étendaient au loin. Des corps de cavalerie l'avertirent, en se repliant, de l'approche du roi saxon, qui leur semblait, à ce qu'ils disaient, marcher comme un furieux. Le Saxon, prévenu dans son dessein d'assaillir l'ennemi à l'improviste, fut contraint de modérer sa fougue ; il fit halte à la distance de sept milles du camp des Normands, et, changeant tout d'un coup de tactique, se retrancha, pour les attendre, derrière des fossés et des palissades. Des espions, parlant le français, furent envoyés près de l'armée d'outre-mer pour observer ses dispositions et ses forces. A leur retour, ils racontèrent avec étonnement qu'il y avait plus de prêtres dans le camp de Guil-

laume que de combattants du côté des Anglais. Ils avaient pris pour des prêtres tous les soldats de l'armée normande, qui portaient la barbe rase et les cheveux courts, parce que les Anglais avaient alors coutume de laisser croître leurs cheveux et leur barbe. Harold ne put s'empêcher de sourire à ce récit : "Ceux que vous avez trouvés, dit-il, en si grand nombre, ne sont point des prêtres, mais de braves gens de guerre qui nous feront voir ce qu'ils valent." Plusieurs des capitaines saxons conseillèrent à leur roi d'éviter le combat et de faire sa retraite vers Londres, en ravageant tout le pays, pour affamer les étrangers. "Moi, répondit Harold, que je ravage le pays qui s'est confié à ma garde ! Par ma foi, ce serait trahison, et je dois tenter plutôt les chances de la bataille avec le peu d'hommes que j'ai, mon courage et ma bonne cause."

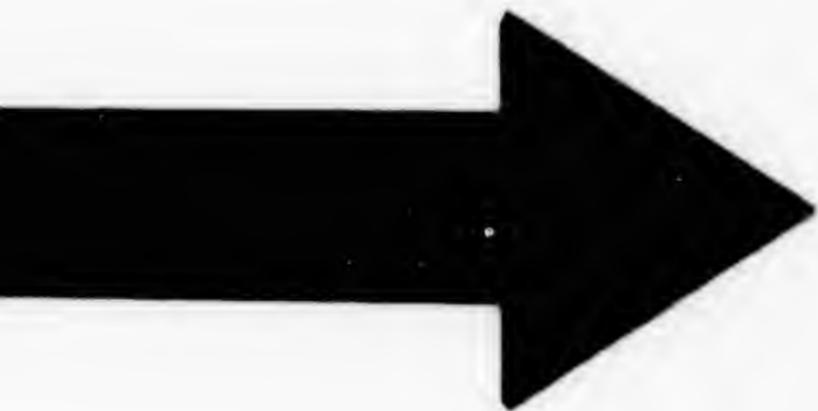
Le duc normand, dont le caractère entièrement opposé le portait, en toute circonstance, à ne négliger aucun moyen, à mettre l'intérêt au-dessus de la fierté personnelle, et à ne risquer le jeu de la force qu'après le jeu de la ruse, profita de la position défavorable où il voyait son adversaire, pour renouveier

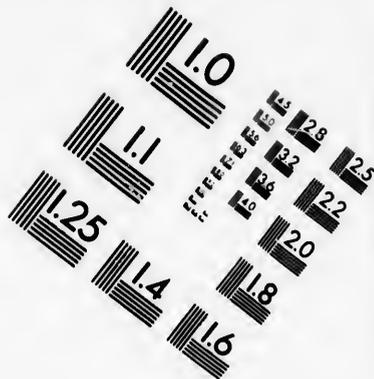
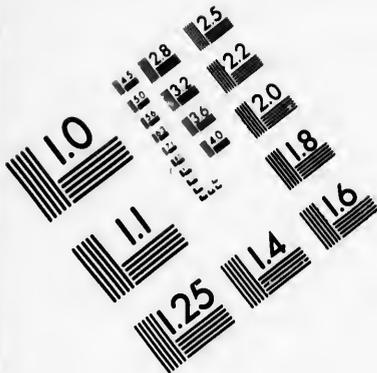
ses demandes et ses sommations. Un moine appelé Hugues Maigrot, vint inviter, au nom de Guillaume, le roi saxon à faire de trois choses l'une : ou se démettre de la royauté en faveur du Normand, ou s'en rapporter à l'arbitrage du pape pour décider qui des deux devait être roi, ou enfin remettre cette décision à la chance d'un combat singulier. Harold répondit brusquement : " Je ne me démettrai point de mon titre, ne m'en rapporterai point au pape, et n'accepterai point le combat." Il était loin de manquer de bravoure, mais il croyait n'avoir pas le droit de jouer à la lotterie du duel la royauté du peuple anglo-saxon. Guillaume, sans se rebuter des refus du roi des Anglais, lui envoya de nouveau le moine normand, auquel il dicta ses instructions dans les termes suivants : " Va dire à Harold que s'il veut tenir son ancien pacte avec moi, je lui laisserai tout le pays qui est au-delà du fleuve de l'Humber, et que je donnerai à son frère Gurth toute la terre que tenait Godwin : que s'il s'obtient à ne point prendre ce que je lui offre, tu lui diras, devant tous ses gens, qu'il est parjure et menteur, que lui et tous ceux qui le soutiendront sont excommuniés

“ de la bouche du pape , et que j'en ai la
“ bulle.”

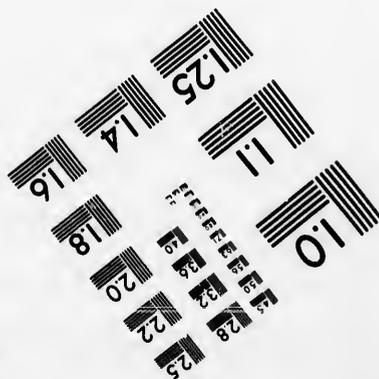
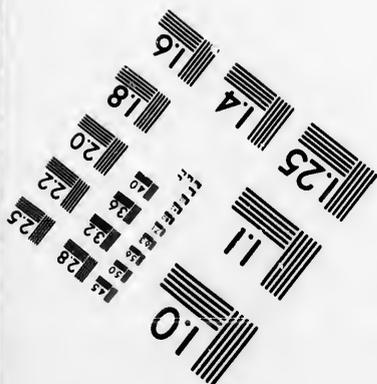
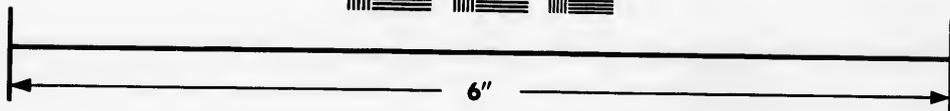
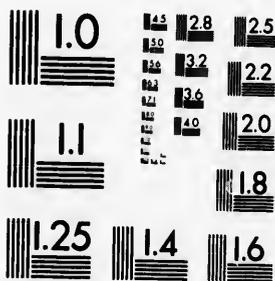
Dom Hugues Maigrot prononça ce message d'un ton solennel , et la chronique normande dit qu'au mot d'excommunication , les chefs anglais s'entregardèrent , comme en présence d'un grand péril. L'un d'eux prit alors la parole : “ Nous devons combattre ,
“ dit-il , quel qu'en soit pour nous le danger ,
“ car il ne s'agit pas ici d'un nouveau seigneur
“ à accepter et à prendre , comme si notre roi
“ était mort ; il s'agit de bien autre chose.
“ Le Normand a donné nos terres à ses capitaines , à ses cavaliers , à tous ses gens , et
“ la plus grande partie lui en ont déjà fait
“ hommage ; ils voudront tous avoir leur don ,
“ si le duc devient notre roi ; et lui-même
“ sera tenu de leur livrer nos biens , nos
“ femmes et nos fils ; tout leur est promis
“ d'avance. Ils ne viennent pas seulement
“ pour nous ruiner , mais pour ruiner aussi
“ nos descendants , pour nous enlever le pays
“ de nos ancêtres ; et que ferons-nous , où
“ irons-nous quand nous n'aurons plus de
“ pays ? ” Les Anglais promirent , d'un serment unanime , de ne faire ni paix , ni trêve ,







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 15 28
E 32 25
E 36 22
E 20
E 18
5

11
10
E 36
E 32

ni traité avec l'envahisseur, et de mourir ou de chasser les Normands.

Tout un jour se passa dans l'allée et le retour de ces messages inutiles. C'était le dix-huitième jour depuis le combat livré aux Norwégiens près d'York ; la marche précipitée de Harold n'avait encore permis à aucun nouveau corps de troupes de le rejoindre à son camp. Edwin et Morkar, les deux grands chefs du nord, étaient à Londres, en chemin vers Londres ; il ne venait que des volontaires, un à un ou par petites bandes, des bourgeois armés à la hâte, des religieux qui abandonnaient leurs cloîtres pour se rendre à l'appel du pays. On vit arriver parmi ces derniers Leofric, chef de l'abbaye de Peterborough, près d'Ely (riche monastère qu'on surnommait emphatiquement la ville dorée) ainsi que l'abbé du couvent de Hida, près de Winchester, qui amenait douze moines de sa maison et vingt hommes d'armes levés à ses frais. L'heure du combat paraissait prochaine ; les deux jeunes frères de Harold Gurth et Leofwin, avaient choisi leur poste auprès de lui ; le premier tenta de lui persuader de ne point assister à l'action, mais d'aller vers Londres chercher de nouveaux

renforts pendant que ses amis soutiendraient l'attaque des Normands. " Harold, disait le jeune homme, tu ne peux nier que, soit de force, soit de bon gré, tu n'aies fait au duc Guillaume un serment sur les corps des saints ; pourquoi t'aventurer aux hazards du combat avec un parjure contre toi ? Nous qui n'avons rien juré, la guerre est pour nous de toute justice, car nous défendons notre patrie. Laisse-nous donc seuls livrer bataille ; tu nous secourras si nous plions, et si nous mourons, tu nous vengeras." A ces paroles, touchantes dans la bouche d'un frère, Harold répondit que son devoir lui défendait de se tenir à l'écart pendant que les autres risquaient leur vie : trop plein de confiance dans son courage et dans sa bonne cause, il disposa les troupes pour le combat.

Sur le terrain qui porta depuis, et qui aujourd'hui porte encore le nom de *lieu de la bataille*, les lignes des anglo-saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées de tous côtés par un rempart de pieux et de claies d'osier. Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi en

grand nombre l'armée envahissante, attirés, comme les soldats, par l'espoir du butin, se réunirent pour faire des oraisons et chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes et leurs chevaux. Le temps qui resta aux aventuriers après ce premier soin, ils l'employèrent à faire la confession de leurs péchés et à recevoir les sacrements. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière toute différente; les Saxons se divertissaient avec grand bruit et chantaient leurs vieux chants nationaux, en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume et d'un bourgeois de Falaise, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert et sous son rochet; puis il monta un grand coursier blanc, prit une lance, et fit ranger sa brigade de cavaliers. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque: à la première étaient les gens-d'armes venus du comté de Boulogne et du Ponthieu, avec la plupart des hommes engagés personnellement pour une solde; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins, Guillaume en per-

son
recru
corp
de f
casa
d'un
Le d
riche
nage
suspe
les re
et l'é
côté c
tain-le
allaie
la voi
" P
" à m
" sero
" le g
" rez ;
" Sach
" ici s
" pour
" des p
" Ils o
" femn

sonne commandait la troisième, formée des recrues de Normandie. En tête de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs rangs de fantassins à légère armure, vêtus d'une casaque matelassée¹⁰ et portant des arcs longs d'un corps d'homme, ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval espagnol qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérees d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré ; et l'étendard béni par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain-le-blanc. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche ; le duc, élevant la voix, leur parla en ces termes :

“ Pensez à bien combattre, et mettez tout
“ à mort, car si nous les vainquons, nous
“ serons tous riches. Ce que je gagnerai, vous
“ le gagnerez ; si je conquiers, vous conquerez ;
“ si je prends la terre, vous l'aurez.
“ Sachez pourtant que je ne suis pas venu
“ ici seulement pour prendre mon dû, mais
“ pour venger notre nation entière des félonies,
“ des parjures et des trahisons de ces Anglais.
“ Ils ont mis à mort les Danois, hommes et
“ femmes, dans la nuit de Saint Brice. Ils

“ ont décimé les compagnons d'Auvré, mon
“ parent, et l'ont fait périr. Allons donc,
“ avec l'aide de Dieu, les châtier de tous
“ leurs méfaits.”

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent, et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le combat. Un Normand appelé Taillefer poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant des exploits, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force et la recevait dans sa main droite. Les Normands répétaient ses refrains ou criaient : Dieu aide ! Dieu aide !

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux ; mais la plupart des corps furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins armés de lances et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs redoutes une masse compacte et solide,

reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les palissades, se replièrent fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils descendissent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre ; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche, et il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de Notre-Dame ! Dieu aide ! Dieu aide ! Mais les Normands furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur panique dans l'armée d'outremer ; le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença.

Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance ; puis, se découvrant la tête : " Me Voilà , leur cria-t-il , " regardez-moi , je vis encore , et je vaincrai , avec l'aide de Dieu."

Les cavaliers retournèrent aux redoutes ; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche. Alors le duc s'avisa d'un stratagème pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs ; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid ; ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride ; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lances et d'épées dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées ; cavaliers et fantassins y pénétrèrent ; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle, et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui, le

roi H
au pic
rempl
Les d
sans d
fin du
deux p
langag
Apr
la patr
des cor
beucc
de leur
Les N
faisaien
vres de
champ
du jour
faire l'a
passé l
en avai
Saint-V
furent
beaucot
étaient
et de
mouran

au-devant des
les menaçant
is, se décon-
leur cria-t-il,
et je vaincrai,

aux redoutes ;
en forcer les
e duc s'avisa
r aux Anglais
donna l'ordre
r et de fuir
e simulée " fit
roid ; ils cou-
he suspendue
ce, un corps
rds, qui tour-
surpris dans
e tous côtés à
ils ne pou-
deux mains
des haches.
gs, les clò-
es ; cavaliers
s le combat
rps à corps.
sous lui, le

roi Harold et ses deux frères tombèrent morts
au pied de leur étendard, qui fut arraché et
remplacé par le drapeau envoyé de Rome.
Les débris de l'armée anglaise, sans chef et
sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la
fin du jour, tellement que les combattants des
deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au
langage.

Après avoir, dit un vieil historien, rendu à
la patrie tout ce qu'ils lui devaient, les restes
des compagnons de Harold se dispersèrent et
beaucoup restèrent gisants sur les chemins,
de leurs blessures et de la fatigue du combat.
Les Normands, dans la joie de leur victoire,
faisaient bondir leurs chevaux sur les cada-
vres des vaincus. Ils passèrent la nuit sur le
champ de bataille, et le lendemain, au lever
du jour, Guillaume rangea ses troupes et fit
faire l'appel de tous les hommes qui avaient
passé la mer à sa suite, d'après le rôle qu'on
en avait dressé avant le départ, au port de
Saint-Valery. Les capitaines et les soldats
furent appelés par leurs noms et surnoms ;
beaucoup ne répondirent point, beaucoup qui
étaient venus dans l'espoir d'être vainqueurs
et de devenir riches, gisaient morts ou
mourants à côté des Saxons. Les heureux

qui survivaient eurent pour premier gain de victoire la dépouille des ennemis morts. En retournant les cadavres, on en trouva treize revêtus d'un habit de moine sous leurs armes : c'était l'abbé de Hida et ses douze compagnons. Le nom de leur monastère fut inscrit le premier sur le livre noir des conquérants.

Les mères, les femmes, les enfants de ceux qui s'étaient rendus de la contrée voisine au champ de bataille, pour y mourir avec le roi de leur choix, vinrent en tremblant ensevelir les corps dépouillés par les étrangers. Celui du roi Harold fut demandé humblement au duc par des religieux du monastère de Waltham, fondé par le fils de Godwin. En abordant le conquérant, les moines saxons lui offrirent dix mares d'or, pour la permission d'enlever les restes de l'homme qui avait été leur bienfaiteur. Le duc la leur octroya, et ils allèrent à l'amas des corps morts, les examinèrent soigneusement l'un après l'autre, et ne reconnurent point celui qu'ils cherchaient, tant ses blessures l'avaient défiguré. Tristes, et désespérant de réussir seuls dans cette recherche, ils s'adressèrent à une femme que Harold, avant d'être roi, avait aimée, et la prièrent de se joindre à eux. Elle s'ap-

pelai
ment
à sui
à dé
aimé
"To
les ch
d'aba
Ils ne
amer
des b
" s'éc
" rac
" per
" sou
" péri
" tes d
Bien l
bat, la
des tr
avait e
sur les
quand
-Le vai
un cou
des sol
suite, i

premier gain de
ennemis morts. En
en trouva treize
sous leurs armes ;
es douze compa-
nastère fut inscrit
des conquérants.
s enfants de ceux
ontrée voisine au
ourir avec le roi
mbiant ensevelir
trangers. Celui
humblement au
nastère de Wal-
dwin. En abor-
sines saxons lui
ar la permission
me qui avait été
leur octroya , et
rps morts, les
un après l'autre,
lui qu'ils cher-
raient défigurés.
assir seuls dans
nt à une femme
avait aimée , et
ax. Elle s'ap-

pelaît Edithe, et on la surnommait poétique-
ment la belle au cou de cygne. Elle consentit
à suivre les moines, et fut plus habile qu'eux
à découvrir le cadavre de celui qu'elle avait
aimé.

Tous ces événements sont racontés par
les chroniqueurs anglais de race avec un ton
d'abattement qu'il est difficile de reproduire.
Ils nomment le jour de la bataille un jour
amer, un jour de mort, un jour souillé du sang
des braves. " Angleterre, que dirai-je de toi,
" s'écrie l'historien de l'église d'Ely , que
" raconterai-je à nos descendants ? que tu as
" perdu ton roi national et que tu es tombée
" sous la main de l'étranger ; que tes fils ont
" péri misérablement ; que tes conseillers et
" tes chefs sont vaincus, morts ou déshérités."
Bien longtemps après le jour de ce fatal com-
bat, la superstition patriotique crut voir encore
des traces de sang frais sur le terrain où il
avait eu lieu ; elles se montraient , disait-on,
sur les hauteurs au nord-ouest de Hastings,
quand un peu de pluie avait humecté le sol.
Le vainqueur fit vœu d'élever en cet endroit
un couvent dédié à Saint-Martin, le patron
des soldats de la Gaule ; et lorsque, dans la
suite, il accomplit son vœu, le grand autel du

nouveau monastère fut établi au lieu même où l'étendard saxon avait été planté et abattu.

L'enceinte des murs extérieurs fut tracée autour de la colline que les plus braves des Anglais avaient couverte de leurs corps, et toute la lieue de terre circonvoisine, où s'étaient passées les diverses scènes du combat, devint la propriété de cette abbaye, qu'on appela, en langue normande ou française, l'abbaye de la bataille. Des moines venus du grand couvent de Marmoutier, près de Tours, y établirent leur demeure; ils furent dotés avec les biens des Saxons morts en combattant, et prièrent pour le repos de leurs âmes, en même temps que pour la prospérité et la longue vie de ceux qui les avaient tués.

A. THIERRY.

FIN.

Page

13-

14-

15-

pli au lieu même
 té planté et abattu.
 érieurs fut tracé
 s plus braves des
 de leurs corps, et
 onvoisine, où s'é-
 scènes du combat,
 te abbaye, qu'on
 nde ou française,
 Des moines venus
 montier, près de
 neure; ils furent
 Saxons morts en
 r le repos de leurs
 pour la prospérité
 i les avaient tués.

A. THIERRY.

NOTES EXPLICATIVES.

Page.

- 13—¹ *Embryons*. Ce mot désigne un être en formation. Il se dit non seulement des animaux, mais aussi des plantes et des fruits, lorsqu'ils ne paraissent encore que d'une manière confuse dans les boutons des arbres ou dans les germes des semences.
- ² *Ongles*. Comme on le voit ici, ce mot s'applique à quelques animaux. On dit les *ongles des lions, des chats, des aigles*.
- ³ *Recèle*. Recéler, cacher des objets volés; donner retraite chez soi à des coupables; renfermer; la terre recèle de grandes richesses dans son sein, dans ses entrailles.
- 14—⁴ *Intempéries*. Dérèglements de l'air, des saisons, mauvais temps.
- ⁵ *Epervier*, oiseau de proie.
- ⁶ *Carnassier*, qui se nourrit de chair crue. En parlant des hommes, celui qui mange beaucoup de chair, de viande.
- 15—⁷ *Mœurs*, habitudes naturelles ou acquises; en parlant des animaux, *naturel*.

- 16—² *Physionomie*, l'air, les traits de la figure.
- ¹ *Nerveux*, qui a de bons nerfs, qui est fort, celui dont les nerfs sont facilement affectés.
- ⁴ *Panache*, assemblage de plumes flottantes qui sert d'ornement à un chapeau ou à un casque.
- ^o *Quadrupède*, qui a quatre pieds; ce mot se s'applique qu'aux animaux.
- ⁴ *Taillis*, bois de petite hauteur et que l'on taille pour le faire croître.
- 17—⁷ *Loir*, petit animal qui est engourdi pendant l'hiver et qui a l'air de dormir.
- ⁴ *Bauge*, lieu où certains animaux se couchent et demeurent le jour.
- 18—^o *Bûchettes*, petites bûches; menus bois que les pauvres gens ramassent dans les forêts; petits brins de bois ou de paille avec lesquels on joue, on tire à la courte-paille.
- ¹⁰ *Cône*, corps solide, dont la base est un cercle, et qui se termine en haut par une pointe que l'on nomme sommet.
- 19—¹ *Oiseau-Mouche*, et non oiseau à mouches; c'est un oiseau si petit qu'on l'a comparé à une mouche.
- ² *Topaze*, pierre précieuse de couleur jaune, transparente et très-douce; le rubis est d'un rouge plus ou moins vif et l'émeraude est verte.
- ² *Tropiques*, cercles de la sphère, parallèles à l'équateur, et qui sont le terme de part et d'autre du cours du soleil. Le tropique du

20—

21—

22—

23—

24—

25—

raits de la figure.

nerfs, qui est fort, lement affectés.

plumes flottantes chapeau ou à un

e pieds; ce ma

auteur et que l'on

t engourdi pendant air.

animaux se couchent

; menus bois que dans les forêts; maille avec lesquels maille.

la base est un cerut par une pointe

biseau à mouches; l'a comparé à une

de couleur jaune, le rubis est d'unmeraude est verte.

phère, parallèles à terme de part et Le tropique du

Cancer est dans l'hémisphère septentrional où nous habitons, et le tropique du *Capricorne* est dans l'hémisphère méridional.

20—¹ *Pétales*, feuilles qui composent la corolle d'une fleur et qui sont ordinairement colorées.

—¹ *Torpeur*, engourdissement qui rend presque incapable de sentir et de se mouvoir.

21—² *Terriers*, trous dans la terre où certains animaux se retirent.

—¹ *Bosquet*, petit bois, petite touffe de bois.

22—¹ *Cime*, la partie la plus élevée d'une montagne, d'un rocher ou d'un arbre.

—² *Lambris*, la partie d'un appartement au-dessus de la tête, et faite en menuiserie. Ce mot désigne aussi le revêtement d'une muraille en plâtre, et surtout en bois. Il ne faut pas dire *rembris*, ni *rembrisser*, mais *lambris*, *lambrisser*.

23—² *Il ne laisse pas, etc.*, il n'en sait pas moins se soustraire à la poursuite. *Il ne laisse pas d'être honnête homme*, il n'en est pas moins honnête homme.

—⁴ *Emanations*, choses qui émanent, qui procèdent d'une certaine source. *Les odeurs sont des émanations des corps odorants.*

24—¹ *Cor*, instrument à vent en cuivre et tourné en spirale. Le cor de chasse est de la même forme, mais plus grand que celui de concert.

25—² *Colère*, sujet à se mettre en colère.

—¹ *Tout zèle*, entièrement zélé, zélé au plus haut point.

- 26—¹ *Turban*, coiffure faite d'une longue pièce de toile ou de taffetas entrelacée autour d'un bonnet. Les Orientaux portent ce genre de coiffure.
- ² *Bouclier*, arme défensive qu'on portait au bras gauche pour se couvrir le corps.
- 27—³ *Epieu*, arme en forme de hallebarde, dont on se sert pour chasser le sanglier.
- ⁴ *Qu'ils couvrent de gloire*, sarcasme piquant lancé aux hommes qui couvrent de gloire ceux qui répandent le sang sur les champs de bataille.
- ⁵ *Hordes*, nom donné aux peuplades de tartares errants ; peuplade guerrière ou nomade, c'est-à-dire qui erre, n'ayant pas de demeure fixe.
- 28—⁶ *Araignée*, on dit une *araignée* et non un *araigné*.
- ⁷ *Phare*, grand fanal placé sur une tour pour indiquer la côte ou les écueils aux vaisseaux qui sont en mer.
- 29—¹ *Ecorché*, écorcher un animal, c'est le dépouiller de sa peau ; la terre est écorchée quand elle est dépouillée de la verdure. Dites : écorcher un animal, et non *plumer*, qui signifie arracher les plumes.
- 30—² *Lacune*, un vide, ce qui manque à une chose.
- ³ *Pirate de terre*, homme qui s'occupe à piller les voyageurs de terre.
- 31—⁴ *Ecarté*, c'est-à-dire à l'écart, loin de la grande route. Il ne faut pas confondre *s'écarter* avec *s'égarer*. On *s'écarte* de son chemin.

d'une longue pièce
relacée autour d'un
portent ce genre de

qu'on portait au bras
corps.

e hallebarde, dont ou
glier.

e, sarcasme piquant
ent de gloire ceux qui
champs de bataille.

peuplades de tartares
ou nomade, c'est-à-
de demeure fixe.

vaiguée et non un

sur une tour pour in-
aux vaisseaux qui

animal, c'est le dé-
e est écorchée quand
lure. Dites: écorcher
qui signifie arracher

manque à une chose.

qui s'occupe à piller

l'écart, loin de la
confondre s'écarte
te de son chemin.

quand on s'en détourne, on s'égare dans un bois
quand on perd sa route.

—^a *Bulin*, ce qu'on prend sur l'ennemi pendant
la guerre. Il ne faut pas l'employer pour
vêtements.

32—¹ *Lougueur*, violent, emporté.

—² *Tournois*, sorte de fêtes militaires dans les-
quelles on s'exerçait à des combats, soit à cheval
soit à pied.

33—¹ *Ecuyer*, autrefois un gentilhomme qui ac-
compagnait un chevalier et portait un écu
(bouclier); plus communément, à présent, celui
qui monte à cheval, ou qui enseigne à monter
à cheval. Ce titre, donné surtout aux hommes
des professions libérales en Canada, est un non-
sens.

35—¹ *Encolure*, partie du cheval, depuis la tête
jusqu'aux épaules et au poitrail.

—² *Lourdaud*, un homme grossier et maladroit.

—³ *Bât*, selle pour les bêtes de somme.

—⁴ *Mars*, dieu de la guerre selon les poètes
anciens.

—⁵ *Vétérance*, qualité ou état d'un vétéran;
nom donné aux soldats, chez les Romains, qui,
après avoir servi un certain temps, obtenaient
leur congé et les récompenses dues à leurs
services.

—⁶ *Bucéphale*, cheval de parade.

36—¹ *Rauque*, rude, enroué; un son rauque est
désagréable à l'oreille.

- ¹ *Etalon*, cheval entier.
- ² *Belliqueux*, guerrier, martial, valeureux.
- ³ *Escadron*, troupe de cavalerie, composée ordinairement de quatre compagnies. *Escadre*, réunion de plusieurs vaisseaux sous un seul commandant.
- 38—¹ *Tortueux* qui fait plusieurs tours et retours.
- ² *Colosse*, qualité de ce qui est extraordinairement grand.
- ³ *Adorent*, beaucoup d'Indiens et d'Africains regardent l'éléphant comme un objet de vénération et de culte.
- 39—¹ *Stratagème*, ruse, tour d'adresse dans les affaires.
- ² *Trompe*, partie du museau de l'éléphant qui s'allonge.
- 40—¹ *Cloison*, séparation en brique ou en bois dans un appartement.
- ² *La Hollande*. Le sol de ce pays étant au-dessous du niveau de la mer, on s'est défendu contre les inondations de l'Océan par des digues et des canaux.
- ³ *Venise* est bâtie sur environ 100 petites îles et semble sortir des eaux.
- 41—¹ *Geer*, maréchal de la cour de Suède qui s'adonna par goût à l'histoire naturelle et mérita d'être appelé le *Réaumur suédois*.
- ² *Le chantre d'Auguste*, Virgile, le prince des poètes latins, lequel naquit 70 ou 69 ans avant Jésus-Christ près de Mantoue.

- ¹ *République*, état libre gouverné par des magistrats choisis par le peuple, la chose publique, les intérêts du public.
- 42—² *Toit*, couverture d'un bâtiment.
- ³ *Couche*, expression poétique pour *lit*.
- ⁴ *Hameau*, petit nombre de maisons à une certaine distance les unes des autres et formant un petit village.
- ⁵ *Colossal* qui tient du colosse.
- 43—⁶ *Audacieux*, hardi ; *rocs audacieux*, rocs énormes pour l'amoncellement desquels il fallait de l'audace.
- ¹ *Svelte*, délié, élégant, délicat.
- ² *Pétillant*, éclatant en faisant du bruit ; brillant avec éclat.
- ³ *La nature*. Il est regrettable que l'écrivain n'ait pas employé ici un mot plus précis. Le mot *Créateur* aurait été bien préférable. Il est vrai que *nature* désigne l'ordre répandu dans les choses créées, mais cet ordre ou ces lois, on ne saurait les personnifier sans s'exposer à de graves méprises.
- 45—⁴ *Molleux*, en parlant de couleur, signifie un coloris agréable.
- 46—¹ *Le Rossignol* tient le premier rang parmi les oiseaux chanteurs. Nous n'avons pas cet oiseau en Canada : celui auquel nous donnons ce nom, n'est qu'un passereau ordinaire. Le rossignol mérite vraiment la renommée dont il jouit : on ne peut rien imaginer de plus beau ni de plus varié que son chant.

—¹ *Serin*, petit oiseau que l'on tient en cage et auquel on apprend à chanter des airs et à siffler. Il y a beaucoup de personnes en Allemagne qui enseignent aux oiseaux à chanter et à siffler d'une manière harmonieuse.

—² *Recluse*, personne qui a fait vœu de retraite perpétuelle, de se tenir enfermée pour la vie.

49—¹ *Volontiers*, de bon gré, ordinairement.

—² *Vertiges*, indisposition dans laquelle il semble à ceux qui en sont affectés que tout tourne autour d'eux ou qu'ils tournent eux-mêmes.

50—³ *Pétulance*, vivacité, turbulence, avec cette différence, dit Guizot, que la *pétulance* est une *vivacité* impétueuse, et la *turbulence* une *vivacité* désordonnée.

—¹ *S'arroger*, s'attribuer mal à propos ; *s'arroger un droit, un titre, un pouvoir qui ne nous appartient pas*.

52—² *Provoquer*, exciter, inciter, pousser à une chose.

—³ *Intrépidité*, courage, fermeté inébranlable.

—¹ *Hagard*, farouche, dur : cet adjectif ne s'emploie guère qu'avec *yeux*.

—¹ *Git*, troisième personne du présent de l'indicatif du verbe *gésir* ou *gir* qui ne sont plus employés. *Où git*, où est, où réside. *Ci-git* est la formule ordinaire par laquelle commencent les épitaphes. *Gisant*, couché, étendu.

—² *Perpendiculaire*, qui *pend*, qui tombe d'aplomb.

- 53—^a *Spirale*, ligne courbe qui monte en rond.
Le ressort d'une romaine est en spirale.
- ⁴ *Labyrinthe*, salle et galerie souterraines à ramifications innombrables qui existaient dans l'antiquité. Il y avait tant de détours dans les labyrinthes qu'il était difficile d'en trouver l'issue.
- ⁵ *Méandre*, nom d'un fleuve d'Asie qui fait beaucoup de détours, et par suite : les sinuosités d'une rivière, etc.
- ⁶ *Brillant*, éclat, lustre.
- ⁷ *Sonnettes*, chez une espèce de serpents, anneaux osseux qui font un bruit presque semblable à celui d'une sonnette.
- 54—^a *Caducée*, verge accolée de deux serpents que les poètes attribuent à *Mercure*, dieu de l'éloquence dans la mythologie.
- 55—¹ *Egide*, bouclier, défense quelconque.
- ² *Aquatiques*, qui vit ou se nourrit dans l'eau.
- 56—³ *Proue*, le devant d'un vaisseau, la partie qui s'avance la première en mer. La *poupe* est à l'autre extrémité.
- ⁴ *Cingler*, naviguer à pleines voiles.
- ⁵ *Faire parade*, montrer, étaler avec plus ou moins de vanité.
- ⁶ *Suffrages*, voix donnés pour approuver. marques d'approbation.
- ⁷ *Longer*, aller le long de la rive, du bois, etc.
- ⁸ *Hôte*, étranger reçu dans une maison ; celui

qui donne l'hospitalité, qui reçoit quelqu'un chez lui.

—² *Etre en possession de faire une chose*, être en état, avoir la liberté de la faire.

58—¹ *Fameux*, qui a de la renommée, pris en bonne ou mauvaise part. Il diffère de *célèbre* et d'*illustre*, expressions dont on se sert toujours en bonne part.

—² *Timides*, craintifs, embarrassés dans la société : *Les enfants sont généralement timides (honteux) devant les personnes qu'ils ne connaissent pas.*

—³ *Mythologie*, histoire fabuleuse des prétendues divinités de l'antiquité, et la plus absurde qu'on puisse imaginer.

—⁴ *Enchanteur*, individu qui prétendait charmer, ensorceler par des paroles magiques.

59—⁵ *Héros*, titre que les païens donnaient à ceux qu'ils croyaient nés d'une divinité et d'un être mortel. A présent, homme qui fait preuve d'une grandeur d'âme extraordinaire.

—⁶ *Chevalier*, celui qui a reçu l'ordre de la chevalerie, ordre militaire ou religieux. Simple titre de noblesse.

—⁷ *Foudre*, exhalaison enflammée qui sort de la nue avec violence et en éclatant, tonnerre.

60—⁸ *Fabuleuse*, feint, inventé, qui n'a d'existence que dans l'imagination.

—⁹ *Chimère*, monstre fabuleux, imagination vaine, ce qui n'a aucune réalité.

- 61—¹ *Squale*, genre de poissons cartilagineux. (Du latin *squalus* dans le même sens que *squalere*, être sale, crasseux.)
- ² *Mètre*, mesure française, qui a environ 37 pouces.
- ³ *Myriogramme*, poids de dix mille grammes équivalant à 20 livres 6 onces 6 gros 64 grains.
- ⁴ *Vorace*, qui dévore, qui mange avec avidité.
- ⁵ *Cétacées*, grands animaux de mer, tels que la baleine, le dauphin, etc.
- ⁶ *Sinistre*, funeste, qui cause ou présage des malheurs.
- ⁷ *Equatoriaux*, dans la région de l'équateur (cercle qui partage le globe en deux parties égales, et qui est également distant des deux pôles.)
- 66—¹ Il est de fait que la terre peut produire beaucoup plus qu'elle ne fait dans ce pays. Il importe beaucoup de connaître les méthodes perfectionnées de culture.
- 67—² *Terroir*, terre considérée par rapport à l'agriculture ; *Terroir gras, fertile, ingrat.*
- ³ *Amphithéâtre*, enceinte ronde, garnie de gradins où les Romains assistaient au combats des gladiateurs et des bêtes féroces. *Le terrain s'élève en amphithéâtre*, il s'élève graduellement et a une forme circulaire.
- 68—¹ *Rarifier*, dilater. Un corps se raréfie quand avec la même quantité de matière il paraît sous

une forme plus étendue et occupe un plus grand espace.

—² *Volatiles*, qui volent : *Volatile*, tout oiseau bon à manger.

—³ *Insinuante*, qui pénètre doucement.

70—¹ *Nil*, fleuve d'Égypte, encadré à droite et à gauche par des montagnes. C'est à ses crues régulières que le sol égyptien doit son extrême fertilité.

—² *Gange*,¹ fleuve de l'Hindoustau. Il est considéré comme sacré par les Hindous qui croient se purifier moralement aussi bien que corporellement en se baignant dans ses eaux.

72—¹ *L'air*, masse fluide et invisible qu'on nomme *atmosphère*. L'air est composé de gaz azote, et de gaz oxygène dans la proportion d'environ 5 à 1 ; il contient aussi un peu d'*acide carbonique*.

—² *Subtilité*, qualité de ce qui est subtil, fin, menu, délié.

73—³ *Suffoquer*, étouffer, faire perdre la respiration.

74—⁴ *Ponctuel*, exact, faisant à point nommé ce qu'on a promis ou qu'on s'est proposé de faire.

76—¹ *L'île* dont il est ici question est *l'île de la Chèvre*, (Goat Island), qui est de forme ovale et qui a environ 1,000 pieds de large sur 1,200 à 1,500 de long. C'est un lieu de promenade depuis qu'un Américain ingénieux a construit un pont de la rive américaine à cette île. On y jouit d'une très belle vue des côtes.

- ¹ *Kinkajour*, animaux d'Amérique qui ressemblent aux Rats par leur museau. Ils ont à peu près les mêmes mœurs que les blaireaux (bête puante) qui se cachent sous terre.
- 77—¹ *Jonch*, épars çà et là.
- 78—¹ *Factices*, qui n'est point naturel, fait par la main de l'homme.
- ² *Ampleur*, étendue, surtout en parlant d'habits.
- ³ *Assiette*, manière d'être placé, situation d'un corps solide placé sur un autre, l'objet sur lequel est assis une poutre, une pierre, etc.
- 79—¹ *Corvées*, travaux que les vassaux devaient faire gratuitement à leurs seigneurs. Tout travail désagréable ou fatigant.
- 81—¹ *Alizés*, en parlant des vents, qui soufflent en certain temps et le long de certaines côtes.
- ² *Pyramidaux*, en forme de pyramides, (corps solides dont les faces sont des triangles ayant un même plan pour base et se réunissant en un même point par leurs sommets.)
- ³ *Nacarat*, d'un rouge clair.
- ⁴ *Emeraudes*, pierres précieuses de couleur verte.
- 82—⁵ *Ponceau*, rouge très vif et très foncé.
- ⁶ *Répétaient*, représentaient.
- ⁷ *Fantastique*, imaginaire, sans réalité.
- 83—⁸ *Hécate*, dans la mythologie, fille de Jupiter et de Latone, qui remplissait trois rôles différents, à savoir : lune dans le ciel. Diane sur la

terre et *Proserpine* dans les enfers Les poètes l'ont nommée à cause de ces divers rôles la *triple Hécate*.

- 84—¹ *Panorama*, vue d'un ensemble d'objets qui se succèdent aux regards et forment un tableau étendu.
- ² *Toit à la japonaise*, toit en croupe avec des chevrons courbés approchant de la forme d'un arc.
- 89—¹ *Carrière*, espace, lieu fermé de barrières où se font des courses de chevaux, de chars, etc.
- 90—² *Septentrion*, nord.
- ³ *Promontoire*, terre qui avance dans la mer.
- 99—¹ *Cr'nel'*, fait en forme de créneaux (dentelures pratiquées au haut des murs des anciens châteaux.)
- ² *Mosqu'ie*, édifice où les Turcs font leurs prières, et consacré aux exercices religieux.
- 100—² *Cadi*, juge en matière civile chez les Turcs.
- ⁴ *Bédouin*, Arabe errant du désert.
- ⁵ *Fellah*, laboureur égyptien.
- 101—¹ *Rauque*, voyez page 36 note 1.
- ² *Crâne*, boîte osseuse qui renferme le cerveau, le cervelet et ce qu'on appelle la moelle allongée, c'est-à-dire la moelle qui remplit la cavité de toutes les vertèbres depuis le cerveau jusqu'à l'os sacrum.
- 102—³ *Rigide*, dur, roide ; le plus souvent, sévère, austère : *morale rigide*.

ers Les poètes
divers rôles la

ble d'objets qui
ment un tableau

eroupe avec des
de la forme d'un

de barrières où
de chars, etc.

ce dans la mer.

réneaux (denta-
eurs des anciens

font leurs prié-
ligieux.

chez les Turcs.

sert.

erme le cerveau,
la moelle allon-
emplit la cavité
cerveau jusqu'à

ouvent, sévère,

103—¹ *Mais*, ce que nous appelons *blé-d'Inde* *blé*
de Turquie.

106—² *Embarcations*, nom donné à toute espèce de
bâtiments de mer. petits navires à un ou deux
mâts.

108—³ Grâce aux canaux de Beauharnais et de
Cornwall la navigation n'est plus interrompue
sur le St-Laurent.

109—⁴ *Lunes*, mois.

110—¹ *Lave*, matière qui sort des volcans et s'étend
dans les environs comme des ruisseaux inflam-
més.

113—¹ *Intestins*, intérieurs.

—² *Trombe*, tourbillon qui descend sur la mer
ou sur la terre en forme de colonne et qui en-
gloutit quelquefois des navires, détruit des
maisons, etc.

—³ *Bitume*, substance huileuse qui se trouve
dans le sein de la terre et que l'on emploie pour
différents usages dans les arts.

114—¹ *Crête*, la partie la plus élevée d'une mon-
tagne, d'un rocher, d'une grosse vague.

—² *Se liqu fier*, devenir liquide.

—³ *Filets*, petites rigoles naturelles par où l'eau
coule sur le versant d'une montagne.

115—⁴ *Menu*, petit, *menus frais*, *menué d'pense*.

125—⁴ *Encombre*, embarras, gêne, obstacle.

—⁵ *Troussé*, bien arrangé.

- ³ *Aller à bien*, réussir.
- 126—⁴ Se transportant en imagination au moment où elle engraisse son porc, Perrette emploie le passé : quand je l'eus.
- ⁵ *Marri*, (vieux mot) fâché, affligé.
- ⁶ *Picrochole*, qui abonde en bile amère, enclin à la colère ; personnage d'un des romans de Rabelais.
- ⁷ *Sophi*, nom qu'on donnait au roi de Perse et qui a été remplacé par le titre de *Shah*.
- ⁸ *Gros Jean*, un homme du commun.
- ⁹ *Devant*, avant.
- 127—¹ *Encor*, en vers il est permis d'écrire *encor*.
- ² *Labeur*, poétique, pour *travail*.
- ³ *Durée*, on ne peut guère dire *la durée* d'un terme, ce mot désignant non une succession de temps, mais la fin, la borne par rapport au temps.
- ⁴ *A l'Amérique*, pour *en Amérique*.
- 138—¹ *Courage* a signifié *cœur* ; c'est peut-être la signification de ce mot ici, ou bien, selon M. Nodier, tour elliptique pour *entreprise t. m'raire*.
- ² Si la saison *était plus avancée*.
- ³ *M'avint* pour *m'arriva*.
- ⁴ *Lacs*. (On ne prononce point le e) nœud coulant propre à prendre du gibier.
- ⁵ *Forçats*, criminel condamné aux travaux forcés.
- 140—⁶ *Pour le coup*, cette fois.
- ⁷ *Volatile*, animal qui vole.
- ⁸ *Que bien, que mal*, tant bien que mal.

141—

143—

146—

150—

151—

152—

153—

154—

155—

- ¹ *Coche*, charriot couvert dont on se servait autrefois pour voyager.
- 141—¹ *Il semble*, sans régime indirect, régit le subjonctif.
- 143—¹ En prose on dirait : *lieux champêtres*.
- 146—¹ *Fracas*, bruit semblable à celui d'une chose qui se fracasse.
- ² *Factices*, voyez page 78 note ¹.
- 150—¹ *Oreste*, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre ; il contracta cette amitié avec Pylade son cousin, qui los a rendus célèbres l'un et l'autre.
- 151—² *Sinistre*, voyez page 62 note ².
- 152—¹ *Achéron*, fleuve des enfers.
- ¹ *Partant*, vieux pour *par conséquent*.
- ³ *Le berger*, manger "force moutons" o'était une faute, manger le berger c'était un crime.
- 153—⁴ Et les flatteurs se hâtèrent d'applaudir.
- ⁵ *Crier haro sur quelqu'un*, se récrier avec indignation sur ce qu'il fait ou dit de mal.
- ⁵ *Clerc*, ecclésiastique. Autrefois synonyme de savant ; à présent celui qui travaille sous un avocat, notaire, etc.
- 154—⁷ Il n'y a malheureusement que trop de vérité dans cette assertion, et cela est vrai des jugements de l'opinion publique aussi bien que de ceux de cour. On peut dire comme Sosie dans l'*Amphitryon* de Molière : "Suivant ce que l'on peut être les choses changent de nom."
- ¹ On a blâmé cette figure comme recherchée.
- ² *Je n'en ai que faire*, je n'en ai pas besoin.
- 155—¹ *Trépas*, poétique, pour *mort*.

- 158—¹ *Mieux pour quelque chose de mieux.*
 —² *Il continue son chemin.*
 —³ *Manquant* et non *manquants*. C'est un *participe* et non un *adjectif verbal*.
- 169—¹ *Censure*, jugement qui condamne. Examen qu'un gouvernement fait faire des livres, journaux, etc., avant d'en permettre la publication.
- 170—² *Infecté*, rendu puant, gâté, corrompu. Il ne faut pas le confondre avec *infester*, qui signifie *rarager*, *piller*.
- 172—¹ *Le Fils de Sophronisque*, Socrate, philosophe né à Athènes l'an 470 avant Jésus-Christ. Il fut accusé par ses ennemis de corrompre la jeunesse, fut mis en prison et condamné, malgré son innocence, à boire la ciguë. l'an 400 avant Jésus-Christ.
- 174—¹ *Dol'ance*, plainte.
- 182—¹ *Matras*, vaisseau à col étroit et long dont on se sert en Chimie pour digérer et extraire.
 —² *Bocaux*, vases dont le col est court et l'ouverture large.
 —³ *Palmire*, ville célèbre d'Arabie, ainsi nommée par les Romains à cause de ses beaux palmiers. Cette ville dont les ruines sont encore magnifiques, était située entre l'Assyrie et l'Euphrate; elle fit un commerce considérable et devint très riche.
- 191—¹ *Spectacle de religion*, spectacle propre à exciter les sentiments de charité que la religion fait naître et favorise.
- 193—¹ *Lazare*, voyez Evangile selon St-Jean XI, 41-44,

de mieux.

uants. C'est un
erbat.

ndanne. Examen
re des livres, jour-
tre la publication.
; corrompu. Il no
fester. qui signifie

Socrate, philosophe
Jésus-Christ. Il
de corrompre la
condamné, malgré
é. Pan 400 avant

troit et long dont
érer et extraire.
est court et l'on-

rabie, ainsi nom-
de ses beaux pal-
quines sont encore
tre l'Assyrie et
merce considérable

pectacle propre a
t que la religion

lon St-Jean XI.

194—¹ *Houlette*, bâton terminé par une plaque de fer en forme de gouttière dont les bergers se servent pour jeter des mottes de terre aux moutons qui sortent de la voie où ils doivent marcher.

—² *Pan*, le dieu des bergers, des chasseurs et généralement des habitants des campagnes. Ce mot est d'origine grecque et dans cette langue il signifie *tout*.

200—¹ *Achille*, le plus grand des héros qui prirent part au siège de Troie. La colère d'Achille est le sujet de l'*Iliade* d'Homère.

204—¹ *Solon*, un des sept sages de la Grèce; il fut législateur et général.

—² L'indulgence excuse si facilement les fautes qu'elle concourt à la perte de ceux qui en sont l'objet.

210—¹ *Vég' ter*, vivre dans une situation obscure ou gênée; vivre dans l'inaction.

211—² *Achaland'*, qui a beaucoup de *chalands* (pratiques.)

—³ *Lorgner*, regarder comme à la dérobée, regarder sans vouloir qu'on s'en aperçoive.

—⁴ *Enclos*, terrain enfermé entre des haies ou des murailles.

212—⁰ *Potsdam*, ville de Prusse à cinq ou six lieues de Berlin dont la population est de 3,500 habitants. C'est la deuxième résidence royale.

—⁰ *Ducats*, monnaie dont la valeur en Allemagne est d'environ deux piastres.

215—¹ *Attique*, contrée de la Grèce dont Athènes était la capitale. Ce pays avait beaucoup de

- montagnes, des mines d'or et du beau marbre.
- ² *Xénophon*, général, philosophe et historien, qui opéra la fameuse retraite des *Dix-Mille*.
- ³ *Socrate*, voyez page 172, note 1.
- ⁴ *Traduis*, l'auteur a écrit *tradui* pour rimer avec *aujourd'hui*.
- 216—¹ *Étonné*. L'étonnement est produit par l'apparition de Jésus-Christ, sa vie, ses miracles et ses discours.
- 251—¹ *Arménie*, pays de l'Asie occidentale ; les montagnes de ce pays sont couvertes de neiges éternelles, mais les vallées sont de la plus grande fertilité. Une partie de l'Arménie appartient aux Russes et l'autre partie aux Turcs.
- 252—² *Équipage*, train, suite, carrosse et chevaux.
- ³ *Découvrir*, fit connaître.
- ⁴ *Escarpé*, qui a une pente rapide, difficile à gravir.
- ⁵ *Héraut*. Officier chargé de déclarer la guerre au nom du souverain, publier la paix, etc.
- 254—² *Écarter*, éloigner.
- 255—¹ *Prévariquer*, agir contre le devoir de sa charge.
- 258—⁷ Le talent attique, le plus connu de tous, pesa jusqu'au 2^{ième} siècle avant Jésus-Christ, 82 grains 17 et valu 5,560 francs 90 centimes de France. Le talent d'or valait dix fois cette somme.
- 298—¹ *En venir aux mains*, se battre.
- ² *Amener*, conduire par la *main*. *Amener*, mener au lieu où est celui qui parle : *emmener*,

et du beau marbre.
 philosophe et historien,
 des Dix-Mille.

note.
 traduit pour rimer

est produit par l'ap-
 vie, ses miracles et

ie occidentale : les
 couvertes de neiges
 es sont de la plus
 e de l'Arménie ap-
 pe partie aux Turcs.
 grosse et chevaux.

le rapide, difficile a

le déclarer la guerre
 lier la paix, etc.

le le devoir de sa

connu de tous, pesa
 t Jésus-Christ, 82
 nes 90 centimes de
 alait dix fois cette

battre.

a main. Amener,
 ui parla : emmener,

mener du lieu où l'on est en quelque autre. Il
 a amené un notaire en ville, et il a emmené un
 médecin chez lui.

—² Consuls, deux magistrats qui dans la répu-
 blique romaine exerçaient la principale autorité
 et dont les fonctions ne duraient qu'une année.

—⁴ Oter, tirer une chose de la place où elle est,
 priver, faire cesser.

269—⁵ et ⁶. Il est tellement ébloui par le succès qu'il
 ne sait pas conserver sa position, et dans cet
 état la fortune le favorise si peu qu'on peut
 dire qu'il y est étranger.

270—⁷ Expier, éprouver quelques souffrances pour
 expier le mal qu'on a fait. Les triomphes de Rome
 étaient des crimes aux yeux des Carthaginois,
 et ils firent souffrir Régulus à cause de ces
 triomphes.

—⁸ Issue, résultat, conclusion.

272—⁹ Il n'est, il n'y a. C'est élégant.

—¹⁰ Régulus dit ici un mensonge, ce qui n'est
 jamais permis.

* 273—¹ Guillaume, duc de Normandie, surnommé le
 conquérant, envahit l'Angleterre en 1066.

* 274—² Présage, signe par lequel on croit pouvoir
 juger de l'avenir.

—³ Harold, qui se fit proclamer roi à la mort
 d'Edouard-le-Confesseur : il battit son frère
 Tostig qui était soutenu par l'armée norvé-
 gienne de Harold III lequel voulait aussi la cou-
 ronne d'Angleterre, puis il fut vaincu lui-même
 peu de temps après par Guillaume-le-Conquérant.

278—⁴ Dans sa première jeunesse, Harold se trou-

vant à la cour de Guillaume, avait promis de seconder le duc dans ses projets sur l'Angleterre.

281.—⁶ *Claie*, tissu d'osier.

282.—⁶ *Haubert*, cuirasse de cotte de mailles faite de petits anneaux de fer. que les chevaliers seuls pouvaient porter.

—⁷ *Rochet*, espèce de surplis de toile fine à manches étroites.

—⁸ *Manceaux*, habitants de l'ancien Maine, autrefois province de France.

—⁹ *Poilevin*, du Poitou, ancienne province de France.

283.—¹⁰ *Matelassé*, garni de quelque chose de piqué en forme de matelas.

296.—¹¹ *Simulé*, feint. On simule une chose quand on prétend la posséder ; on dissimule quand on cache quelque chose.

RES.

e, avait promis de
ts sur l'Angleterre.

e de mailles faite de
les chevaliers seuls

lis de toile fine à

'ancien Maine, au-

sienne province de

que chose de piqué

e une chose quand
dissimule quand on

